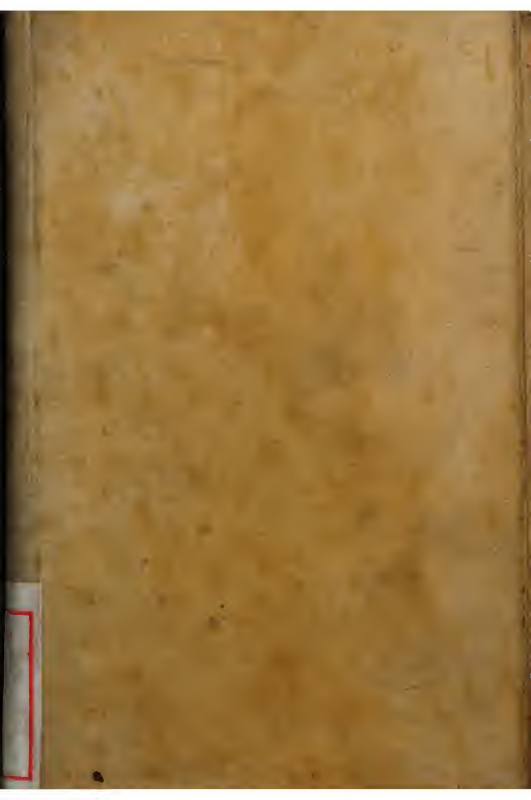



BIBL. NAZ.
142
D
29
NAPOLI

HISTOIRE

DES

CAMPAGNES D'ALLEMAGNE,

D'ITALIE, DE SUISSE, ETC.

IMPRIMERIE D'ANT. BERAUD,
Rue du Faubourg-Saint-Martin, N°. 70.

HISTOIRE

DES

CAMPAGNES D'ALLEMAGNE,

D'ITALIE, DE SUISSE, ETC.

PENDANT LES ANNÉES 1796, 1797, 1798 ET 1799;

TRADUITE DE L'ANGLAIS

PAR M***.

ÉDITION ACCOMPAGNÉE DE NOTES ET DE DEUX GRANDES CARTES DU THÉATRE DE LA GUERRE.

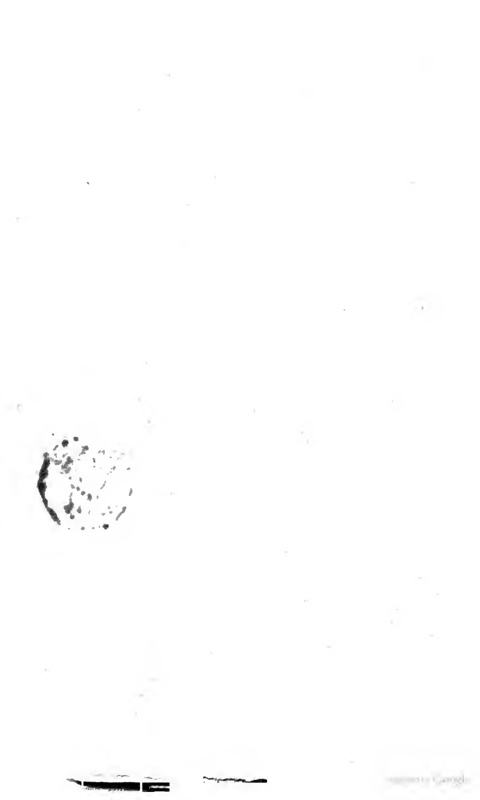
TOME PREMIER.



PARIS,

FOURNIER, LIBRAIRE, RUE POUPÉE, N° 7.

M. DCCC XVII.



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Dans le grand nombre d'ouvrages qui ont déjà été publiés sur les Campagnes de 1796, 1797, 1798 et 1799 en Allemagne et en Italie, on a principalement remarqué celui que nous offrons aujourd'hui au public. Il parut à Londres il y a quelques années, et y obtint le plus brillant succès. On l'attribue généralement au colonel Graham, qui était, à ces époques mémorables, commissaire du gouvernement anglais près de l'armée autrichienne, en Italie. Il eut été en effet difficile à toute autre personne qu'à un officier attaché à un état-major général, de pouvoir fournir, comme il l'a fait, des détails aussi circonstanciés sur les événemens qu'il rapporte. Témoin oculaire et témoin éclairé de ces manœuvres importantes, de cette lutte glorieuse et terrible, où les combattans se disputaient ou s'enlevaient tour-à-tour les palmes de la victoire; où des na-

tions puissantes et rivales semblaient également jalouses d'obtenir et de briser entre les mains d'un ennemi redoutable le sceptre du monde; où l'héroïsme était aux prises avec la valeur et le courage: le colonel Graham dut être à même d'apprécier et les causes, et les effets, et les chances, et les revers, et le talent, et les erreurs; de tout calculer, de tout approfondir, et de répandre le plus grand jour sur des opérations dont l'influence devait fixer le sort de l'Europe entière, et servir de leçon à ceux que le devoir et l'honneur pourraient appeler à la défense des peuples et des souverains. Il fallait plus encore, il fallait aussi que de ces mêmes leçons la politique retirât quelques avantages. L'auteur de l'ouvrage que nous faisons paraître a bien senti ces vérités: ses réflexions militaires et politiques sont souvent judicieuses, et son style, dégagé des termes de l'art, est par sa simplicité à la portée du plus grand nombre des lecteurs. Si les conditions dont nous venons de parler sont essentielles pour concevoir le plan d'un monument histori-

que, il en est une indispensable pour en jeter les fondemens, pour les affermir, pour en assurer la durée. L'indulgence des contemporains se contente de quelques efforts, excuse quelques méprises, quelques négligences volontaires; la vanité, l'esprit de parti applaudissent peut-être en secret à quelques supercheries adroitement cachées sous le voile de la vraisemblance; mais la postérité veut impérieusement qu'on ne lui dissimule rien; c'est la vérité qu'elle veut connaître. Or, comment un auteur surmontera-t-il l'idée si caressante de la supériorité dont chaque nation en particulier aime à se prévaloir? Comment s'élever au-dessus des préjugés, pour ne pas donner, dans les comparaisons, l'avantage à ses compatriotes, pour ne pas glisser sur les erreurs qui les compromettent, pour ne pas exagérer celles de leurs rivaux, pour ne pas élever les uns en abaissant les autres? Placé dans cette alternative presqu'inévitable, l'écrivain le plus recommandable est celui qui cède le plus habituellement au cri de sa con-

science. Quoi qu'il arrive, le lecteur ne saurait jamais se tenir trop sur ses gardes. Par exemple, notre auteur rend fréquemment justice à la bravoure de l'armée française, ainsi qu'aux talens militaires de ses chefs; cependant on est contraint d'avouer qu'il n'a pas toujours su conserver sa qualité d'historien, ni se défendre de la prévention de sa nation contre la nôtre, dans l'exposé de plusieurs faits : c'est par ce motif que le traducteur a jugé indispensable d'ajouter quelques notes pour rectifier les relations du colonel Graham, dans ce qu'elles ont de contraire à la vérité.

Dans le cours de cet ouvrage, on a suivi, pour l'orthographe des lieux, celle adoptée par les meilleurs géographes.

HISTOIRE

DES

CAMPAGNES

D'ALLEMAGNE, D'ITALIE, DE SUISSE, ETC.

CAMPAGNE DE 1796, EN ALLEMAGNE.

CHAPITRE PREMIER.

Positions respectives des armées impériale et française à l'ouverture de la campagne ; — Évaluation de leurs forces. — Intérêt qu'avaient les Français de faire une guerre offensive. — Intérêt qu'avaient les Impériaux d'adopter la défensive. — Rupture de l'armistice. — Mouvement des Français sur les deux rives du Bas-Rhin. — Bataille d'Uckerath et d'Altenkirchen. — Évacuation du Hundsruck par l'archiduc Charles. — Marche de ce prince sur la Lahn. — Combat de Weztlar. — Seconde bataille d'Uckerath. — Retraite des Français derrière le Rhin et la Sieg.

Il est nécessaire, avant de commencer la relation des événemens de cette campagne, de faire connaître la force et la position des armées opposées au moment de son ouverture, et d'entrer dans quelques détails sur les des-

seins des puissances belligérantes, ainsi que sur leurs moyens respectifs de les exécuter.

Voici quelles étaient les positions des deux armées au commencement de la campagne. Le Rhin les séparait depuis les frontières de la Suisse jusqu'à Spire. Au-delà de cette ville, les cantonnemens qu'elles occupaient, à la distance de quelques lieues l'une de l'autre, s'étendaient à travers le haut Palatinat, le duché de Deux-Ponts et le Hundsruck. La ligne qu'occupait l'armée impériale, passait par les villes de Spire, Neustadt, Kaiserslautern et Kussel, d'où elle traversait la Nahe, et se terminait au Rhin dans le voisinage de Baccharach. Dans cet endroit le fleuve séparait de nouveau les deux armées en descendant jusqu'au-delà de Cologne, entre la rivière de Sieg et la ville de Dusseldorff. Les Autrichiens et les Français se partageaient l'espace qui existe entre la rivière et cette forteresse, devant laquelle les Français avaient un camp retranché. Les Impériaux possédaient sur le Rhin les places fortes de Philipsburg, Manheim, Mayence et Ehrenbreitstein. Les Français étaient maîtres de celles de l'Alsace, et sur le Bas-Rhin, de Dusseldorff.

Quant aux forces respectives des deux ar-

mées, on sait qu'il serait impossible à tout autre qu'aux généraux en chef, ou peut-être à quelques officiers de leur état-major, de pouvoir les faire connaître avec quelque degré de certitude. Cependant, d'après les renseignemens aussi multipliés qu'étendus, que l'on a obtenus à ce sujet des personnes qui, par leur position, comme militaires, et par leurs liaisons, étaient à même d'être bien informées, il est possible de donner une évaluation assez vraisemblable de la force des armées française et impériale, à l'ouverture de la campagne. On peut donc établir qu'à cette époque les deux armées françaises, commandées par les généraux Jourdan et Moreau, s'élevaient à plus de 160,000 hommes, et que l'armée impériale, commandée par S. A. I. l'archiduc Charles, y compris les Saxons et les autres contingens de l'Empire, était forte de 150,000 hommes (1).

S'il était de l'intérêt du gouvernement fran-

---

(1) Le tableau des forces respectives donné par le général Jomini, dans sa relation de cette même campagne, offre un dénombrement bien différent : car l'armée autrichienne, selon lui, était forte de 176,000 hommes, tandis que l'armée française se trouvait être seulement de 153,650 hommes.

Note du Traducteur.

çais de continuer la guerre, il était urgent, même indispensable pour lui, de la porter au-delà du Rhin et dans le cœur de l'Allemagne. Il pouvait disposer d'un grand nombre de soldats; mais il manquait d'argent, d'habits et des moyens de les faire subsister. Les Pays-Bas, la Hollande et les pays situés entre la Meuse et le Rhin, avaient nourri pendant deux ans les armées françaises. Ces contrées, peu auparavant si riches et si florissantes, se trouvaient épuisées. Tout ce qu'elles possédaient de numéraire avait été absorbé par des contributions; les travaux de leurs manufactures étaient arrêtés, et leurs produits consommés. Une quantité immense de papier-monnaie, sans valeur réelle, avait paralysé le commerce et l'industrie; leurs productions et leurs marchandises suffisaient à peine aux besoins des armées et des habitans : il n'avait fallu que deux années pour placer les pays conquis par la France au même niveau qu'elle, et les réduire au même état de dénuement et de misère.

La France se trouvait donc dans la nécessité, quoiqu'il en dût coûter, de faire de nouvelles conquêtes. Cette nécessité était exprimée d'une manière non équivoque dans les ordres que le

Directoire expédiait à ses généraux : ils portaient *qu'ils devaient faire subsister leurs troupes par la victoire.*

A cet urgent motif de besoin s'en joignaient quelques autres dictés par l'ambition et par des raisons d'intérêt politique. Le Directoire se flattait qu'une invasion en Allemagne amènerait la dissolution du corps germanique ; que les petits princes, frappés de terreur, s'empresseraient l'un après l'autre d'acheter une paix séparée ; que l'Empereur, réduit à ses propres forces, dépouillé d'une partie de ses Etats, et dans la crainte de perdre ce qui lui restait, souscrirait en dernier lieu à toutes les conditions qu'il plairait à ses vainqueurs de lui imposer ; qu'en résultat tous les pays situés sur la rive droite du Rhin, se trouveraient, à la fin de la guerre, dans la possession des Français, et que l'Allemagne, après les avoir enrichis de ses dépouilles, et les avoir mis à même de dicter des lois à l'Europe, verrait son sort entre leurs mains : telle était la perspective brillante qui s'offrait aux chefs de la République française ; elle déterminait leurs démarches et encourageait leurs espérances.

Si, d'après ce qu'on vient de voir, il paraissait vraisemblable que leur plan dût être of-



fensif, tout, d'un autre côté, semblait prescrire à la cour de Vienne une conduite entièrement opposée. Une foule de considérations militaires et politiques aurait dû l'engager à persister dans le système défensif qu'elle avait adopté et suivi avec avantage l'année précédente. La position des armées françaises et de l'armée impériale, n'offrait à celle-ci que peu de moyens de s'assurer des succès dans une guerre offensive, et peu de raisons d'en espérer. Plusieurs campagnes (entre autres, celles de 1674 et de 1793,) ont prouvé combien il était difficile de pénétrer en Alsace, et surtout de s'y maintenir. La France n'était guère plus vulnérable par les routes de la Sarre et de la Moselle, qui étaient défendues par un grand nombre de places fortes. Les Autrichiens pouvaient encore moins songer à reprendre les Pays-Bas, et à s'avancer entre la Moselle et la Meuse, les Français étant maîtres de Dusseldorff et de toutes les villes fortifiées de la Meuse et de la Hollande. De toutes manières, l'armée impériale, inférieure en forces, eut été hors d'état de pénétrer en France, ni même jusqu'à la Meuse, sans livrer plusieurs batailles. L'avantage du nombre et de la position, qui était du côté des Français, aurait nécessairement

fait perdre beaucoup de temps et de monde, en supposant même que la victoire se fût toujours rangée du côté des Autrichiens. La campagne la plus heureuse n'aurait eu d'autre résultat que de les rendre maîtres d'une ou de deux places fortes, et de faciliter leur arrivée sur les bords de la Meuse; mais la force et la position des armées républicaines ne permirent pas à la cour de Vienne d'espérer ces succès. Il était démontré que, soit en Alsace, sur la Sarre, sur la Moselle ou sur la Meuse, tous les avantages étaient du côté des Français. Les Autrichiens auraient donc dû arrêter, pour cette campagne, un plan dont la base eut été essentiellement défensive, mais dont les opérations pussent être en partie offensives, d'après les circonstances et les localités

Si, sous le point de vue militaire, l'intérêt de l'Empereur lui prescrivait une guerre défensive, elle était aussi, sous le rapport politique, mieux appropriée aux circonstances. La perte des Pays-Bas et de la Hollande, la défection de la Prusse et de l'Espagne, mettaient le reste de la coalition dans l'impossibilité de faire aucune conquête en France. Obligées de continuer la guerre, le plan combiné entre

l'Angleterre et l'Autriche, était moins dirigé contre les armées de la République que contre ses finances et ses ressources militaires. Pour mettre ce systême à profit, l'objet de la campagne qui allait s'ouvrir avait pour but d'observer, d'épuiser et de gagner du temps plutôt que des batailles. Le grand point était de réduire les Français à leurs propres ressources pour solder et faire subsister leurs nombreuses armées, de les retenir sur leurs frontières et sur celles des pays conquis, enfin de les empêcher de pénétrer en Allemagne, et de s'y étendre.

Le moyen le plus naturel et le plus facile d'accomplir ce dessein, semblait être sans doute d'adopter le cours du Rhin pour ligne de défense, et de donner aux différens corps de l'armée impériale la même disposition que le maréchal de Clairfait avait choisie en 1795, et dont les succès avaient prouvé l'avantage. Il paraissait convenable, d'après son exemple, d'abandonner aux Français le Hundsruck et le duché de Deux-Ponts qui, déjà épuisés par la guerre, étaient d'une petite importance en eux-mêmes, et qui appartiennent toujours, excepté dans le cas d'une grande supériorité numérique, à ceux qui possèdent Landau, Bitche,

Sarre-Louis, Trèves, Traerbach et Coblentz. En abandonnant ces pays, et en portant la plus grande partie de leurs forces sur la rive droite du Rhin, les Autrichiens eussent été à même de se renforcer de manière à défendre le passage de cette rivière depuis Bâle jusqu'à Manheim, et de placer entre cette dernière forteresse et Mayence, un nombreux corps de troupes qui aurait pu facilement se porter au secours de l'une ou de l'autre de ces places, en cas d'attaque. En adoptant cette disposition, les Impériaux eussent pu placer sur la Lahn et la Sieg plus de la moitié de leur armée, de manière à renforcer leur aile droite qui était le point le plus faible et le plus menacé, opposer une puissante résistance aux Français sur le Bas-Rhin, les renfermer dans leur camp sous Dusseldorff, et même les y attaquer si une occasion favorable se fût présentée.

Les dispositions et les premiers mouvemens des généraux autrichiens semblaient indiquer un plan contraire. L'armée du Haut-Rhin, sous les ordres du maréchal Wurmser, était beaucoup renforcée ; ce qui faisait présumer qu'elle était destinée à passer le Rhin et à pénétrer dans la Haute-Alsace. La majeure partie de l'armée du Bas-Rhin, sous les ordres immé-

diats de S. A. I. l'archiduc Charles, prenait en même temps position dans le Hundsruck et le duché de Deux-Ponts, et semblait vouloir menacer en même temps la Basse-Alsace et les forteresses sur la Sarre et sur la Moselle. Les malheurs qui suivirent bientôt ces démonstrations, forcèrent les Autrichiens à renoncer à leurs premières dispositions, et à adopter en partie celles que l'on a fait connaître.

L'armistice conclu à la fin de l'année 1795 entre les généraux français et autrichiens, fut rompu par ces derniers, le 21 mai. L'une des conditions de cette suspension d'armes portait qu'il y aurait un intervalle de dix jours entre la rupture et la reprise des hostilités: les deux armées pouvaient donc les recommencer le 31 mai.

Ce jour même, l'armée française de Sambre-et-Meuse, commandée par le général Jourdan, fit un mouvement en avant sur les deux rives du Bas-Rhin. Il y eut, ainsi que le lendemain, quelques affaires insignifiantes d'avant-postes dans le Hundsruck. Les Français avaient la presque totalité de leurs forces sur la rive droite du Rhin; et c'était précisément là que les Autrichiens se trouvaient les plus faibles. 20,000 hommes seulement, commandés par le

prince de Wurtemberg, défendaient la Sieg et la Lahn, et se trouvaient postés en avant de la première de ces rivières. Ils furent attaqués, le 1er. juin, par la majeure partie de l'armée de Sambre-et-Meuse sous les ordres du général Kléber. Après un combat de plusieurs heures, les Autrichiens furent forcés sur tous les points, et contraints d'abandonner la Sieg; ils se retirèrent derrière cette rivière, et prirent la forte position d'Uckerath. Cette bataille leur coûta 2,400 hommes, dont 1,000, si l'on en croit le rapport du général Kléber, furent faits prisonniers.

Ce général ne permit pas au prince de Wurtemberg de s'établir dans la nouvelle position qu'il avait prise, ni d'y recevoir des renforts. Les Français ne pouvant, sans s'exposer à de grandes pertes, attaquer de front la formidable position d'Uckerath, profitèrent le lendemain de la supériorité de leurs forces pour la déborder et la tourner. Le prince de Wurtemberg, se voyant sur le point d'être enveloppé, l'abandonna et se porta en arrière sur celle d'Altenkirchen, qui était également avantageuse; mais il y fut attaqué le 4 juin au matin; et, après une résistance assez vigoureuse, la supériorité du nombre l'emporta encore, et

les Autrichiens furent complètement battus. Ils perdirent, d'après les rapports français, 12 pièces de canon, une partie de leurs bagages, et eurent 3,000 hommes faits prisonniers. Cette victoire valut aux Français la prise de quelques magasins, sans lesquels ils eussent été hors d'état de subsister dans un pays épuisé par la consommation des armées. Elle obligea de plus les Autrichiens à se retirer derrière la Lahn, laissant ainsi à découvert la forteresse d'Ehrenbreistein, que les Français investirent.

Les succès des républicains sur le Bas-Rhin, et la crainte où était l'archiduc Charles, qu'après avoir forcé le passage de la Lahn, ils ne se dirigeassent vers le Mayn, et ne parvinssent à tourner tout-à-fait son aile droite, lui firent sentir l'impérieuse nécessité de renforcer le prince de Wurtemberg, et d'arrêter les progrès de l'armée qu'il avait en tête. Renonçant alors à son invasion dans le Palatinat et le Hundsruck, il commença le 6 juin à opérer sa retraite de ces deux pays, et se dirigea rapidement vers Mayence, avec la plus grande partie de son armée. Là, il passa le Rhin le 9, et s'avança à marches forcées au devant des Français qui occupaient la Lahn au nombre de 50,000 hommes.

L'archiduc ne doutant pas que le général Jourdan ne se hâtât de passer aussi le Rhin avec son corps d'armée pour rejoindre le général Kléber, sentit combien il était important de le prévenir, et d'attaquer les Français avant qu'ils n'eussent opéré leur jonction. Après avoir pourvu à la défense de la Lahn inférieure, au moyen de trois corps placés à Heinburg, Weilburg et Nassau, il marcha en personne sur la Lahn supérieure contre l'aile gauche de l'armée française, commandée par le général Lefebvre.

Le 15, l'archiduc fit passer la Lahn à l'aile droite de son armée à Dille et à Wetzlar. Le général Werneck, qui commandait cette aile, attaqua les Français; mais il fut repoussé, et ne put parvenir à les déloger de la position avantageuse qu'ils avaient choisie. Une vive canonnade continua des deux côtés pendant toute la journée. Vers les sept heures du soir, un renfort de cavalerie saxonne étant arrivé, l'archiduc attaqua l'ennemi aussitôt; les cuirassiers autrichiens de Karackzay et de Nassau parvinrent, malgré les obstacles du terrain et un épouvantable feu de mitraille, jusques sur les hauteurs (1), qui étaient défendues

(1) D'Altstetten. *Note du Traducteur.*

par l'infanterie française, la chargèrent avec intrépidité à différentes reprises, la rompirent enfin et lui prirent plusieurs pièces de canon. Un corps de grenadiers autrichiens attaqua au même instant le centre de l'ennemi, et le chassa des bois qu'il occupait.

Obligés de céder leur première position, les Français en prirent, dans leur retraite, une autre aussi bonne (1). Ils furent bientôt attaqués de nouveau : quatre escadrons autrichiens et saxons atteignirent les hauteurs élevées où quelques bataillons ennemis étaient postés, les chargèrent avec impétuosité, les désunirent et complétèrent la victoire. Les Autrichiens eurent 500 hommes hors de combat. La perte des Français fut plus considérable : quatre de leurs bataillons furent taillés en pièces par la cavalerie saxonne et autrichienne, qui prit aussi 12 pièces de canon, et fit un grand nombre de prisonniers.

Les corps français qui défendaient la Lahn inférieure, n'ayant pas eu plus de succès, furent obligés de quitter les bords de cette rivière pour se reporter sur la Sieg. L'archiduc les poursuivit sans relâche, fit d'autres prison-

---

(1) Sur les hauteurs de Berghausen.

Note du Traducteur.

niers, prit une très-grande quantité de munitions de bouche, des canons, des caissons et des bagages, que la difficulté des chemins, l'animosité des habitans contre les Français, et le désordre de leur retraite, les mirent dans l'impossibilité de sauver.

S. A. I. ne leur donna pas le tems de se remettre, ni de se réunir; il manœuvra de manière à obliger le général Jourdan, qui avait passé le Rhin à Neuwied le 12 juin, de le repasser le 18 avec l'aile droite de l'armée française. Il envoya en même tems son avant-garde, forte de 11,000 hommes (1), sous les ordres du général Kray, à la poursuite du général Kléber, qui se retirait sur la Sieg avec 25,000 hommes.

Le 20 juin, Kray rencontra Kléber qui, se voyant supérieur en nombre, attaqua les Autrichiens avec ses forces réunies, et emporta presque toutes leurs positions. Ce premier succès semblait promettre aux Français une victoire complète; mais elle leur fut enlevée par la bravoure de trois bataillons autrichiens, qui, malgré la nombreuse artillerie de l'ennemi, laissèrent neuf bataillons s'avancer à la

(1) Toutes les relations la portent à 14,000 hommes.
Note du Traducteur.



distance de 50 toises, les chargèrent à la baïonnette, et les mirent en pleine déroute. Cet avantage donna le temps à la cavalerie saxonne et autrichienne de se rallier, de revenir à la charge, et d'arrêter enfin les progrès de l'ennemi. Les Impériaux perdirent dans cette affaire 5 à 600 hommes. L'ennemi en eut 1,500 de tués ou blessés, et 700 faits prisonniers. Les Autrichiens y firent des prodiges, et ils y acquirent d'autant plus d'honneur, qu'ils étaient moitié moins nombreux que les Français.

Le général Kléber, battu dans cette même position qu'il avait enlevée dix-huit jours auparavant aux Autrichiens, fut obligé de continuer précipitamment sa retraite sur les lignes de Dusseldorff.

Ainsi l'archiduc se porta, en quinze jours, des rives de la Nahe supérieure à celles de la Lahn supérieure, gagna deux batailles, et chassa les Français des murs de Wetzlar sous ceux de Dusseldorff. On ne peut trop admirer la bravoure de ce jeune prince, la rapidité de ses mouvemens, et l'habileté de ses manœuvres. Il donna dans ce court espace de temps, des preuves suffisantes de ce que son armée, ainsi que l'Allemagne, pouvaient attendre de lui.

CHAPITRE II.

Ouverture de la campagne sur le Haut-Rhin. — Évacuation du Palatinat par le maréchal Wurmser. — Départ de ce général pour l'Italie, avec 30,000 hommes. — Passage du Rhin, et prise du fort de Kehl par les Français; leurs progrès dans le pays de Bade. — Bataille de Renchen. — Bataille de Rastadt. — Passage de la Sieg et du Rhin par les généraux Kléber et Jourdan. — Bataille de Montabauer. — Bataille de Friedberg. — Prise du fort de Kœnigstein par les Français; leur entrée à Francfort. — Bataille d'Etlingen, et retraite des Impériaux.

Pendant que ces événemens se passaient sur le Bas-Rhin, l'armée impériale, commandée par le feld-maréchal Wurmser, et l'armée française sous les ordres du général Moreau, avaient aussi ouvert la campagne sur le Haut-Rhin. En même temps que l'archiduc quittait le Hundsruck pour se porter sur la rive droite du Rhin, le maréchal Wurmser retirait ses troupes des lignes de Spirebach, et leur faisait prendre une excellente position sous le fort du Rhin vis-à-vis de Manheim. Sa droite s'étendait jusqu'à la ville de Francfort, et était couverte, ainsi que tout son front, par des inon-

dations et des canaux qui se joignaient à la petite rivière de la Rhebach, laquelle terminait et défendait sa gauche.

Le général Moreau attaqua deux fois cette position, le 14 et le 20 juin; ce qui n'aboutit qu'à faire tuer quelques centaines d'hommes des deux côtés, et à obliger les Impériaux de se renfermer dans leur camp retranché sous le fort du Rhin. Moreau n'ordonna ces fausses attaques que pour attirer l'attention du maréchal sur ce point, et pour mieux lui donner le change sur ses véritables intentions.

Après avoir laissé un faible corps devant le camp autrichien pour l'observer, il rebroussa subitement chemin le 21, et se porta rapidement, avec la majeure partie de son armée, vers Strasbourg où l'on faisait des préparatifs pour une entreprise plus importante.

La perte du Milanais, et le désir de le reconquérir ayant déterminé la cour de Vienne à envoyer le maréchal Wurmser en Italie avec 30,000 hommes de l'armée qu'il commandait en Allemagne (1), ces troupes se mirent en

---

(1) La relation allemande n'en porte que 20,000. Elle s'exprime ainsi à cet égard :

« .... L'armée autrichienne du Haut-Rhin, sous les

marche au commencement de juin. Leur départ diminua de moitié l'armée impériale sur le Haut-Rhin, augmenta par conséquent, dans la même proportion, la supériorité des Français, et leur ouvrit, on peut le dire, les portes de l'Allemagne. Informés de ce mouvement à temps, et même avant qu'il n'eut lieu, ils résolurent de profiter du vide que le départ d'un si grand nombre de troupes faisait daus la ligne de défense du Haut-Rhin; vide que l'expédition du prince Charles sur le Bas-Rhin ne permettait pas de remplir de sitôt. Les Français ne pouvaient choisir un moment plus favorable pour tenter le passage du Rhin et pour envahir la Souabe, comme ils en avaient déjà formé le projet. Ils s'empressèrent de le mettre à exécution, et firent leurs préparatifs avec autant de promptitude que de secret, en voilant leurs desseins de l'apparence de quelqu'autre expédition.

» ordres du feld-maréchal Wurmser, se trouva affaiblie
» par suite des renforts qui rejoignirent l'archiduc Charles,
» et surtout par le départ de 20,000 hommes qui, aussitôt
» après la rupture de l'armistice, reçurent ordre de se
» porter sur les frontières d'Italie...... »

(ANNALES DE L'EUROPE, pag. 187, TOME 5).
Note du Traducteur

Le 24 juin, avant le point du jour, le général Moreau embarqua 3000 hommes, qui mirent pied à terre dans différentes petites îles qui sont entre Strasbourg et le fort de Kehl; ils repoussèrent facilement les postes impériaux qui s'y trouvaient, et qui, dans leur retraite, manquèrent de temps ou d'adresse pour rompre les ponts qui communiquaient avec la rive droite du Rhin. Les Français eurent alors le moyen de les franchir et d'attaquer à l'improviste les redoutes et le fort de Kehl, qui étaient occupés par quelques troupes du cercle de Souabe. Ces troupes surprises, et de plus, aussi mal disciplinées que mal commandées, quoiqu'attaquées seulement par de l'infanterie sans canon, ne voulurent pas, ou ne surent pas faire usage des moyens de défense que ce poste important leur fournissait. Elles permirent que les Français s'en rendissent maîtres. Ceux-ci y trouvèrent 500 hommes et 15 pièces de canon. Lorsqu'ils en furent en possession, ils ne perdirent pas un moment pour se mettre en état de le conserver; ils y placèrent aussitôt une nombreuse garnison, et travaillèrent avec ardeur, pendant tout le jour, à établir un pont de bateaux entre Kehl et Strasbourg.

L'armée impériale sur le Haut-Rhin avait été considérablement diminuée par les 30,000 hommes envoyés à l'armée d'Italie, et le général Latour, qui avait succédé au général Wurmser, ne soupçonnant pas que les Français tenteraient le passage du Rhin vis-à-vis de Kehl, n'avait laissé qu'un petit nombre de troupes légères vers ce point. Le corps le plus près était composé de quelques milliers de Souabes qui campaient à Marle et à Wildstedt, situés à deux ou trois lieues de Kehl. Si ces troupes avaient été plus vigilantes ou mieux commandées, et qu'elles eussent, au premier coup de canon, marché sans perdre de temps vers le fort, elles eussent certainement empêché les Français de s'en emparer, ou elles auraient même pu le reprendre, avant que ceux-ci eussent été à même d'y transporter du canon et d'y envoyer de la cavalerie; mais elles ne firent aucune espèce de mouvement : elles laissèrent, au contraire, les Français s'établir solidement sur la rive droite du Rhin. Leur inexcusable immobilité et leur conduite pendant le reste de la campagne, firent soupçonner leurs généraux de complicité avec l'ennemi.

Les Français profitèrent de l'incurie et de la

stupeur des troupes impériales, pour achever leur pont de bateaux et pour passer le fleuve avec leur cavalerie et leur artillerie; ils s'étendirent dans la plaine pour être en mesure de s'opposer aux troupes qu'on pourrait envoyer contre eux, soit d'Offenburg, soit de Rastadt. Le 26, ils attaquèrent le camp de Wildstedt, d'où ils chassèrent facilement les troupes de Souabe qui le gardaient. La seule résistance qu'ils éprouvèrent, fut de la part du régiment de cuirassiers d'Anspach, qui, arrivant dans ce moment, chargea avec fureur un corps d'infanterie française, se fit jour au travers, et en tailla en pièces un nombre considérable.

Aussitôt que le général Latour sut que les Français avaient passé le Rhin, et qu'ils avaient envahi le territoire Badois, il donna ordre aux régimens qui se trouvaient à sa proximité de se mettre en marche, et suivit lui-même leur mouvement avec la majeure partie de ses troupes, pour se porter contre l'ennemi, et tâcher d'arrêter ses progrès. Le prince de Condé fut, avec le corps sous ses ordres, des premiers à partir, et se dirigea rapidement vers Offenburg, espérant d'y arriver avant que les Républicains s'en emparassent. Il réus-

sit dans ce dessein, et rejoignit, le 27, à Bitche devant Offenburg, quelques détachemens autrichiens et des troupes des cercles, qui avaient été chassés du camp de Wildstedt. Néanmoins le 28, le corps d'Impériaux fut obligé d'abandonner sa position, ainsi que la ville d'Offenburg, les Français ayant marché contre lui avec plusieurs fortes colonnes. Ceux-ci firent ce mouvement pour prévenir la jonction du prince de Condé avec différens petits corps autrichiens qui se portaient à son secours, et pour diviser ainsi l'armée impériale du Haut-Rhin. Ce dernier projet était de la plus haute importance pour eux; et de sa réussite dépendait en grande partie le succès de l'invasion. Le général Moreau en était bien convaincu : aussi dirigea-t-il tous ses mouvemens vers ce point, et y employa-t-il tous ses moyens. Il divisa son armée, forte de 80,000 hommes, en trois colonnes. Celle de droite, sous les ordres du général Férino, devait chasser dans le Brisgaw les corps du prince de Condé et du général Frolich. Elle eut quelques succès contre eux, et s'empara de la ville de Bibrach dans la vallée de la Kintzig.

Le centre, commandé par le général Saint-Cyr, força tous les passages qui conduisent des

vallées de Renchen (1) et de la Kintzig dans les montagnes de la Souabe ; et continuant de s'avancer, il s'empara, le 4 juillet, de la montagne du Kniebis et de la ville de Freydenstadt, qui sont deux postes très-importans, et que les troupes de Souabe défendirent faiblement, ou plutôt qu'elles livrèrent aux Français.

La colonne de gauche, la plus forte des trois, était sous les ordres du général Desaix; elle se trouvait opposée au général Latour, et destinée à agir contre les forces autrichiennes, qui arrivaient en toute hâte du Bas-Rhin. Le général Desaix s'avança avec promptitude pour attaquer le général Latour avant l'arrivée de ces troupes. Le 29 juin, il remporta sur lui, à Renchen, un avantage assez marquant; les Autrichiens perdirent dans cette rencontre 500 hommes et 10 pièces de canon. Desaix gagna encore du terrain les jours sui-

(1) C'est près de cette ville que fut tué M. de Turenne, en 1675; quoiqu'inférieur en forces, il trouva moyen d'arrêter, pendant deux mois, les progrès de Montecuculli sur les bords de la Renchen et de la Kintzig. Ce fut là que ces deux habiles généraux épuisèrent, l'un contre l'autre, toutes les ressources et les combinaisons de l'art de la guerre.

Note de l'Auteur.

vans, et s'avança, le 4 juillet, vers la rivière de Murg et la ville de Rastadt.

Le général Latour, qui avait pris une très-bonne position en avant de cette rivière, fut attaqué, le 5, sur toute sa ligne par le général Moreau qui arrivait justement avec un renfort pour le général Desaix. Le combat dura toute la journée, et fut très-sanglant des deux côtés; il se termina au désavantage des Impériaux, qui se virent contraints, le jour suivant, de se retirer sur Etlingen.

L'archiduc Charles, ayant réussi à faire repasser le Rhin et la Sieg à l'armée de Sambre et Meuse, revint aussitôt; il soupçonnait les projets des Français sur le Haut-Rhin, et savait à quel point sa défense était affaiblie par les renforts considérables envoyés en Italie. Ce fut alors qu'on l'informa du passage du Rhin et de la prise du fort de Kehl. Laissant aussitôt 30,000 hommes sous les ordres du lieutenant-général Wartensleben pour couvrir le Bas-Rhin, et après avoir renforcé les garnisons d'Ehrenbreitsten et de Mayence, il se mit en marche avec le reste de son armée, et se dirigea, à marches forcées, vers le Haut-Rhin. Il arriva sur les bords du Murg, au moment où le général Latour pliait sous les efforts et la supério-

rité numérique des Français. S. A. I. prit alors le commandement de cette armée qui fit sa jonction avec la sienne à Edingen.

La possession du passage, et de la ville de Frezdenstadt par l'ennemi, lui ouvrait un chemin pour pénétrer dans le duché de Wurtemberg, coupait la communication entre les armées du prince de Condé, et du général Frolich et celle de l'archiduc, et menaçait en même tems la gauche de la position de S. A. I. Cette dernière circonstance l'obligea d'envoyer un corps considérable dans les montagnes pour assurer son aile gauche, et pour tâcher de rétablir ses communications avec les corps ci-dessus. Nonobstant le désavantage général de sa position, et l'infériorité de ses forces, S. A. I. se détermina à hazarder la bataille. Elle lui offrait la seule chance qu'il eut de chasser les Français de la Souabe, et de se maintenir sur les bords du Rhin. Il devenait d'autant plus nécessaire de ne pas perdre de tems à tenter cette dernière ressource, que les nouveaux progrès que les Français avaient faits sur le Bas-Rhin, augmentaient les embarras de l'archiduc, et rendaient sa position de jour en jour plus critique.

Aussitôt que les généraux Français, qui com-

mandaient les différens corps de l'armée de Sambre et Meuse, furent informés du passage du Rhin, et du départ de l'archiduc, ils reprirent l'offensive et se dirigèrent, les 28 et 29 juin, de Dusseldorff et de Cologne, vers la Sieg, d'où ils chassèrent facilement le peu de troupes légères qui la défendaient. Le 2 juillet, le général en chef Jourdan passa aussi le Rhin à Neuwield, où le général autrichien Funck se laissa surprendre, et ne fit rien pour s'opposer au passage des Français. (1) Les divisions des généraux Jourdan, Grenier, Kléber et Lefebvre, effectuèrent alors leur jonction, et s'avancèrent, au nombre de 65,000 hommes, contre le général Wartensleben, qui en avait à peine 30,000 (2). Cette grande infériorité ne

(1) La relation allemande dit au contraire que :
« ...... Funck fut obligé de battre en retraite sur *Montabauer*, après une défense opiniatre (mit hartnakigem » widerstand), dans laquelle il perdit deux pièces de canon, et eut 400 hommes faits prisonniers...... »

(Annales de l'Europe).

Note du Traducteur.

(2) Il n'y avait pas de divisions Jourdan et Kléber. A cette époque le général Jourdan commandait en chef l'armée de Sambre-et-Meuse; et le général Kléber, l'aile gauche de cette armée qui n'était d'ailleurs forte que de 40,000 hommes.

Note du Traducteur.

permit pas à celui-ci de faire face aux Français sur tous les points. Il remporta néanmoins un avantage sur eux, le 3 juillet, près de Montabauer, où le général Werneck prit plusieurs centaines d'hommes et quelques pièces de canon; mais ayant reçu, le jour suivant, un échec sur sa droite, et se voyant en danger d'être enveloppé par différens corps de l'ennemi, le général Wartensleben se retira derrière la Lahn, que toute l'armée française passa le 9 juillet sur trois colonnes.

L'avant-garde de la colonne de gauche fut attaquée le même jour par les Autrichiens, et mise en pleine déroute; mais le corps principal étant arrivé à son secours, il s'ensuivit une action très-chaude, dont le succès fut contesté, quoiqu'en dernier résultat il demeura à l'avantage des Autrichiens.

Le 10, ces derniers furent attaqués sur tous les points qu'ils occupaient entre le Mayn et la Lahn; et, après un autre combat obstiné qu'ils soutinrent près de Friedberg, et où ils souffrirent encore assez, le général Wartensleben fut de nouveau obligé de battre en retraite, afin de couvrir la position de Bergen devant Francfort. Le 11, les Français investirent le château de Kœnigstein, qui capitula peu de

jours après, manque d'eau; la garnison fut faite prisonnière de guerre.

Le 12, ils arrivèrent devant Francfort, où les Autrichiens s'étaient retirés. Le lendemain ils sommèrent les magistrats de cette ville de leur en ouvrir les portes; mais les Autrichiens qui en étaient encore maîtres, s'y refusèrent, et montrèrent même l'intention de défendre la ville dont les fortifications n'offraient cependant pas la possibilité d'une longue résistance. Celle que les Autrichiens firent, n'avait en effet d'autre but que de gagner le tems nécessaire pour évacuer leurs magasins en tous genres, dont Francfort était le dépôt. Dans la nuit du 13, les Français élevèrent une batterie de mortiers, qui mit le feu à la ville. Les magistrats et les habitans renouvellèrent alors leurs instances auprès du général Wartensleben d'évacuer la ville, ce qu'il fit après avoir rempli son but; et le 14, il convint des articles de capitulation avec le général Jourdan qui, en conséquence, fit son entrée à Francfort le jour suivant.

Après l'évacuation de cette ville, le général Wartensleben se vit plus que jamais dans la nécessité de céder à la supériorité des forces ennemies; il continua sa retraite en montant

le Mayn, et en se dirigeant vers Aschaffenburg et Wurtzburg, de manière à se rapprocher de l'armée de l'archiduc Charles, et à établir des communications avec elle.

Pendant que le général Wartensleben éprouvait ces désavantages sur le Bas-Rhin, S. A. I. l'archiduc Charles n'était pas plus heureuse sur le Haut-Rhin. Après la retraite d'Etlingen qui se fit, comme on l'a vu, le 6 juillet, ce prince reçut la nouvelle que le général Jourdan avait de nouveau passé le Rhin, et obligé le général Wartensleben de renoncer à toute tentative de défendre les approches de la Lahn. Il lui était dès-lors facile de voir que ce dernier, vu l'insuffisance de ses forces, serait contraint d'abandonner Francfort, et qu'il se trouverait lui-même entre les armées victorieuses de Jourdan et de Moreau. Placé dans une situation aussi défavorable, le prince fut convaincu qu'il ne pouvait se tirer des dangers qui l'entouraient que par une victoire décisive, et qu'il n'avait même pas d'autre moyen de prévenir l'invasion de la plus grande partie de l'Allemagne. Résolu alors de tenter les chances d'une bataille, il se vit pourtant dans la nécessité, malgré l'urgence du moment, de la différer jusqu'au 10; parce que les troupes

qu'il attendait du Bas-Rhin n'étaient pas encore arrivées. Il employa les journées des 7 et 8 à faire les dispositions nécessaires, et à fortifier sa position.

Sa droite s'étendait au Rhin près du village de Dumersheim, son centre en avant d'Etlingen, et sa gauche contre la ville et la montagne de Frauenalb.

Les Français avaient pris position en avant et le long de la rivière de Murg, leur gauche à Rastadt, et leur droite en avant de Guertsbach.

Le général Moreau, ayant su que l'archiduc n'avait pas reçu les renforts qu'il attendait, et ne doutant pas qu'il serait attaqué aussitôt que ces renforts seraient arrivés, résolut de le prévenir; il se renforça, le 8, de presque toute la colonne du centre, commandée par le général Saint-Cyr.

Dans la matinée du 9, tandis que l'archiduc achevait ses dispositions et plaçait les différens corps qui devaient agir le lendemain, il se vit tout-à-coup attaqué sur chaque point de sa position par toute l'armée française; elle dirigea ses principaux efforts contre la gauche des Impériaux, et tâcha de la déborder en faisant le tour des montagnes. Bien que toutes les

troupes qui devaient former la gauche de la ligne autrichienne ne fussent pas encore arrivées, le général Keim, qui la commandait, fit une très-ferme résistance : il repoussa quatre attaques successives; mais les Français en ayant fait une cinquième avec des troupes fraîches, et les Saxons qui avaient ordre de soutenir le général Keim n'étant pas arrivés, il fut obligé d'abandonner sa position, que les Français avaient débordée, et de se retirer sur Pfortzheim où il fut joint par les Saxons.

L'archiduc avait été plus heureux à sa droite et sur son front, où il avait complètement repoussé toutes les attaques des Français; mais la retraite du général Keim ayant mis à découvert la gauche de l'armée, et donné à l'ennemi la faculté de s'emparer des montagnes qui la dominaient, le prince se vit obligé de quitter le champ de bataille, et d'opérer sa retraite sur Pfortzheim où il arriva le lendemain.

Les Impériaux perdirent, dans cette bataille, 2,000 hommes dont 1,000 furent faits prisonniers. Elle coûta presqu'autant aux Français; mais elle leur procura l'important avantage d'éloigner entièrement les Autrichiens des rives du Rhin et des places fortes de Philipsbourg et de Manheim. L'archiduc

avait eu la précaution de mettre dans l'une et l'autre des garnisons suffisantes, comme l'avait fait le général Wartensleben à Ehrenbreistein et à Mayence, avant qu'elles fussent investies par les Français.

En employant près de 25,000 hommes dans ces quatre places, le prince Charles pensait que l'ennemi serait obligé de laisser aussi en arrière une partie de son armée pour les bloquer; il avait jugé que les garnisons de Philipsburg et de Manheim seraient à même d'interrompre les communications entre les armées de Moreau et de Jourdan, en attaquant leur arrière-garde et en tombant à l'improviste sur leurs convois et leurs petits détachemens. Cette disposition judicieuse eut tout l'effet que l'archiduc en attendait. Les garnisons de Manheim et de Philipsburg firent plusieurs excursions utiles, dérangèrent la formation des magasins de l'ennemi, poussèrent des partis jusqu'à Heilbronn, rencontrèrent et prirent même quelques détachemens et des courriers français dans le cœur de la Franconie.

CHAPITRE III.

COMBAT de Canstadt et d'Eslingen. — Contributions imposées par les Français. —Armistice conclu par eux avec les ducs de Wurtemberg, le margrave de Bade, et le cercle de Souabe. —Second combat d'Eslingen.—Continuation de la retraite de l'armée impériale. — Combat de Mettingen. — Retraite du général Wartensleben sur Amberg, et de l'archiduc sur Donawert. — Projets de ce prince.

APRÈS la bataille d'Eslingen, l'archiduc opéra, comme nous l'avons vu, sa retraite sur Pfortzheim, où il séjourna les 11, 12 et 13. Le 14, il apprit que le centre de l'armée ennemie n'ayant éprouvé que peu de résistance de la part des troupes du duc de Wurtemberg, et de celles du cercle de Souabe, avait pénétré plus avant et se dirigeait vers Stuttgard. Afin de ne pas voir ses communications coupées avec le prince de Condé, l'archiduc leva son camp de Pfortzheim le 14, et campa de nouveau près de Vahingen (sur la rivière d'Entz); il y resta les 15 et 16. L'ennemi continuant de s'avancer dans le Wurtemberg, l'archiduc se remit en marche le 17, arriva le 18 à Louis-

bourg, sur le Necker (résidence d'été du duc de Wurtemberg), et dirigea le jour même deux petits corps sur Canstadt et Eslingen. Il était essentiel qu'il s'emparât de ces deux endroits, à cause de leur position sur le Necker, et des magasins qu'ils renfermaient. Les Français qui étaient entrés à Stuttgard le même jour, et qui connaissaient toute l'importance du poste de Constadt, voulurent en déloger le petit corps autrichien sous les ordres du général Baillet qui le défendait, en même tems qu'ils attaquaient le corps qui était à Eslingen, et que commandait le prince Jean de Lichtenstein. Ces deux généraux se défendirent avec valeur; malgré trois attaques successives que firent les Français, ils ne purent parvenir à déposter de Canstadt le général Baillet. Ils furent plus heureux contre le prince de Lichtenstein, et trouvèrent moyen, après des efforts répétés, de se rendre maîtres des hauteurs qui dominaient son flanc et ses derrières. Le prince ayant appris dans ce moment qu'un corps de troupes était envoyé à son secours, résolut de se maintenir où il était, et de continuer le combat; il était cependant sur le point d'être enveloppé, lorsque le général Devay, qui lui amenait un renfort, parut. Les Français furent

alors attaqués à leur tour en queue et en flanc; et le prince de Lichtenstein les ayant poussés avec vigueur, ils furent mis en déroute et perdirent à-peu-près 1,500 hommes. Cet avantage en coûta 900 aux Autrichiens.

Le 19, l'archiduc passa le Necker avec toute son armée, et campa à Feldbach, afin de couvrir ses communications avec Ulm, et mettre à l'abri ses principaux magasins sur le Haut-Danube. Pendant que les Français étaient ainsi occupés à le forcer de se retirer du Rhin sur le Necker, ils obligeaient en même tems le prince de Condé et le général Frolich d'évacuer le Brisgaw, et la Forêt noire. Ces deux généraux effectuèrent leur jonction à Willingen; mais ayant eu affaire à des forces supérieures, ils crurent devoir se retirer sur Sigmaringen, situé sur le Danube. Le général Wartensleben continuant à plier devant la nombreuse armée du général Jourdan, se retirait à travers la Franconie; il se trouva, en arrivant à Wurtzburg, sur une ligne parallèle au front de celle de l'archiduc. Dès ce moment (le 20 juillet), la marche des armées respectives devint plus régulière et mieux combinée.

Depuis cette époque, l'armée impériale commença aussi une guerre de manœuvre et une

retraite plus méthodique. Elle était divisée en trois corps principaux, formant à-peu-près 80,000 hommes; elle avait été réduite à ce nombre par les 30,000 hommes détachés en Italie, par les 25,000 laissés dans les différentes places, et par les pertes essuyées dans différens combats.

Le premier de ces trois corps, fort d'à-peu-près 25,000 hommes, occupait les bords du Mayn sous les ordres du général Wartensleben; il était opposé à l'armée du général Jourdan, qui se montait à 55,000 hommes. L'archiduc était placé avec 40,000 hommes sur le Necker, qu'il défendait contre le général Moreau qui en commandait plus de 50,000.

Le troisième corps, consistant en 15,000 hommes, était partagé entre le prince de Condé et le général Frolich, et défendait le Danube supérieur contre le général Férino qui, ayant été renforcé par le général Laborde, se trouvait avoir 20,000 hommes.

Les pertes éprouvées dans plusieurs affaires, et la nécessité de laisser des corps de troupes pour bloquer les places fortes, avaient affaibli les armées de Jourdan et de Moreau. Elles étaient cependant encore plus nombreuses que celles des Impériaux à l'ouverture de la campagne.

Les Français commencèrent vers le mois de juillet à recueillir les avantages qu'ils attendaient de leur invasion en Allemagne; ils trouvèrent le pays qu'ils occupaient, abondant en ressources de toutes espèces; ils y imposèrent de fortes contributions, dont le poids pesait en particulier sur les peuples du Brisgaw qui avaient pris les armes contre les républicains. La ville de Francfort fut sommée pour la seconde fois de partager ses richesses avec les Français, le général Jourdan l'ayant taxée à six millions de livres en espèces, et à deux millions en munitions de bouche. Le margrave de Bade, le duc de Wurtemberg, le cercle de Souabe, et tous les petits princes dont les états s'y trouvaient enclavés, se voyant sur le point de devenir la proie des Français qui occupaient déjà leur territoire, sollicitèrent une suspension d'armes, qu'ils obtinrent séparément, mais qu'ils payèrent cher. Leurs contributions réunies formaient un total de vingt-cinq millions de livres, 12,000 chevaux, un pareil nombre de bœufs, 500,000 quintaux de froment, de seigle et d'avoine, 200,000 paires de souliers, et une quantité immense d'autres objets.

Nous avons vu plus haut que l'archiduc

Charles était arrivé, le 19 juillet, sur les bords du Necker, en même temps que les corps de Condé et de Frolich étaient sur le Danube, et celui de Wartensleben sur le Mayn. La grande infériorité du prince ne lui ayant pas permis d'agir offensivement, son seul but était de prolonger sa défense et de se retirer aussi lentement que possible, de manière à donner à la Cour de Vienne le temps de lui envoyer les renforts qu'elle réunissait dans ce moment.

L'archiduc ayant eu avis que l'intention de l'ennemi était de faire une tentative contre le poste important d'Eslingen, qui domine la grande route de Stuttgard à Ulm, il y envoya des renforts, le 20. Le lendemain il fut, comme on s'y attendait, attaqué par un nombreux corps ennemi. Le général Hotze et les troupes sous ses ordres défendirent la position avec autant de succès que de courage. Les Français furent constamment repoussés, et perdirent à peu près 2,000 hommes : il n'en coûta pas moitié autant aux Autrichiens, qui ne durent cet avantage qu'à l'obstination avec laquelle ils combattirent (1). La preuve la plus convaincante

(1) La relation allemande porte que la perte fut égale de part et d'autre.

Note du Traducteur.

en fut donnée par un bataillon du régiment hongrois de Spleny, qui défendit son terrain toute la journée, sans avoir été ni relevé, ni renforcé, et s'y maintint jusqu'à la nuit, quoiqu'il eût perdu 3 à 400 hommes pendant le combat.

Le 22, l'ennemi se porta sur la route de Stuttgard à Donawert. Ce mouvement faisant soupçonner que son intention était de tourner l'aile droite de l'archiduc, celui-ci abandonna Eslingen et les bords du Neckerdans la nuit du 22, tournant à droite pour déjouer les projets des Français, et porta son quartier-général à Gemund. De là, il continua, le 26, sa marche rétrograde. Les progrès faits par les Français sur le Mayn et le Danube, obligèrent encore le prince à la retraite : il se porta le 1[er]. août à Heydenheim, le 2 à Neversheim, et le 3 à Nordlingen. Il y eut, pendant cet intervalle, différentes escarmouches, dans lesquelles les Impériaux, quoique se retirant, obtinrent souvent l'avantage.

L'archiduc fut obligé d'accélérer ainsi sa retraite, à cause des progrès que l'ennemi avait faits sur sa droite et sur sa gauche, pendant les derniers jours de juillet. L'armée de Jourdan était entrée le 26 à Wurtzbourg, et

Wartensleben avait été contraint de se replier sur Bamberg, Nuremberg et Anspach. Les trois corps du prince de Condé et des généraux Frolich et Wolf, avaient été forcés de se porter sur la rive droite du Danube, et d'abandonner la Souabe supérieure aux Français.

La conquête de la Souabe et de la Franconie répandit l'alarme dans toute l'Allemagne. Les Français se trouvaient sur les frontières de la Bohême et de la Bavière, et leur grande supériorité de forces semblait ôter tout espoir de pouvoir arrêter leurs succès; mais les malheurs que l'archiduc éprouvait dans ce moment, et ceux qu'il pouvait encore craindre, ne furent pas capables de le décourager; il opposait l'inébranlable constance de ses soldats à la multiplicité de leurs ennemis; il suppléait par ses talens au défaut de moyens, et fit tout ce qu'on pouvait attendre du général le plus consommé. Croyant inutile de couvrir la Bohême où de nombreux obstacles naturels s'opposaient aux invasions de l'ennemi, (1) ce prince

---

(1) La Bohême est entourée d'un cercle de très-hautes montagnes, qui lui servent de rempart. Ces montagnes sont moins élevées du côté de la Moravie, et la Bohême est par conséquent beaucoup plus accessible sur ce point que sur



prit sagement la résolution de rappeler à lui la majeure partie du corps de Wartensleben. Par ce moyen, il était en état de faire face, avec de plus fortes masses, à celle des armées françaises qui voudrait l'attaquer ; et en se maintenant le long du Danube, il se réservait la faculté de se porter avec facilité sur l'une ou l'autre de ses rives, d'après les positions et les mouvemens de l'ennemi. Ce plan, qui fut aussi bien exécuté qu'il avait été sagement conçu, concentrait sa défense, lui donnait le moyen de la prolonger, et protégeait plus efficacement les états héréditaires.

Le 3 et le 5 août les Français attaquèrent les avant-postes de l'archiduc. Le premier jour ils furent victorieux, et le second battus.

Plusieurs combats eurent lieu à la même époque entre les armées de Wartensleben et de Jourdan. Un des corps de celui-ci fut repoussé avec perte, le 4 août, par le général Kray. Ils en vinrent de nouveau aux mains le 6 et le 8. La cavalerie autrichienne se distingua particulièrement dans ces engagemens, où le

---

tout autre; ce qui est très-avantageux pour la maison d'Autriche, puisqu'elle possède aussi la Moravie.

Note de l'Auteur.

général français Doré fut tué, et le général Richepanse blessé.

Malgré leur courage et leurs succès partiels, les Autrichiens ne purent empêcher les Français de s'avancer chaque jour davantage. Les forces de Wartensleben étaient insuffisantes pour s'opposer aux différentes colonnes de l'armée de Jourdan, qui harcelaient sans cesse ses flancs, et menaçaient de couper entièrement ses communications avec l'archiduc ; la nécessité où ce général était de les conserver, et l'ordre qu'il reçut de se rapprocher du prince, le déterminèrent à évacuer le 7 Bamberg et le Mayn, et à se porter d'abord à Forchheim sur la Rednitz, et de là à Lauf sur la Pegnitz.

Le 8, les Français attaquèrent et délogèrent l'un des corps avancés de l'archiduc, auquel ils firent 2 à 300 prisonniers. Cette perte, et surtout la retraite de Wartensleben, portèrent le prince Charles à quitter sa position de Nordlingen, pour en prendre une autre entre cette ville et Donawert, qu'il désirait couvrir. Il établit son quartier-général à Mettingen, sur la petite rivière d'Egard, sa gauche s'étendant à Hohenalheim, et sa droite vers Allersheim. Le prince de Condé s'était retiré sur Mindel-

heim, et le général Wolf dans les défilés près de Bregentz dont les Français s'emparèrent.

Le 10 dans la nuit, les Républicains attaquèrent, avec beaucoup d'impétuosité, le corps autrichien commandé par le général Hotze, enlevèrent une partie de sa position, et firent 300 prisonniers. Ce léger échec ne fut pas un obstacle au projet arrêté par l'archiduc, et qu'il voulait mettre à exécution le jour même. Instruit avec exactitude de la position du général Moreau, il crut pouvoir l'attaquer avantageusement, et se détermina à le faire dans la nuit du 11. Le prince fit les préparatifs d'une attaque générale qui devait s'effectuer sur plusieurs colonnes. Son but principal était de tourner la droite du général Moreau, et de tomber à l'improviste sur sa gauche, au même instant que toute l'étendue de son front serait attaquée simultanément. Comme les Français étaient très-supérieurs en nombre, le seul espoir de succès qu'eut l'archiduc se fondait sur la bonté de ses dispositions, et sur l'effet d'une surprise. Il avait concerté ses mouvemens de manière à ce que ses principales colonnes attaquassent l'ennemi avant la pointe du jour. Un violent orage survenu pendant la nuit, et qui dura plusieurs heures, endommagea les routes

à un tel point, que les différens corps ne purent arriver au lieu de leur rendez-vous, aussitôt qu'on y comptait. Ce retard fit découvrir à l'ennemi les mesures prises pour l'attaquer, et lui donna le temps de se mettre en défense. Le combat commença vers sept heures du matin, et continua toute la journée avec des succès balancés. Les trois colonnes qui formaient le centre de l'armée autrichienne, et qui étaient commandées par le prince de Furstemberg et les généraux Hotze et Latour, parvinrent à faire plier une partie du centre de l'ennemi. La colonne de droite, sous les ordres du prince de Lichtenstein, ne réussit pas aussi bien. Le général Moreau ayant, au commencement de l'action, porté tout son corps de réserve à la gauche, fut en état de repousser le prince de Lichtenstein, et l'obligea de céder beaucoup de terrain. Ce mouvement ayant mis à découvert la droite et le centre des Impériaux, les Français les attaquèrent avec avantage, et parvinrent à les repousser. L'archiduc était occupé à renforcer sa droite, dans le dessein de lui faire regagner le terrain qu'elle avait perdu, lorsqu'il reçut un rapport du général Wartensleben, portant qu'il avait été forcé d'abandonner sa position

sur la Pegnitz, de se retirer sur Amberg, et que la droite de Jourdan était arrivée le 9 à Nuremberg, et se rapprochait de l'armée de Moreau. Ce dernier mouvement mettait la droite de l'archiduc dans le plus grand danger, parce que les Français cherchaient à le tourner et à le séparer de Wartensleben : aussi le prince jugea que vainqueur ou vaincu, il serait toujours obligé de se reporter sur les bords du Danube ou à Donawert; il se détermina donc à mettre fin à une bataille qui n'avait plus d'objet. Ce fut cependant avec quelque regret qu'il prit cette résolution, parce qu'il apprit, dans le même instant, que son aile gauche, commandée par le général Riese, avait tourné la droite de l'ennemi, s'était portée à quatre lieues sur ses derrières, et avait fait un grand nombre de prisonniers. L'archiduc eut assez de pouvoir sur lui-même pour renoncer à ce succès brillant, dont les suites auraient pu être d'une très-haute importance, et se campa, avec toute son armée, sur le même terrain qu'il occupait avant la bataille. Elle coûta aux Autrichiens 1,500 hommes, et aux Français 3,000, dont 1,200 furent faits prisonniers : ces derniers perdirent aussi plusieurs chariots de vivres, et quelques pièces de canon.

Cette journée aurait pu être décisive pour les Impériaux, sans une faute grave qu'ils commirent. Le général Frolich se trouvait à Guntzburg avec un corps d'infanterie et de cavalerie, formant à-peu-près 6 à 7,000 hommes, et pouvait seconder l'attaque faite par l'archiduc; au lieu d'en agir ainsi, ce général quitta Guntzburg le 11, pour rejoindre le prince de Condé qui se trouvait dans ce moment sérieusement menacé à Kamlach, par des forces supérieures; mais après avoir fait plus de 20 milles dans un jour, il reçut dans la nuit l'ordre de retourner à Guntzburg, où il arriva le 12 au soir. Ainsi, par cette double marche, ce corps ne fut d'aucune utilité à l'archiduc, et le prince de Condé fut privé d'un renfort qui lui était très-essentiel.

L'archiduc ayant fait reposer son armée le 12, se retira le 13 sur Donawert, où il établit son quartier général. La bataille du 11 déconcerta pour quelques tems les projets du général Moreau. Son artillerie de réserve et ses munitions qui avaient été sur le point de tomber au pouvoir du général Riese, n'échappèrent qu'en fuyant au loin. Cette circonstance, comme Moreau le manda lui-même au Directoire, l'empêcha d'attaquer l'archiduc pendant son

mouvement rétrograde. Ce prince en profita pour passer le même jour (le 15) le Danube à Donawert, avec la majeure partie de ses forces ; il laissa cependant deux corps de troupes sur la rive gauche de cette rivière, lesquels occupaient les routes de Nordlingen et d'Hochstedt à Donawert. C'est à cette époque que le prince Charles conçut l'audacieux projet, qui fut depuis suivi de si brillans succès. Jusqu'alors rien n'avait pu arrêter la marche victorieuse des Français ; ils étaient maîtres de la Souabe et de la Franconie. Le général Jourdan se dirigeait vers le Danube, et menaçait en même tems la Bohême et la Haute-Autriche. L'armée de Moreau se trouvait sur les frontières de la Bavière ; son aile droite s'était emparée des postes importans de Brégentz, et s'avançait dans le Tyrol. Les triomphes de Bonaparte en Italie faisaient espérer à ce général de pouvoir pénétrer aussi dans le Tyrol et de faire sa jonction avec le général Moreau. Les Français se croyaient sur le point de voir réaliser le vaste plan qu'ils avaient formé, plan qui avait pour objet la réunion au cœur de l'Allemagne de trois armées, qui ne comptaient que des succès, et qui de-là devaient fondre sur les états héréditaires de la maison d'Autriche.

Tout autre général que l'archiduc, et toute autre armée que la sienne, auraient pu être intimidés de la situation où se trouvaient les affaires; mais ce jeune prince, chargé du soin de défendre les Etats de son frère, et de pourvoir à la sûreté de l'Allemagne, voulait se montrer digne de la confiance qu'on avait en lui, et prouver qu'il se sentait capable de supporter le poids d'une aussi grande responsabilité. Il vit qu'une entreprise à-la-fois hardie et inattendue était seule capable de le mettre hors des dangers dont il se trouvait environné: sûr de l'attachement de ses généraux, et de la constance de ses troupes, persuadé surtout de l'efficacité de l'exemple qu'il saurait leur donner, il attendait beaucoup de leur courage, et quelque chose de son bonheur. Plus il approchait des Etats de son frère, plus ses ressources augmentaient. Des renforts considérables qui lui furent envoyés, diminuèrent la grande disproportion de forces qui existaient entre l'armée françaiseet la sienne; en outre, celle-là se trouvait déjà très-affaiblie par les différens combats qu'elle avait soutenus, et par les détachemens qu'elle avait été obligée de laisser sur ses derrières.

Cependant l'archiduc se trouvant trop faible

pour attaquer les deux armées françaises à-la-fois, prit la résolution de réunir toutes ses forces contre l'une d'elles, et de tout risquer pour la battre.

Comme l'armée de Jourdan était celle qui menaçait le plus directement les Etats de l'Empereur, et qu'elle était, sous tous les rapports, bien moins avantageusement postée que celle de Moreau, le prince résolut de diriger tous ses efforts contre ce premier. Il crut qu'en laissant une partie de son armée pour tenir le général Moreau en échec, il pourrait gagner quelques marches sur lui, et tomber à l'improviste, avec le reste de son armée, sur le général Jourdan. L'archiduc connaissait bien tous les dangers auxquels ce plan l'exposait; il savait qu'il ne laissait que des forces insuffisantes pour combattre Moreau; mais il espérait que ce géneral apprendrait son mouvement trop tard pour pouvoir être de quelqu'utilité à son collègue, et que, lors même qu'il en serait instruit, il pourrait être tenté, en apprenant la faiblesse du corps qu'il avait devant lui, de l'attaquer afin de se rendre maître de Munich, et d'opérer ainsi une diversion en faveur de Jourdan. L'événement prouva la justesse des conjectures de l'archiduc, et combla ses espérances.

CHAPITRE IV.

Marche de l'archiduc. — Retraite du général Wartensleben.—Combat de Teining et de Neumarkt.—Retraite du général Jourdan.—Combat d'Amberg.—Défaite du général Jourdan, à Wurtzburg.—Reddition de la citadelle de cette ville. — Retraite de Jourdan sur la Lahn.—Combat d'Aschaffemburg.—Reprise de Kœnigstein par les Impériaux. — Mauvais état et perte de l'armée de Jourdan.—Ce général repasse la Lahn.—Mort du général républicain Marceau. — Les Français se retirent derrière le Rhin et la Sieg.—Le prince Charles marche vers le Haut Rhin.

Le 14 août, le prince Charles fit à Donawert tous les préparatifs nécessaires pour l'exécution du plan qu'il avait formé ; il laissa à-peu-près la moitié de son armée sous le commandement du général Latour, avec ordre de défendre la Bavière et le cours du Lech. Le 15, après avoir rappelé tous les corps qui se trouvaient de l'autre côté du Danube, il prescrivit de brûler le pont de Donawert, et quitta cette ville avec 20,000 hommes de ses meilleures troupes (1). Le jour suivant, il continua

(1) C'est-à-dire, 24 bataillons et 39 escadrons, formant ensemble environ 24,000 hommes.

Note du Traducteur.

de se porter le long de la rive droite du Danube, et passa cette rivière, le 17, à Neuburg et à Ingolstadt, laissant une garnison dans cette dernière place, qui était susceptible de défense; il s'arrêta les 17 et 18 devant ces deux villes. Son intention était d'attaquer, le 19, la colonne de l'armée de Jourdan, qui avait pris possession de Nuremberg, et menaçait Ratisbonne; mais il fut informé, dans la nuit du 18, que le général Wartensleben avait été chassé d'Amberg, et s'était retiré à Schwartzenfeld, derrière la Naab.

Le mouvement projeté par l'archiduc devenait, par suite du changement survenu dans la position des corps de Jourdan et de Warstensleben, extrêmement dangereux, en ce qu'il rendait ses communications avec Wartensleben très-précaires, et lui suscitait des obstacles sans nombre, en cas qu'il eût été obligé de battre en retraite; ce qui fit que le prince changea la direction de sa marche, qu'il s'avança davantage vers la droite, et arriva le 20 à Hemman. Son avant-garde, conduite par le général major Nauendorff, s'avança le même jour pour s'emparer des hauteurs de Taswang, pendant qu'une colonne, sous les ordres du lieutenant-général Hotze, marchait vers Bellu-

griess, pour assurer la gauche de l'archiduc et la route de Ratisbonne à Nuremberg. La nécessité de connaître positivement la situation du général Wartensleben, retarda d'un ou de deux jours les opérations de l'archiduc.

Le 22, le général Nauendorff attaqua la colonne française qui s'était avancée de Nuremberg et Neumarkt jusqu'au village de Teining, à quelques milles de Ratisbonne. Ce corps ennemi, commandé par le général Bernadotte, fut déposté et forcé de rétrograder sur Neumarkt. Le lendemain il fut attaqué de nouveau, au même endroit, par les colonnes réunies de l'archiduc et du général Hotze, chassé et poursuivi jusqu'aux environs d'Altdorf, où il se retira. L'archiduc envoya au même instant plusieurs escadrons de cavalerie autrichienne, et un détachement d'infanterie légère pour occuper la grande route de Nuremberg.

Ces succès préparatoires ayant placé ce prince sur le flanc droit, et même les derrières de l'armée de Jourdan qui se trouvait encore sur la Naab, il se hâta de profiter de l'avantage de sa position et d'exécuter les desseins qu'il avait médités; il avait concerté avec le général Wartensleben un plan général d'at-

taque, pour l'exécution duquel l'armée se mit en mouvement, le 24, divisée en sept colonnes. Trois d'entre elles devaient se porter contre le front de l'armée française, en même temps que les autres manœuvreraient pour tourner par la droite et par la gauche.

Aussitôt que Jourdan apprit la défaite de Bernadotte et les mouvemens que l'armée autrichienne faisait contre lui, il abandonna précipitamment tous les postes qu'il occupait, et se retira sur Amberg, dans la nuit du 23, sans vouloir se hasarder à livrer une bataille qui, d'après la position de l'archiduc, et les difficultés qu'offrait le pays au travers duquel il aurait à battre en retraite, pouvait, dans le cas où il serait vaincu, causer la perte totale de son armée. Les Autrichiens, sans lui donner le temps de se reconnaître, l'attaquèrent et le battirent le 24 à Amberg. Il fut contraint de se retirer sur Sultzbach, laissant 900 hommes entre les mains des Autrichiens, qui taillèrent en pièces deux bataillons de son arrière-garde. Jourdan continua sa retraite le lendemain et les jours suivans par des marches forcées, en passant par Velden, Betzenstein, Forcheim, Ebermanstadt et Bamberg, où il arriva le 29. Son armée passa le Mayn à Eltman et Hallstadt

le 30, et s'arrêta enfin près de Lauringen et Schweinfurt. Pendant ces huit jours consécutifs de retraite, Jourdan fut poursuivi et harcelé sans cesse par les troupes légères, qui interceptèrent fréquemment ses couriers, et s'emparèrent d'une partie de ses bagages. La promptitude de sa retraite empêcha l'archiduc d'atteindre le gros de cette armée, et de le forcer à accepter la bataille. Néanmoins, ce prince dirigea la marche de ses colonnes avec tant d'habileté, que l'une d'elles arriva à Nuremberg avant les Français, et leur ferma le chemin de la ville et la grande route de la Franconie. Cette savante manœuvre obligea l'aile droite de l'armée de Jourdan à se retirer par un chemin plus mauvais et plus long, contraignit ce général à repasser le Mayn avec toute son armée, et le priva de tout espoir de rejoindre Moreau, ou d'en recevoir des secours.

Pour empêcher ce dernier général de trop profiter de sa supériorité sur le corps du général Latour, et d'opérer une puissante diversion en faveur de Jourdan, l'archiduc avait envoyé, le 25 août, le général Nauendorf, avec 10,000 hommes, pour soutenir le général Latour. Le prince s'étant ainsi débarrassé de toute espèce d'inquiétude sur ce qui pouvait

arriver en Bavière, ne pensait qu'à profiter de ses derniers succès sur Jourdan, et à le forcer à une retraite complète, soit par une victoire, ou par l'effet de ses manœuvres. S. A. I. étant arrivée le 31 à Bamberg, se fit rendre compte des positions que l'ennemi occupait, et fut confirmée dans l'espoir qu'elle avait de le chasser de la Franconie, en l'obligeant à se retirer sur la Lahn supérieure, par le pays de Fuld.

Pour y parvenir, il fallait que le prince s'emparât de Wurtzburg. L'avant-garde de l'une de ces colonnes, sous les ordres du général Hotze, se porta sur cette ville; elle y arriva le premier septembre, et y entra malgré la résistance de la garnison française, qui en fut chassée, et contrainte de se retirer dans la citadelle.

Cette avant-garde fut suivie de toute l'armée autrichienne, divisée en trois corps : celui de droite commandé par l'archiduc en personne; celui du centre, par le général Kray; et celui de gauche, par le général Sztarray.

Convaincu que la position de Wurtzburg était de la plus grande importance, Jourdan avait tout employé pour y arriver avant les Autrichiens; il ne le put cependant pas, et ne parut

devant cette ville, que lorsqu'elle était déjà depuis plusieurs heures au pouvoir de l'ennemi. Il se détermina alors à le déposter, en attaquant le corps qui occupait la place, avant qu'il pût être soutenu par le reste de l'armée impériale.

Le 2 septembre, il attaqua avec beaucoup d'impétuosité le général Sztarray qui avait réuni son avant-garde au général Hotze, et parvint à forcer une partie de sa position; mais voyant que ses efforts pour le déposter des points principaux étaient sans effet, il se retira à la nuit sur Kornack, à près de trois lieues de Wurtzburg. Certain que l'archiduc l'attaquerait bientôt, s'il restait dans sa nouvelle position, il résolut de faire halte, croyant qu'il était à-la-fois de son devoir et de son intérêt, avant d'abandonner le pays qu'il avait conquis, de hasarder une bataille qui pouvait, si elle se terminait à son avantage, le remettre en possession de Wurtzburg et de la Franconie.

Il attendait donc l'archiduc dans une position très-avantageuse, ayant sa gauche placée sur une hauteur, au pied de laquelle coulent le Mayn et une autre petite rivière dont les bords sont très-escarpés. Son centre était aussi posté sur une chaîne de collines,

dont la pente était couverte de bois, au-dessus desquels il plaça beaucoup d'artillerie. Ces élévations se terminaient par une plaine, où Jourdan plaça son aile gauche, en majeure partie, composée de cavalerie. Celle-ci était disposée de manière à protéger l'infanterie qui occupait les hauteurs, et à être protégée à son tour par le feu de l'artillerie et de l'infanterie. En outre, Jourdan avait laissé le général Lefebvre avec une division, pour couvrir la route de Schweinfurth à Fuld. Il communiquait avec ce général, au moyen d'un petit corps intermédiaire.

De son côté, l'archiduc ne désirait pas moins le combat, sachant aussi que la solidité de ses succès dépendait de la promptitude avec laquelle il les obtiendrait, et qu'il était essentiel pour lui de hâter l'entière défaite de Jourdan, afin d'avoir le tems et les moyens de chasser Moreau de l'Allemagne.

Le 2, S. A. I. ordonna de jeter deux ponts sur le Mayn à Detelbach et à Geroltshoffen, dans l'intention d'attaquer les Français le lendemain; il avait pour cet effet divisé son armée en trois colonnes: celle de gauche commandée par le général Sztarray; celle du centre, par

la général Wartensleben; et celle de droite, par le général Kray.

Le général Sztarray en vint le premier aux mains, et eut quelques succès au commencement de l'affaire; mais le passage du Mayn ayant retardé la marche des deux autres colonnes, il eut bientôt à combattre seul toute l'armée française. Il perdit non seulement le terrain qu'il avait gagné, mais il fut même sur le point de voir sa position forcée.

Dans ce moment critique, qui aurait pu amener la perte de la bataille, l'archiduc envoya au général Wartensleben l'ordre de passer le Mayn à gué avec toute sa cavalerie, et de charger, sans perdre de tems, la gauche de l'ennemi.

Cette manœuvre, qui fut bien exécutée, eut l'effet qu'on en attendait; elle força Jourdan de porter des troupes à la gauche, et Sztarray se trouva dégagé. La cavalerie autrichienne chargea alors celle des Français dans la plaine, et l'obligea de plier, et de chercher un réfuge sous le feu de l'infanterie et de l'artillerie, qui étaient postées sur les hauteurs et dans les bois qui les bordaient. Les Impériaux furent tellement tourmentés par le feu des batteries,

qu'ils se virent à leur tour obligés de se retirer, après avoir chargé deux fois avec assez de succès.

Comme les Français ne pouvaient être chassés de leurs positions sans le secours de l'infanterie, l'archiduc se vit contraint d'attendre l'arrivée de la colonne sous les ordres du général Kray, et de celle qui se trouvait avec le général Wartensleben. Aussitôt qu'elles parurent, le prince ordonna une attaque générale sur toute l'étendue de la ligne ennemie. Huit bataillons de grenadiers pénétrèrent dans les bois, malgré le feu des batteries et une nuée de tirailleurs qui y étaient postés. Ils marchèrent la bayonnette croisée contre les hauteurs qu'occupait l'infanterie française, et les en délogèrent en peu d'instans.

Dès-lors Jourdan renonça à l'idée de défendre le terrain, et commença sa retraite. Elle fut pendant quelque tems conduite avec ordre, sous la protection ferme et courageuse de sa cavalerie et de son artillerie légère; mais celle-là ayant été attaquée par la cavalerie autrichienne, fut mise en déroute, ce qui causa depuis ce moment la plus grande confusion dans la retraite.

La nuit, et l'excessive fatigue des Impériaux, sauvèrent l'armée française d'une entière des-

truction. Elle perdit dans cette journée 2,000 hommes, tant tués que blessés, 3,000 faits prisonniers (1), 10 pièces de canon, et un grand nombre de charriots de bagages et de subsistances. La perte des Autrichiens n'alla pas à plus de 800 hommes; ils durent cet avantage à l'exemple que leur donna l'archiduc, à son sang-froid, à sa pénétration, et à l'habileté de ses manœuvres.

La défaite de Jourdan fut suivie de la reddition de Wurtzburg dont la garnison, forte de 700 hommes, aux ordres du général Belmont, commandant l'artillerie française, fut faite prisonnière de guerre.

Les Autrichiens trouvèrent, tant dans cette place, que dans celle de Schweinfurth, qui fut évacuée par le général Lefebvre, 150 pièces de canon, et une grande quantité de munitions et de subsistances. Ces approvisionnemens provenaient des contributions imposées par les Français dans les pays environnans. La levée de ces contributions, jointes aux vexations et aux violences qui les accompagnèrent, avaient

(1) La relation allemande ne porte que 2,000 hommes faits prisonniers.

Note du Traducteur.

irrité les habitans de la Franconie à un tel point, qu'ils s'armèrent de tous côtés, pendant la retraite des Français, arrêtèrent plusieurs de leurs convois, pillèrent leurs caisses militaires, et massacrèrent, ou firent prisonniers tous leurs traîneurs.

Après la perte de la bataille de Wurtzburg, Jourdan se retira sur Hamelburg, et continua sa retraite vers la Lahn supérieure, à travers le pays de Fuld et la Vettéravie. Il était serré de près par l'archiduc qui, pour l'obliger à abandonner tout-à-fait les bords du Mayn, détacha le 5 le général Meerfeldt, avec 10 escadrons de cavalerie légère, destinés à faire jonction avec les garnisons de Manheim et de Mayence, et à porter de cette manière 15,000 hommes sur les derrières de l'ennemi. Le prince envoya en même tems une forte avant-garde, sous les ordres du général Kray, pour s'emparer de tous les passages de la forêt de Spessart.

Ce général les trouvant occupés par un corps de 2,000 hommes, les attaqua vigoureusement, et, après une vive canonnade, les chassa de la position avantageuse qu'ils occupaient, leur tua 400 hommes, et en fit 600 autres prisonniers; les autres furent poursuivis jusqu'à Aschaffemburg, et dispersés de l'autre

côté du Mayn. La ville d'Aschaffemburg, dont le général Kray s'empara, était très-importante pour les Autrichiens; son pont sur le Mayn étant le seul qui existe depuis Francfort jusqu'à Wurtzburg. L'archiduc mérite les plus grands éloges, pour avoir su prévenir Jourdan, de manière à arriver avant lui à Nuremberg, Wurtzburg, et Aschaffemburg. Cette manœuvre habile sépara tout-à-fait Jourdan de Moreau, l'éloigna forcément du Mayn, le mit hors d'état de se maintenir entre cette rivière et la Lahn.

L'archiduc arriva le 7 à Aschaffemburg, et y passa la journée du 8. Ayant appris que les Français avaient évacué Francfort, la nuit précédente, par suite du mouvement dont on vient de parler, il poussa des avant-gardes sur la Nidda. Le 9, il marcha sur Dettingen, et, le 10 sur Vindecken; son avant-garde occupant le poste important de Friedberg: là, il fut joint par 10,000 hommes de la garnison de Mayence, qui avaient pris possession du fort de Kœnigstein, que les Français avaient abandonné le 8.

Nous avons vu que le général Jourdan avait opéré sa retraite par Fulde, se dirigeant sur Hanau. Son projet était de s'emparer de la

forte position de Bergen, où il espérait être à même de faire tête aux Autrichiens, dès qu'il aurait été rejoint par les troupes qui avaient bloqué Manheim et Mayence. Dans cette intention il se porta sur Aschaffemburg, mais ayant trouvé cette ville déjà occupée par les Autrichiens, il fut obligé de changer de direction. Il tourna alors à droite, et s'avança sur la Lahn supérieure et Wetzlar, où il arriva le 9, et où il s'occupa à rassembler les débris de son armée, qui depuis le combat de Wurtzburg se trouvait dans le plus grand état d'indiscipline et de désorganisation. Sa retraite s'était effectuée avec une confusion et un désordre difficiles à décrire. Les différens corps de l'armée française ne recevant point de distributions de vivres, ni de renseignemens pour se guider dans leur marche rétrograde, n'attendirent plus les ordres de leurs généraux; ils fuyaient dans toutes les directions, pillant et dévastant tous les pays où ils passaient. Presque toute l'infanterie avait jeté ses armes, et se trouvait sans souliers, continuellement harcelée par les Autrichiens et par les paysans qui s'étaient soulevés contre elle. L'armée de Jourdan était frappée de terreur et de découragement; elle offrait moins l'image d'une

retraite que d'une fuite tumultueuse ; le défaut de subsistances, l'excessive fatigue et la désertion, l'affaiblirent autant que le fer de l'ennemi; et la perte qu'elle éprouva dans sa retraite de la Naab à la Lahn, était généralement portée à plus de 20,000 hommes.

L'archiduc se dirigea sur Friedberg, et y campa le 12, après avoir laissé un corps de réserve à Windecken. Il fit marcher, ce même jour, son aile droite sous les ordres du général Kray, sur Weztlar, que les Français abandonnèrent à son approche. Le général Kray prit position sur les hauteurs qui commandent cette ville.

Cependant l'aile gauche de l'archiduc, commandée par le général Hotze, s'avançait sur Weilburg; mais elle ne put en déloger l'ennemi. Le 14, son Altesse Impériale commença son mouvement, et se prépara à attaquer le centre des Français à Limburg et Dietz, en même-temps que le général Kray se portait par Weztlar sur les derrières de leur gauche, et que le général major Mylius tenait en échec leur aile droite, qui s'étendait jusqu'à Nassau.

Le prince Charles ayant été renforcé par le corps de réserve laissé à Windecken, attaqua le 16 le front de l'ennemi, qu'une partie de la

garnison de Mayence, sous les ordres du général Neu, était parvenue à tourner près de Kirchberg. Les Français, menacés sur tous les points, ne cherchèrent pas à les défendre, et se retirèrent derrière la Lahn, abandonnant les villes de Dietz et de Limburg aux Autrichiens. Leurs chasseurs se maintinrent néanmoins dans les faubourgs de cette dernière ville, et la nuit qui survint empêcha de les en déposter.

Le 17, l'archiduc rassembla toute son armée entre Limburg et Dietz, dans l'intention de faire une attaque générale; mais le général Jourdan, quoique renforcé par une partie de l'*armée du Nord*, et par la division du général Marceau, qui avait bloqué Mayence, ne voulut pas courir le risque d'une bataille, le désordre et l'abattement qui existaient encore dans son armée ne lui laissant que peu d'espoir du succès. Renonçant au dessein de défendre sa position sur la Lahn, malgré les avantages qu'elle offrait, il profita d'un brouillard épais qui dura toute la matinée, pour dérober son mouvement aux Autrichiens, et pour gagner quelques heures de marche sur eux.

Tous les corps de son armée quittèrent les

bords de la Lahn ce même jour; la gauche et le centre se dirigeant sur la Sieg, pendant que la droite se réunissait à la division qui bloquait Ehrenbreistein, et se jetait avec elle dans les ouvrages que les Français avaient élevés en avant du pont de bateaux à Neuwied, où ce dernier corps arriva le 19, au même moment que le corps français, qui se retirait sur la Sieg, était harcelé par l'archiduc qui se dirigeait par Altenkirchen, et par le général Kray qui se portait à Dillemburg et Siegen.

L'avant-garde de l'archiduc aux ordres du général Hotze, rencontra le 20, près de Holhsteinbach, l'arrière-garde des Français, commandée par le général de division Marceau, la battit et lui fit un grand nombre de prisonniers. Au nombre de ceux-ci se trouvait le général Marceau lui-même, qui ayant été mortellement blessé d'un coup de carabine, mourut le jour suivant à Altenkirchen. Ce général, à peine âgé de vingt-sept ans, était l'un des officiers républicains les plus entreprenans et les plus instruits. Sa mort fut l'objet des regrets de toute l'armée française. Son adjudant général fut tué dans la même affaire, et deux de ses aides-de-camp furent blessés.

Il était à présumer que les Français qui s'é-

taient alors plus rapprochés de Dusseldorff et de Cologne, et qui étaient sûrs d'une retraite facile, défendraient la fameuse position d'Uckerath, si souvent prise et reprise pendant cette campagne; mais les mêmes raisons qui avaient empêché de défendre la position encore plus favorable de la Lahn, bannirent toute idée de résistance dans celle d'Uckerath; ils n'y restèrent même pas un jour entier: deux divisions de leur armée passèrent le Rhin à Cologne, et le corps principal chercha un refuge dans le camp retranché devant Dusseldorff, laissant seulement quelques troupes légères sur les bords de la Sieg.

Ainsi se termina la retraite du général Jourdan, sur une étendue de plus de cent lieues; retraite où il perdit près de la moitié de son armée, et pendant laquelle il fut ramené en vingt-cinq jours, des frontières de la Bohême, sous les murs de Dusseldorff.

Cette retraite forme un grand contraste avec celle du général Wartensleben, qui disputa le terrain pied-à-pied, ayant à peine 25,000 hommes contre 50,000, qui ne laissa ni couper ni même menacer le moindre corps de son armée, et qui mit près de deux mois à se retirer de la Sieg à la Naab.

La comparaison que l'on est à même de faire aussi entre ces deux retraites, semble confirmer cette opinion, que si les Français sont doués de toutes les qualités qui conduisent à la victoire, ils ne possèdent pas au même degré celles qui sont nécessaires pour savoir supporter une défaite; qualités qui caractérisent éminemment les Autrichiens. La campagne de Jourdan a prouvé que si la valeur des soldats et la hardiesse des généraux suffisent pour rendre une armée quelconque victorieuse, le seul espoir de salut qu'elle ait en cas de défaite, gît dans l'obéissance passive des troupes, dans la subordination des officiers, dans le talent des généraux, et dans l'organisation stable de toutes ses parties. Ce fut au manque de toutes ces conditions essentielles que Jourdan dut la perte si rapide de ses conquêtes, et la destruction de son armée; car deux grandes défaites n'auraient jamais pu occasionner une perte égale à celle qu'il souffrit par le défaut de discipline parmi les soldats, par l'esprit d'indépendance parmi les généraux, et la désobéissance des officiers subalternes. La grande irrégularité des distributions de vivres, et l'extrême désordre qui régnait dans l'administration intérieure de son armée, lui firent plus

de mal que l'ennemi ; ils occasionnèrent la désobéissance et le découragement parmi les soldats, produisirent une très-grande désertion, et mirent les différens corps dans la nécessité de se conduire à leur gré, et de choisir, pour opérer leur retraite, tous les endroits qui pouvaient leur procurer ces subsistances dont ils avaient tant besoin. Une entière incohérence dans les mouvemens et les positions de l'armée rendait impossible toute résistance contre des troupes victorieuses, actives et bien organisées.

S. A. I. jugeant que Beurnonville qui venait de succéder à Jourdan, dans le commandement de l'armée de Sambre et Meuse, ne pouvait de long-temps reprendre l'offensive avec une armée désorganisée, crut n'avoir rien fait tant qu'il restait encore quelque chose à faire. Il avait délivré le nord de l'Allemagne de ses ennemis; mais le midi était encore en leur pouvoir, et le prince résolut de ne pas perdre un moment pour le leur arracher.

Il laissa 40,000 hommes pour la défense du Bas-Rhin, sous les ordres du général Werneck, qui porta ses avants-postes sur la Sieg, et établit son quartier-général à Uckerath.

Le 22 septembre, S. A. I. se dirigea de nou-

veau vers le Mayn, passa cette rivière le 25, et ayant pris toutes les dispositions nécessaires pour la sûreté d'Ehrenbreitstein et de Mayence, s'avança vers le Haut-Rhin avec environ 15,000 hommes, pour seconder les opérations du général Latour, et pour obliger Moreau à repasser aussi le Rhin.

CHAPITRE V.

Position des armées des généraux Latour et Moreau, à l'époque du 15 août. — Combat d'Ober-Kamlach. — Passage du Danube et du Lech par les Français. — Défaite du général Latour à Friedberg. — Combats de Saint-Gast, d' Ingolstadt et de Munich. — Armistice conclu entre la République française et l'électeur Palatin. — Moreau quitte sa position sur l'Iser. — Son arrière-garde et celle de Desaix sont battues. — Moreau se détermine à la retraite.

Nous avons laissé l'armée du général Moreau sur les confins de la Souabe et de la Bavière. Il n'a encore été rien dit de ce qui s'est passé dans ces deux pays depuis le 15 août, c'est-à-dire, depuis la séparation de l'archiduc et du général Latour à Donawert; comme ils n'eurent plus, depuis ce moment, aucun rapport direct, on a cru qu'une relation suivie des opérations de l'archiduc n'en serait que plus claire et plus intéressante. Nous devons maintenant porter nos regards vers la Souabe et la Bavière, où se sont passés des événemens qui ne furent ni moins importans, ni moins heureux en résultat, que ceux que nous venons de décrire.

On se rappellera qu'avant de quitter Dona-

wert, l'archiduc avait ordonné de brûler le pont sur le Danube qui se trouve dans cette ville, aussitôt qu'il aurait effectué son passage sur la rive droite. Parti de Donawert pour commencer ses opérations contre le général Jourdan, il laissa, comme nous l'avons dit, le commandement des troupes autrichiennes, en Bavière, au général Latour, pour empêcher les Français de pénétrer dans cet électorat; celui-ci avait pris une position défensive derrière le Lech : son armée occupait trois points principaux, Rain, Friedberg et Lansberg. Ses avant-postes étaient au-delà du Lech, couvrant Augsburg; deux autres corps, peu considérables, sous les ordres des généraux Frolich et Wolf, étaient à Wangen et à Kempten, protégeant la gauche de l'armée, et assurant ses communications avec le Tyrol. L'armée française se trouvait, à la même époque, partie sur la rive gauche du Danube, et partie sur la rive droite, entre les rivières de l'Iller et du Lech.

Telle était, au 15 août, la position des armées de Latour et de Moreau. Aucune affaire importante n'avait eu lieu entr'elles depuis celles du 11, excepté le combat qui s'engagea le 14 à Ober-Kamlach. Le prince de Condé y fut attaqué par la division Férino, contre laquelle

il ne lutta qu'à l'aide de beaucoup d'habileté et de courage: 2,200 hommes d'infanterie noble attaquèrent et délogèrent 5,000 républicains; mais ce succès leur coûta 500 hommes. On se rappellera que le 11, le général Frolich commença son mouvement pour renforcer cette petite armée, mais qu'il reçut contre-ordre et fut obligé de retourner à Guntzburg; sans cela il eut joint le prince de Condé le 12, et il est à présumer qu'alors la division Férino aurait été complètement battue dans l'affaire du 14. Cette jonction était d'autant plus nécessaire dans la circonstance, que si l'armée du prince de Condé n'avait été composée que de soldats ordinaires, elle eut été détruite par le général Férino, qui aurait ensuite passé le Lech sans obstacle, et serait parvenu à tourner la gauche de l'archiduc.

Le général Moreau ayant appris que le prince Charles avait concentré toutes ses forces à Donawert, résolut aussi de longer, avec le reste de son armée, la rive droite du Danube, et passa en conséquence cette rivière le 17 à Dettingen, Hochstedt et Lanugen. Par ce mouvement, Moreau remplissait les vues de l'archiduc, qui étaient de contraindre Moreau à passer sur la rive droite du Danube.

Quoique ce général eut laissé un corps peu considérable à Donawert, pour maintenir ses communications avec Jourdan, il fut néanmoins si mal instruit des mouvemens de l'archiduc, que le 21 août (six jours après le départ de ce dernier) il le croyait encore à Rain, comme le prouve sa lettre au Directoire.

Quand enfin il apprit le mouvement de l'archiduc, il se détermina, comme ce prince s'y attendait, à profiter de sa supériorité sur le général Latour, bien convaincu qu'il ne pouvait rien faire de plus à propos, pour dégager son collègue, que d'entrer en Bavière et de s'emparer de Munich. En conséquence, il ne perdit pas de temps à opérer cette diversion, espérant qu'elle obligerait l'archiduc à renoncer à ses projets contre Jourdan, et à revenir immédiatement sur ses pas.

Le 22, Moreau poussa ses avant-postes jusqu'au Lech, et chassa ceux de l'ennemi sur la rive droite de cette rivière. Le 23, il reconnut les différens gués, et fit réparer les ponts que les Autrichiens avaient détruits en se retirant. Ces dispositions faites, il passa le 24 le Lech, à trois différens endroits. L'aile droite sous les ordres du général Férino, vis-à-vis de Haustetten, commença le mouvement à un gué que

les Autrichiens avaient négligé de garder, et où, par conséquent, les Français n'éprouvèrent aucune résistance : le seul obstacle qu'ils rencontrèrent fut la rapidité du courant qui entraîna leurs premiers pelotons. Beaucoup d'hommes se noyèrent; dans le nombre se trouva l'adjudant-général Houel.

Cette colonne étant néanmoins parvenue à effectuer son passage hors la vue de l'ennemi, s'avança contre Kussing et les hauteurs de Othmaringen, d'où elle menaçait l'aile gauche des Autrichiens; elle favorisa de cette manière le passage de la colonne du centre.

Celle-ci, commandée par le général Saint-Cyr, passa au gué à droite et à gauche de Lechhausen, sous la protection de l'artillerie et de la mousquetterie. Elle força le village, et aussitôt que son artillerie fut parvenue de l'autre côté, elle attaqua de front la position de Friedberg, pendant que le général Férino la prenait en flanc, et occupait en arrière la grande route de Munich. Le corps impérial qui défendait Friedberg, ayant été attaqué sur différens points au même instant, ne put pas les défendre; il fut bientôt contraint à la retraite, et laissa au pouvoir des Français, d'après

le rapport du général Moreau, 1,500 hommes et seize pièces de canon.

L'aile gauche des Français réussit également à forcer le passage de la rivière vis-à-vis de Langwied; les Autrichiens tout-à-fait chassés de leur position, en prirent une autre entre le Lech et l'Iser. Cette expédition ne peut qu'avoir coûté beaucoup aux Français en hommes tués ou noyés.

Le passage du Lech leur ouvrait la Bavière; ils se trouvaient dans une contrée fertile, et en possession de magasins considérables, que les Autrichiens n'avaient pas eu le temps d'évacuer. Ils se flattaient aussi que les succès qu'ils venaient d'obtenir, porteraient l'archiduc à se désister de son entreprise contre Jourdan. Moreau paraissait même n'en pas douter; il fit part de ce qu'il en pensait au Directoire, par une lettre datée du 25 : il se trompa cependant comme on l'a déjà vu. L'archiduc envoya seulement, le 25, le général Nauendorf avec 10,000 hommes pour couvrir Ratisbonne, et appuyer le général Latour. Ce renfort mit celui-ci à même d'empêcher l'ennemi de pénétrer au-delà de l'Iser, et rendit nulle la diversion que Moreau cherchait à faire en faveur de Jourdan.

Après le passage du Lech, les Français chas-

sèrent devant eux, pendant quatre jours consécutifs, les Autrichiens qui prirent une nouvelle position entre l'Iser et la Ammer. Le général Latour se plaça derrière la première de ces rivières, vis-à-vis de Munich. L'avant-garde de Moreau s'avança le 30 sous les murs de cette ville ; mais, ni les Français, ni les Autrichiens ne s'en emparèrent ; ils n'étaient séparés que par une barricade faite au dernier pont de la ville : celle-ci avait une garnison de 8,000 Bavarois. Le général Latour avait porté un autre corps à Freysingen, tandis que le général Mercantin allait occuper Landshut, d'où il devait communiquer avec quelques troupes légères qui couvraient Ratisbonne dont les approches en étaient en outre défendues par les troupes que l'archiduc avait laissées à Ingolstadt, ville fortifiée, où se trouve un pont sur le Danube.

Pendant que Latour prenait cette position, devant laquelle Moreau voyait terminer ses succès, celui-ci portait sa droite à Dachau, son centre à Pfaffenhoffen, et sa gauche à Bombach. Cette position n'était pas moins singulière que dangereuse ; sa gauche pouvait être attaquée avantageusement par le corps autrichien qui se trouvait à Ingolstadt, et son centre ne pouvait se porter contre Ratisbonne,

sans s'exposer à être pris en flanc par le corps qui était à Landshut. Pour remédier à l'inconvénient de sa position, en assurant sa gauche, Moreau résolut de déloger les Autrichiens de la tête du pont d'Ingolstadt.

Mais tandis qu'il cherchait à le faire, les généraux Nauendorf et Mercantin résolurent de profiter du mouvement qu'il était obligé d'exécuter. Le 1er septembre, au point du jour, une partie de l'aile gauche des Français s'étant avancée contre Ingolstadt, l'autre partie fut attaquée avec vigueur par les Autrichiens, mise dans une entière déroute, et poursuivie jusqu'à Laugenbruck et à la chapelle de Saint-Gast. Cette attaque obligea les Français de renoncer à leurs projets contre Ingolstadt, et à retourner pour s'opposer aux mouvemens du général Nauendorf. Ce général avait battu complètement le corps qu'il avait vis-à-vis de lui, et s'était avancé de plusieurs lieues; mais le corps principal des Français et leur réserve étant arrivés, ils arrêtèrent les progrès des Autrichiens dont la cavalerie s'était engagée dans un marais, et qui souffrit considérablement. Les Français firent, pendant ce combat, une attaque infructueuse contre le général Latour, vis-à-vis de Munich.

Ces différentes affaires coûtèrent aux deux parties plusieurs centaines d'hommes; l'une et l'autre réclamèrent la victoire, parce qu'en effet elle fut très-disputée; mais elle appartenait réellement plus aux Impériaux, puisqu'ils avaient déjoué les intentions de l'ennemi contre la tête du pont d'Ingolstadt, dont la garnison défit le petit corps français qu'on avait laissé pour la défendre. Dans le rapport que Moreau fit au Directoire sur les événemens de cette journée, il observe de nouveau que l'*armée de Sambre et Meuse reprendra sous peu l'offensive.*

Moreau ayant échoué dans son projet contre Ingolstadt, résolut de chasser les Autrichiens de Freysingen, et sur ce point au-delà de l'Iser. Cette tentative lui réussit mieux. Le général Saint-Cyr s'empara le 3 septembre de Freysingen, ainsi que du pont de cette ville.

Depuis ce jour jusqu'au 10, les armées de Moreau et de Latour conservèrent à-peu-près leurs mêmes positions. Il y eut, pendant cet intervalle, quelques affaires d'avant-postes, dont plusieurs furent assez chaudes, et dans l'une desquelles le général républicain Lambert fut tué. On ne croit pas nécessaire d'entrer dans le détail de ces engagemens, parce qu'ils

ne produisirent aucun changement remarquable dans la position des armées.

Mais nous n'en ferons pas de même quant à une transaction qui eut lieu dans le même temps. L'électeur palatin avait quitté Munich peu de jours avant que les Français ne parussent devant cette ville, et avait même nommé, avant son départ, une commission qui était autorisée à traiter avec les vainqueurs, et à négocier avec eux une suspension d'armes. Dès que Moreau fut entré en Bavière, cette commission lui envoya des députés pour tâcher d'obtenir qu'il ne la traitât pas en pays ennemi, s'offrant à fournir, par des contributions, tout ce qui serait nécessaire pour l'entretien de l'armée française.

Après plusieurs jours de négociations, ils obtinrent du général Moreau et de Haussman, commissaire de la République, une suspension d'armes, dont les principales conditions étaient que l'électeur palatin rappellerait en Bavière toutes les troupes qu'il avait dans l'armée impériale; qu'il payerait à la République française dix millions de francs en différentes époques, dont la plus éloignée serait à quatre mois de la signature de la suspension; qu'il fournirait 3,300 selles et chevaux de trait,

200,000 quintaux de grain, 100,000 sacs d'avoine, 100,000 paires de souliers, 10,000 paires de bottes, 30,000 aunes de draps, et 20 tableaux que les Français prendraient à leur choix dans les galeries de Dusseldorff et de Munich. Ce fut à ce prix que Haussman et Moreau voulurent bien accorder à l'électeur palatin la neutralité de ses états situés en Bavière, en Westphalie et en Franconie. Ils demandèrent aussi que ce prince envoyât des députés à Paris, avec l'autorisation de conclure une paix séparée avec la République. Les événemens qui eurent lieu peu après, empêchèrent l'exécution de cette dernière clause, et firent que les autres ne furent remplies qu'en partie. Cependant les Autrichiens se trouvaient privés, par ce traité, de la coopération de quelques milliers de soldats bavarois (1), tandis que d'un autre côté il procurait à la République de l'argent, des subsistances, et une

(1) Les Français avaient réussi également un mois auparavant à détacher l'électeur de Saxe de la coalition. Ils conclurent avec lui, sous la médiation de la Prusse, un traité de neutralité, en vertu duquel le contingent de cet électeur, formant à peu-près 9,000 hommes, se sépara de l'armée autrichienne, vers la fin du mois de juillet.

Note de l'Auteur.

addition considérable de munitions et d'autres ressources. Ces avantages étaient sans doute majeurs; mais ils coûtèrent cher aux Français : ils amenèrent les désastres qui accompagnèrent la fin de la campagne, et la perte de toutes leurs conquêtes en Allemagne fut le résultat et la suite de la conquête momentanée de la Bavière.

En s'avançant dans ce pays, Moreau se sépara et s'isola, pour ainsi dire, de Jourdan, se priva des moyens d'agir de concert avec lui, comme aussi de la possibilité de le secourir à temps. En portant toutes ses forces sur la rive droite du Danube, Moreau donnait à l'archiduc la faculté de lui dérober tous ses mouvemens, ainsi que le temps nécessaire pour attaquer Jourdan et le chasser au-delà du Mayn.

Dès qu'il fut instruit des projets de l'archiduc, cédant à la tentation d'une conquête facile, il se persuada trop promptement que l'invasion de la Bavière y ferait rappeler les 20,000 hommes détachés contre Jourdan. D'une autre part, ayant été, pendant quinze jours, aussi mal informé du mouvement des Autrichiens, que de la situation de l'armée de Sambre et Meuse, Moreau ne sut jamais positivement le nombre d'hommes que le prince Charles avait emmenés,

ni celui qu'il avait renvoyé; il n'en continua pas moins à s'avancer en Bavière, toujours persuadé que c'était le seul moyen qu'il put employer pour sauver son collègue; d'où il résulta que l'archiduc fut en état de pousser Jourdan à bout, et de le chasser au-delà du Rhin, et que Moreau, se trouvant réduit à ses propres forces, n'avait d'autre parti à suivre que de battre en retraite, parti qui était devenu d'autant plus périlleux, qu'il avait été retardé davantage.

Les troupes légères envoyées par l'archiduc, après la bataille de Wurtzburg, sur le flanc gauche et les derrières de l'armée de Moreau, furent si vigilantes et si bien réparties, qu'elles coupèrent toutes les communications de ce général avec Jourdan. Plusieurs courriers, dépêchés par ses généraux et par le Directoire, furent interceptés, et Moreau se trouva pendant trois semaines très-mal instruit de l'état des affaires en Franconie.

Soit que ce général, comme il le mandait lui-même au Directoire, désirât de se procurer des renseignemens sur l'archiduc, ou qu'il sentît enfin la nécessité de se porter contre ce prince, afin de secourir efficacement Jourdan, il ordonna, le 10 septembre, à un corps considérable de cavalerie tiré de son aile gauche,

de passer le Danube, afin d'être en état de soutenir ou de suivre cette colonne. Moreau quitta le 11 sa position sur l'Iser; mais pendant qu'il exécutait ce mouvement, il fut attaqué près de Munich par le prince de Furstenberg et le général Frolich, qui battaient son arrière-garde dont ils tuèrent ou firent prisonniers plus de 2,000 hommes. La division qui avait passé le Danube sous les ordres du général Desaix, s'avança jusqu'à Aichstedt, où elle leva une contribution de 300,000 florins. La marche de cette colonne replongea la Franconie dans les alarmes dont elle était à peine sortie. On supposait que toute l'armée de Moreau allait passer le Danube; que l'intention de ce général était d'occuper la route de Ratisbonne à Francfort, et qu'après s'être emparé de Nuremberg et de Wurtzburg, il marcherait avec toutes ses forces réunies sur les derrières de l'archiduc, afin de s'emparer de ses magasins, de ses convois, et de ses postes de communication; et enfin, que ce prince se trouverait bientôt renfermé entre les armées de Jourdan et de Moreau.

Pour pouvoir s'opposer à ses desseins, ou pour les faire avorter, le général Latour se mit aussitôt à la poursuite de Moreau, qui se

dirigeait vers Neubourg. Au même instant, le général Nauendorf passait le Danube au-dessous de cette ville, dans l'intention d'attaquer les corps français qui l'avaient passé à Donawert. Le mouvement du général Nauendorf, ainsi que les rapports reçus de France et de Jourdan, déterminèrent aussitôt Moreau à rappeler le général Desaix sur la rive droite du Danube; mais avant que ce dernier pût exécuter l'ordre qu'il avait reçu, il fut atteint, le 14, par le général Nauendorf, qui défit complètement son arrière-garde, lui tua un grand nombre d'hommes, et en fit 1,000 prisonniers.

Dès-lors Moreau ne songea plus qu'à opérer sa retraite vers le Rhin, en la dirigeant par la Souabe. Soit qu'il ignorât comment les choses se passaient en Franconie, soit qu'il suivît son premier plan, ou peut-être pour se conformer aux ordres du Directoire, toujours est-il vrai qu'il resta quinze jours dans la même position. Il espérait, en demeurant aussi long-temps en Bavière, où il avait tenu en échec une partie des forces autrichiennes, donner le temps à Jourdan de rallier son armée, et se flattait que celui-ci pourrait, aussitôt qu'il aurait reçu des renforts, être en état d'arrêter l'archiduc et de reprendre l'offensive; mais il en fut autrement.

Les défaites successives de Jourdan, et la dispersion de son armée, ne permettaient plus à Moreau d'attendre de grands secours de ce côté là; en outre, l'armée du général Latour s'était, dans cet intervalle, considérablement augmentée; elle avait reçu tous les renforts envoyés de la Bohême et de l'Autriche : les levées extraordinaires qui avaient été faites dans ces deux pays, et l'enthousiasme militaire qui avait régné à Vienne aussi bien que dans tous les états héréditaires, pouvaient en peu de temps doubler les forces que l'Autriche avait en Bavière. Moreau savait aussi que des détachemens de l'armée de l'archiduc se portaient en Souabe, et qu'ils pouvaient s'emparer des passages par où il communiquait avec ce pays et la France.

Dans cette occurrence, il vit qu'il ne pouvait, sans exposer son armée à une destruction inévitable, différer davantage sa retraite; car elle offrait déjà beaucoup de dangers et de difficultés: il s'y détermina donc, et n'eut plus d'autre but que de l'effectuer avec autant de constance et de méthode, qu'il y avait eu de précipitation et de désordre dans celle de Jourdan.

CHAPITRE VI.

Moreau repasse le Lech. — Combat d'Isny. — Le fort de Kehl est pris par les Autrichiens, et repris par les Français. — Moreau continue sa retraite. — Le général Nauendorf l'empêche de pénétrer dans le Wurtemberg. — Les paysans de la Souabe s'arment contre les Français. — Affaire d'avant-garde à Schussenried. — Moreau dirige une partie de ses bagages et de ses troupes par la Suisse. — Défaite des Autrichiens à Biberach. — Les Français forcent le passage du Val-d'Enfer, et arrivent à Fribourg.

Après l'affaire du 14, Moreau rassembla les différens corps de son armée, resserra sa ligne, et se retira sur le Lech; mais se sentant trop pressé par les généraux Latour et Nauendorf qui le suivaient de très-près, il se reporta en avant le 17, repoussa les avant-postes autrichiens, étendant de nouveau sa ligne à Landsberg, Friedberg et Rain.

Le même jour, le général Frolich se rendit maître de Immenstadt et de Kempten. Le 19, il délogea le républicains d'Isny, après un combat où ils furent battus, et dans lequel ils perdirent 500 hommes. Par la prise de cette dernière ville, le général Frolich déborda

l'aile droite de Moreau dont la gauche était en même temps tournée par le général Nauendorf qui s'était porté en force sur Nordlingen, et prit le 20 possession de Donawert, ainsi que de la position de Schellenberg (1). Il poussa des partis sur Ulm, Dellengen et Gemund, qui se réunirent à Canstadt sur le Neker, avec quelques autres détachemens d'un corps commandé par le général major Petrarsch. Ce corps avait été formé par une partie des garnisons de Philipsburg et de Manheim, et par les dix escadrons de cavalerie légère, détachés sous les ordres du général Meerfeld après la bataille de Wurtzburg. Peu après cette jonction, le général Petrarsch s'était porté sur le margraviat de Baden, avait successivement battu et chassé de Bruchsal, Durlach, Carlsruhe et Rastadt, plusieurs petits corps ennemis qui occupaient la vallée du Rhin. Ces détachemens, après leur défaite, s'étaient jetés dans le fort de Kehl; le général Petrarsch eut ordre de les suivre, et de tenter un coup de

(1) La montagne de Schellenberg, fameuse dans toutes les guerres de Bavière, fut fortifiée par les Suédois pendant la guerre de trente ans. Ce fut sur cette montagne que Jean de Wert se retira après la bataille de Nordlingen. *Note de l'Auteur.*

main sur ce poste important, dont la prise aurait coupé la principale communication de Moreau avec la France, et augmenté les difficultés de sa retraite. Les Français avaient couvert ce fort par des retranchemens considérables, mais qui, à cette époque, n'étaient pas finis, et se trouvaient dépourvus d'une artillerie suffisante.

Le 17 septembre, le général Petrarsch fit attaquer le fort de Kehl par deux bataillons, qui l'emportèrent d'assaut, tuèrent 1200 hommes, firent 800 prisonniers, et obligèrent le reste de la garnison à faire sa retraite au-delà du Rhin. Mais des deux officiers d'état-major qui conduisaient l'attaque, l'un ayant été tué dans l'affaire, et l'autre fait prisonnier, les officiers, privés de leurs chefs, ne les suppléèrent qu'avec peu d'intelligence et d'activité. Par une négligence qu'on croira à peine, ils n'eurent pas la précaution si simple de rompre le pont de Kehl, et permirent aux soldats de parcourir en désordre le village et le fort. Sur ces entrefaites un renfort de 3000 hommes, qui était sorti de Strasbourg au commencement de l'affaire, passa le pont, attaqua et battit les Autrichiens qui n'étaient pas sur leurs gardes. Ils furent en peu de temps chassés du

fort de Kehl et de tous les retranchemens, après avoir perdu 400 hommes (1). C'est ainsi que quelques momens d'imprévoyance et de désordre leur ravirent les fruits de leur victoire, et les privèrent d'un poste important, qui coûta ensuite tant de sang et de dépense. Il est peu d'exemples qui démontrent mieux que celui-ci la nécessité d'avoir, à la guerre, une vigilance et des soins sans bornes, ou qui prouvent davantage les suites funestes d'un instant d'erreur ou d'oubli. La faute commise à Kehl, par l'officier à qui le commandement était dévolu après la perte de ses chefs, coûta par la suite à l'empereur, quelques milliers de ses meilleurs soldats, et une dépense de plusieurs millions.

Le général Petrarsch, ayant rallié les deux bataillons qui avaient été dispersés, et les ayant fait soutenir par quelques troupes fraîches, fit une nouvelle tentative sur le fort de Kehl; mais elle n'eut aucun succès. Il se décida alors à y laisser les troupes nécessaires pour le blo-

(1) L'auteur paraît avoir été mal instruit à cet égard; car le seul régiment de Ferdinand eut 632 hommes tués, blessés et faits prisonniers.

Note du Traducteur.

quer, et se retira à Bischoffsheim, petite ville qui est éloignée de Kehl de cinq lieues. Il envoya un détachement pour couper la vallée de la Kintzig ainsi que les défilés du Kniebis, et marcha lui-même avec le reste de ses troupes sur Stutgard et Canstadt où son avant-garde arriva le 24. Au moyen de cette disposition, et des mouvemens qui en furent la suite, le général Petrarsch se rendit maître des principaux débouchés de la Souabe, se plaça sur les derrières de Moreau, le priva de ses communications directes avec Strasbourg, s'empara des magasins que les Français avaient formés dans le duché de Wurtemberg, et intercepta leurs convois et leurs courriers. Ayant ouvert une communication avec le général Nauendorf, il resserra le front de retraite de Moreau, et l'obligea à se retirer par la partie méridionale de la Souabe.

Pressé sur ses derrières par le général Petrarsch, et tourné sur ses deux flancs par les généraux Nauendorf et Frolich, Moreau fut obligé de recommencer sa retraite. Le 20, il repassa le Lech à Augsburg et à Rain, marcha sur le Danube en colonnes serrées, et arriva le 22 à Waissenhausen. Son projet était de se retirer par le duché de Wurtemberg et

le pays de Bade, Ulm, Stutgard, Canstadt et Kehl. Il avait en conséquence envoyé en avant les administrateurs des vivres, les boulangers de l'armée et une partie des bagages, qui furent rencontrés et pris le 22, sur la route d'Ulm à Stutgard, par un détachement autrichien sorti de cette dernière ville.

L'envoi de ces commissaires à Stutgard, et l'ordre qu'ils avaient de tenir prêts, dans cette ville ainsi qu'à Canstadt, du pain et les provisions nécessaires pour quatre divisions de l'armée de Moreau, prouvant, à n'en point douter, que l'intention de ce général était de passer le Danube à Ulm, et d'opérer sa retraite par le duché de Wurtemberg, le général Nauendorf quitta Nordlingen en toute hâte, pour tâcher d'être à Ulm avant les Français, et arriva dans le voisinage de cette ville le 23 au matin. Quelques heures après, une forte colonne de l'armée française sortit d'Ulm; mais elle trouva les Autrichiens en position sur les hauteurs qui dominent la route de cette ville à Stutgard. Ils ne tentèrent pas de s'ouvrir le passage, et la journée se termina sans événemens. Le lendemain, le général Nauendorf attaqua les Français et les ramena aux portes de la ville. Se voyant ainsi prévenus, et ne doutant

pas que les Autrichiens n'eussent occupé tous les passages du duché de Wurtemberg, les Français renoncèrent à suivre cette route. Le 26, ils quittèrent Ulm, où ils laissèrent leurs pontons et des magasins considérables. Ils continuèrent à remonter la rive gauche du Danube jusqu'à Erbach, où ils passèrent cette rivière le même jour, 26, et dirigèrent de là leur mouvement sur Biberach et Schussenreid. Afin de les prévenir ou de les arrêter sur la nouvelle route qu'ils allaient suivre, le général Petrarsch se porta d'Orb sur Villingen, laissant un petit corps sous les ordres du colonel d'Aspre, pour occuper les montagnes de Kniebis, ainsi que les vallées des deux rivières de la Renchen et de la Murg, entre lesquelles cette montagne est située.

Dans le même temps, une colonne envoyée par Moreau pour rouvrir ses communications avec Kehl, par la vallée de Kintzig, fut repoussée et forcée de revenir sur Fribourg.

Ce général ayant, comme nous l'avons dit, passé le Danube le 26, et marché sur Biberach et Schussenreid, fut suivi par le général Latour qui s'avança le 27 sur l'Iller, et le 28 sur Rotham. Le 29, son avant-garde chassa les Français de Biberach, et les poursuivit

jusqu'à Groth, d'où il ne put les déloger. A cette époque, l'armée du général Latour était divisée en quatre corps. Celui de droite, sous les ordres immédiats de ce général, occupait Biberach; le second, commandé par le général Mercantin, était en arrière de Schussenreid. Le général Klinglin (qui était avant la révolution officier-général au service de France) commandait le troisième, stationné à Wolsech; le quatrième se trouvait dans les environs de Wangen, aux ordres du général Frolich. Les deux corps de Nauendorf et de Petrarsch, qui n'étaient pas en ligne, se portaient au même instant à Heckingen, et le second sur la route de Rothweil et Willingen. Le but de ces mouvemens était de rapprocher ces deux corps, et de les faire agir avec plus d'ensemble. Le général Meerfeld commandait l'avant-garde du corps du général Petrarsch.

On voit, d'après cet aperçu de la position des différens corps de l'armée autrichienne, que les principaux passages de la Souabe étaient fermés à Moreau, et que les seuls qui lui fussent encore ouverts étaient dans la principauté de Furstenburg et dans les villes forestières; il était même possible qu'il ne fût pas long-temps sans inquiétude par rapport à ce

dernier débouché, d'après le mouvement du général Frolich vers le lac de Constance. A toutes ces difficultés qui s'opposaient à la retraite de Moreau, se joignaient d'autres embarras également pressans. Les contributions excessives levées par les Français, leurs déprédations et leurs violences en Souabe, avaient irrité contre eux les habitans au plus haut degré : aussi ces derniers ne supportaient plus qu'impatiemment leur joug tyrannique ; à peine eurent-ils éprouvé les premiers revers, que la haine qu'on leur portait éclata de toutes parts. Les paysans armés massacrèrent ou firent prisonniers les petits détachemens de troupes françaises, arrêtèrent leurs blessés et leurs malades, pillèrent leurs magasins, et reprirent une partie de ces mêmes objets dont ils avaient eux-mêmes été dépouillés. Les généraux autrichiens profitant des dispositions des habitans, leur indiquèrent les points les plus convenables pour se rassembler, mirent à leur tête des officiers expérimentés, et postèrent ces nouveaux auxiliaires sur les montagnes, dans les bois, dans les défilés à travers lesquels l'ennemi était obligé de passer.

Menacé sur tous les points à la fois par les Impériaux, et par les paysans armés, et ayant

de plus à surmonter les obstacles qui naissaient de la nature du pays, Moreau se trouva dans la position la plus critique. Il lui fallait, pour sortir de la Souabe, plus de détermination et de plus grands efforts qu'il ne lui en avait fallu pour y entrer. Il lui devenait nécessaire de combattre, parce qu'il n'y avait de sureté pour lui que dans la victoire.

Entouré d'une multitude de petits corps répandus sur un grand nombre de points, il sentait qu'au lieu de leur faire face à tous à-la-fois, sa position exigeait qu'il adoptât un parti contraire, et qu'il ne manœuvrât qu'en masse et d'une manière très-serrée. Il vit bien qu'en concentrant son armée, il serait à même d'attaquer avec des forces supérieures, et de percer, par un côté quelconque, la masse qui se formait autour de lui.

Dans l'impossibilité de pouvoir, sans courir beaucoup de risques, se retirer vis-à-vis du corps principal sous les ordres du général Latour qui le serrait de près, Moreau se vit contraint de repousser ce corps le plus loin possible, afin de gagner un peu plus de terrain et plus de facilité pour opérer.

Le 30 au matin, pendant que les avant-gardes des généraux Latour et Mercantin mar-

chaient sur Schussenreid, elles furent vigoureusement attaquées par trois divisions de l'armée française. Ces avant-gardes se replièrent sur le gros de l'armée qui les suivait; les républicains furent alors repoussés avec perte, et les Impériaux conservèrent leur position. Cette affaire coûta 600 hommes à ces derniers, dont le plus grand nombre appartenait à l'armée du prince de Condé. Ses troupes formaient l'avant-garde du général Mercantin, et eurent à soutenir le premier choc des républicains; elles firent preuve de la plus grande bravoure, et le jeune duc d'Enghien qui les commandait, prouva, par son intelligence et son courage, qu'il était le digne héritier du grand Condé.

Moreau n'ayant réussi qu'imparfaitement dans ses projets contre le général Latour, se hâta de profiter de la seule route qui fût encore en son pouvoir. Afin de se débarrasser de ses malades, de ses blessés et de tous les bagages qui sont si gênans pour une armée en retraite, et que les Romains ont appelés, avec tant de raison, *impedimenta*, il les dirigea vers la Suisse par Schaffausen, sous une forte escorte. A son entrée sur le territoire Suisse, elle fut désarmée par les troupes que les can-

tons avaient rassemblées sur leurs frontières, et conduite en France par les cantons de Zurich et de Soleure. Par ce moyen, Moreau ne garda avec lui que les troupes le plus en état d'agir.

Après le combat du 30, le général Latour s'avança jusqu'à Goth et Steinhausen, faisant front à Moreau qui avait pris position entre Schussenried et un petit lac appelé *Feder-Sée*. La position de ce général devenait chaque jour plus difficile. Le corps du général Petrarsch, posté entre les sources du Necker et le Danube, harcelait sans cesse ses derrières. Il ne communiquait déjà plus avec la France, et ne pouvait pas se flatter d'en recevoir des secours. Réduit à ses propres forces, il ne pouvait compter que sur le courage de ses troupes, sur des manœuvres habiles, ou sur les fautes de ses ennemis.

Le corps du général Latour étant le plus nombreux, le plus voisin, et par conséquent le plus à craindre; Moreau résolut de l'attaquer de nouveau. Il présuma que le général Nauendorf s'étant séparé du général Latour, la droite de ce dernier serait à découvert et pourrait être attaquée avec avantage. Il fit, en conséquence, des dispositions très-bien enten-

dues, et qui furent exécutées avec secret, promptitude et succès.

Dans la nuit du 1.er octobre, il fit passer le Danube à l'aile gauche de son armée à Reidlingen et le lui fit repasser à Munder-Kingen, tomba au point du jour sur la droite des Autrichiens qui étaient en position entre le Danube et le Feder-Sée. Le général-major Kospoth, qui commandait cette aile, ne s'étant pas tenu avec assez de vigilance sur ses gardes, fut surpris et complètement battu. Près de deux bataillons furent taillés en pièces; le reste chercha son salut dans la fuite. Aussitôt que Moreau fut instruit des succès de son aile gauche, il attaqua le front entier de Latour, quoique plus faiblement à la gauche que sur les autres points.

L'armée du général Latour (sans y comprendre les trois corps des généraux Nauendorf, Petrarsch et Frolich, qui en étaient détachés et entièrement séparés, les deux premiers de l'aile droite, le dernier de la gauche) était divisée en trois corps principaux. L'aile droite, comme nous l'avons dit, était commandée par le général Kospoth; le centre, par le prince de Furstemberg; l'aile gauche, par le prince de Condé et le général Mercantin: celui-ci placé à l'extrême gauche.

Moreau, instruit des succès de sa droite, fit une fausse attaque sur le centre, où se trouvait le général Latour, et qui occupait une excellente position sur les hauteurs de Groth. La gauche fut attaquée en même-temps, mais si faiblement, qu'elle aurait pu facilement s'avancer et flanquer le corps ennemi qui attaquait Groth. Le général Latour, informé de la déroute du général Kospoth, pressé par le prince de Furstemberg, et ne se confiant pas dans son infanterie, parmi laquelle se trouvait un grand nombre de recrues et de nouveaux bataillons, ordonna en même-temps au centre et à l'aile gauche d'opérer leur retraite, en recommandant que la première des deux colonnes qui arriverait au lieu où il ne se trouvait plus qu'une seule route pour les deux, eût à continuer son mouvement, et que l'autre fît halte et couvrît la retraite.

Les régimens d'infanterie autrichienne, qui composaient le centre, eurent sans doute connaissance de cette disposition; car ils se retirèrent avec une précipitation voisine de la fuite. Dès-lors le prince de Condé, qui suivait par derrière avec plus de calme, se trouva chargé de couvrir la retraite; le général Mercantin ayant, d'après les ordres qu'il avait reçus, ré-

trogradé sur Mulhausen. Cependant, les fuyards de l'aile droite et les équipages cherchaient à se sauver, en se portant de Biberach sur Uhmedorf, où l'infanterie eut à passer un gué marécageux et profond, qui la retarda pendant quelques temps de l'autre côté du gué ; la route d'Ochsenhausen passe sur une montagne haute et longue, qui était couverte de plus de 600 charriots chargés de bagages et de munitions, et de toute l'artillerie. Telle était la position de l'armée autrichienne, quand l'ennemi arriva sur le prince de Condé qui formait l'arrière-garde.

Dans cette circonstance, aussi dangereuse qu'honorable, ce prince déploya le talent d'un général consommé, et son armée la plus rare intrépidité. Elle n'hésita pas à se dévouer pour la gloire de son chef et pour la sûreté de l'armée impériale. Ayant soutenu tout le poids de l'armée française, elle arrêta ses succès, l'attaqua même avec avantage, et exécuta trois charges de cavalerie dans lesquelles elle prit une pièce de canon, et où le duc d'Enghien se distingua de nouveau par son courage et par l'habileté de ses manœuvres. Ayant ainsi donné le temps à la colonne du centre, aux bagages et à l'artillerie de se retirer de l'embarras où ils

étaient, et lorsque le corps entier du général Latour fut tout-à-fait hors de danger, le prince de Condé effectua sa propre retraite, et alla prendre position sur les hauteurs, derrière Uhmedorf, à la gauche, et faisant face à celle qu'occupait le général Latour.

Sans la fermeté et l'habileté avec lesquelles fut dirigée l'armée de Condé, le centre de l'armée autrichienne, c'est-à-dire, plus de huit bataillons, ses équipages et toute son artillerie, seraient tombés au pouvoir de l'ennemi. Celui-ci aurait alors pu attaquer avec une énorme supériorité de forces les corps des généraux Mercantin et Frolich, les forcer à fuir ou à mettre bas les armes, et Moreau se serait vu en même-temps débarrassé d'un ennemi entre le Danube et le lac de Constance. Alors aussi les grands succès de l'archiduc eussent été préjudiciables à ce prince, puisqu'il se serait trouvé placé entre l'armée victorieuse de Moreau et celle de Jourdan, renforcée par les secours qu'elle avait reçus en arrivant sur le Rhin.

La perte des Autrichiens, dans cette bataille, s'éleva à 4,000 hommes et 12 pièces de canon; celle des républicains fut beaucoup moins considérable. Le général Latour fit l'éloge le plus distingué du prince de Condé et de ses troupes,

auxquelles il reconnaissait qu'il devait le salut de son armée. Les rapports officiels, publiés à Vienne et à Londres, contenaient un éloge non moins flatteur de la conduite du prince de Condé.

Le 3, le général Latour prit position à Mouschroden, Erlenhausen et Laupheim. La victoire que le général Moreau avait remportée à Biberach lui ayant donné plus de facilité pour ses mouvemens, il en profita le 5 pour recommencer sa retraite, et s'assurer des moyens de l'effectuer avec succès : il ne laissa que son centre pour faire face à l'armée autrichienne, qui avait été affaiblie par sa défaite, et hors d'état de pouvoir le suivre de quelques jours. Il ordonna à une division de se frayer un chemin par les villes forestières, et le 6 il passa lui-même le Danube avec le reste de son armée, entre Sigmaringen et Riedlingen. Le but de ce dernier mouvement était de couvrir le corps principal contre les attaques des généraux Nauendorf et Petrarsch, ainsi que de forcer le passage de la Forêt-Noire. De cette manière, le centre de l'armée française, où se trouvait l'artillerie et le restant des équipages, était couvert, sur sa droite, par le corps qui marchait sur les villes frontières; et sur sa gauche,

par les deux divisions qui avaient passé le Danube. Ainsi l'armée française faisait sa retraite en trois parties, sur des lignes parallèles, la droite et la gauche ouvrant la marche, et protégeant celle du centre, qui, de son côté, tenait en échec le général Latour, et l'empêchait de renforcer les généraux Nauendorf et Petrarsch. C'est dans cet ordre aussi régulier que bien ordonné, que Moreau se dirigeait vers les montagnes de la Souabe, et qu'il se préparait à en forcer les défilés.

Le 7, il se porta sur Stochach, où il arriva le 8. Il avait, la nuit d'auparavant, ordonné au général Desaix de s'emparer d'Engen; celui-ci attaqua le lendemain l'avant-garde du général Petrarsch, et la délogea de Dutlingen. Le 1er., le général Desaix, ayant fait sa jonction avec les deux divisions qui avaient passé le Danube, attaqua une seconde fois le général Petrarsch, le battit et le chassa de Schwaningen, aussi bien que des villes de Rothweil et de Villingen, deux postes importans, sans la possession desquels les Français n'auraient pu pénétrer dans les défilés de la Forêt-Noire.

Le général Latour, après quelques jours d'inaction causés par sa défaite de Biberach, se remit à la poursuite de l'ennemi. Il se porta,

le 7, sur Buchau; le 8, sur Ostrach, et le 9 sur Moskirchen, pendant que le général Moreau établissait son quartier-général à Engen. Le 10, le général Nauendorf fit la tentative de reprendre Rothweil. Il eut quelque avantage au commencement de l'affaire, mais elle se termina en faveur des Français qui le repoussèrent vivement.

Quelle que fut l'importance que ceux-ci attachaient à la possession du poste de Rothweil, elle ne décida cependant pas du succès de leur retraite, et ils n'avaient encore fait que surmonter une partie des difficultés qu'elle présentait. Les plus grands obstacles restaient encore: il était d'une nécessité absolue que les Français s'ouvrissent un chemin, soit par la vallée de la Kintzig pour arriver à Kehl, ou par le Val-d'Enfer pour assurer leur retraite sur Fribourg. Moreau n'avait pas un moment à perdre pour effectuer l'une ou l'autre de ces tentatives. L'entrée de ces vallées était gardée par des corps autrichiens et par des paysans armés, dont le nombre augmentait journellement. Il y avait tout lieu de présumer qu'il ne réussirait pas à se frayer un chemin, si l'archiduc Charles, qui s'avançait rapidement et qui était déjà à Offenborgh, avait le

temps de rejoindre les troupes qui occupaient les défilés dont nous venons de parler.

Le centre de l'armée française, que ces deux ailes avaient jusqu'alors précédé, et qui marchait sur une ligne parallèle en arrière d'elles, s'avança à son tour pour forcer le passage du Val-d'Enfer. S'étant formé en colonne serrée, il attaqua, le 10, le colonel d'Apre, qui défendait l'entrée de cette vallée. L'infériorité de ses forces ne lui permit pas de tenir; il fut chassé de poste en poste, et blessé lui-même dans l'une des affaires qui eurent lieu. Les Français réussirent enfin à passer ce terrible défilé; ils arrivèrent le 13 à Fribourg, d'où ils délogèrent les Autrichiens, et se portèrent au-delà de cette ville dont la possession assurait et complétait leur retraite.

Tandis que le centre de l'armée républicaine s'avançait pour maîtriser, par sa masse, les petits corps qui défendaient le Val-d'Enfer, les deux ailes se réunirent, afin de pouvoir arrêter les généraux Nauendorf et Petrarsch. Elles passèrent à leur tour dans le Val-d'Enfer les 14, 15 et 16; tandis que les équipages et les caissons de munitions que Moreau avait conservés avec lui, défilaient par les villes forestières, sous la protection de l'aile droite.

Le général Latour avait suivi l'ennemi le

10, à Engen et Stochach, dans l'espoir qu'il serait à même de le couper, pendant qu'il chercherait à pénétrer dans la Forêt-Noire; tentative qu'il supposait extrêmement difficile à exécuter : mais ces passages étroits, trop peu gardés, ayant été emportés et franchis par les Français avec peu de perte et beaucoup de célérité, le général Latour abandonna, dès ce moment, une poursuite qui devenait inutile, qui lui avait pris un mois, et qui avait été conduite, ou avec malheur ou avec peu d'intelligence. Il se dirigea à droite par la vallée de la Kintzig, pour faire sa jonction avec le prince Charles; jonction devenue nécessaire par la réunion de toute l'armée française près de Fribourg. Le 15, les corps du prince de Condé et du général Frolich furent les seuls qui continuèrent de poursuivre l'ennemi dans les défilés de la Forêt-Noire.

Le lendemain de son arrivée à Fribourg, Moreau fit occuper Waldkirch, et plaça ses avant-postes sur les hauteurs qui bornent la rive droite de la petite rivière d'Eltz. Un détachement de son armée chassa de Vieux-Brisach les troupes légères de l'archiduc qui s'y trouvaient, et jeta un pont de bateaux sur le Rhin, entre cette ville et Newbrisach.

CHAPITRE VII.

Moreau tâche de se maintenir dans le Brisgau. — L'archiduc Charles marche contre Fribourg. — Position des armées opposées. — Batailles des 17, 18 et 19 octobre. — Moreau se retire et prend la formidable position de Schlingen. — Il est obligé de l'abandonner et de repasser le Rhin à Huningue.

Moreau, après avoir heureusement échappé à tous les dangers qui accompagnaient sa retraite, après être parvenu, sans avoir éprouvé de pertes considérables, à faire traverser les montagnes de la Souabe à toute son armée, ayant par la possession de la vallée du Rhin et des deux ponts de Huningue et de Brisach, une communication sûre et directe avec la France, aurait peut-être dû penser qu'il en avait assez fait en sauvant son armée, et avoir été porté à la ramener au-delà du Rhin; mais soit que ce général eut reçu des ordres contraires du Directoire, soit qu'il eut été énorgueilli par le succès de sa retraite, au lieu de se retirer en Alsace, il forma le dessein de se maintenir dans le Brisgau, et d'attaquer

son ennemi au lieu de plier devant lui. Accoutumé depuis le commencement de la campagne à des succès qu'il dut souvent à des erreurs commises par les généraux qui lui étaient opposés, il se fiait à ce que la fortune continuerait de lui être fidèle, et espérait couronner sa retraite par une victoire. Il aurait voulu battre l'archiduc, et faire lever le blocus du fort de Kehl : dans cette intention, il s'avança le 18 dans la vallée de la Kintzig pour aller à la rencontre du prince Charles.

Celui-ci s'était avancé du Haut-Rhin dans l'espoir de s'emparer de Kehl, avant que Moreau ne parvînt à se faire jour au travers de la Souabe; il n'avait détaché le général Hotze en Alsace que pour détourner l'attention des troupes que les Français avaient dans cette province, et pour empêcher qu'ils n'envoyassent des forces un peu considérables pour secourir Kehl. Cette diversion n'eut pas tout le succès qu'on en attendait; ce fut en vain que le général Hotze envahit le Palatinat de l'Alsace, et que même il leva des contributions aux portes de Strasbourg : les Français renfermés dans leurs places fortes, et sachant que ce général ne pouvait rien entreprendre contr'eux, eurent soin de ne pas

affaiblir Kehl pour s'opposer à cette invasion momentanée.

L'état respectable de défense où ce fort se trouvait alors, ainsi que la retraite avantageuse de Moreau, et ses mouvemens depuis cet instant, obligèrent l'archiduc de renoncer pour le moment à l'attaquer, comme il en avait l'intention : il se contenta donc de se tenir bloqué par un corps peu considérable, marcha sur Fribourg, et arriva le 16 à Molberg, où il prit le commandement de l'armée du général Latour, que les corps de Nauendorf et Petrarsch avaient rejoint.

Avant d'entrer dans le détail des batailles qui eurent lieu les 17 et 27 octobre, et qui décidèrent le succès de la campagne, il est essentiel de faire connaître les positions respectives des deux armées, à la première de ces deux époques. Elles avaient cessé dès-lors d'être divisées en plusieurs corps éloignés, et indépendans les uns des autres. Elles occupaient des deux côtés une ligne dont presque tous les points se liaient entr'eux, et étaient ainsi à même de s'entre-secourir.

La ligne que formait l'armée autrichienne, avait sa droite appuyée au Rhin, s'étendait en avant de la rivière d'Eltz, passait par les mon-

tagnes de Simonswald, et se terminait à la gauche de l'entrée des vallées de Saint-Pierre et de Saint-Meger, où le prince de Condé et le général Frolich s'étaient portés. Ces deux généraux n'avaient pas de communication directe avec l'armée.

La droite des Français occupait l'embouchure des deux vallées que nous venons de nommer; leur droite passait par Simonswald, Waldkirch, Emendingen en avant de l'Eltz, et par Kintzingen près du Rhin, où s'étendait leur gauche.

C'est dans cette position que les armées impériales et républicaines disputèrent la possession du Brisgau. Le 17, et surtout le 18, il y eut entre les avant-postes plusieurs affaires assez chaudes qui furent à l'avantage des Autrichiens. Le 18, le duc d'Enghien qui commandait l'avant-garde du prince de Condé, battit la droite des Français auxquels il enleva les postes formidables de Holhgraben, Saint-Meger et Saint-Pierre. Le même jour, le général Frolich s'empara aussi de quelques points importans dans le Val-d'Enfer.

Ces petits combats n'étaient cependant que le prélude d'une bataille pour laquelle l'archiduc avait fait les dispositions suivantes. La

droite de son armée, commandée par le général Latour, devait attaquer les petites villes de Kintzingen; le centre, sous les ordres du général Wartensleben, était chargé d'enlever les hauteurs derrière le village de Malmertingen; l'aile gauche que commandait le général Petrarsch, avait ordre de s'avancer sur la route de Kumbach à Emindingen, pendant que le général Meerfeld pénétrerait avec une brigade dans les bois qui étaient à la gauche, et que le prince Frédéric d'Orange tâcherait, avec une autre brigade, de gagner les hauteurs dominantes des montagnes pour tourner la gauche des Français. Ceux-ci devaient être attaqués en même tems à Waldkirch par le général Nauendorf, et dans les vallées de Saint-Pierre et d'Enfer par le général Frolich et le prince de Condé.

Le 19 au matin, toutes ces colonnes se mirent en mouvement vers les différens points qui leur avaient été désignés; mais le mauvais état des routes ainsi que d'autres obstacles, provenant de la nature du terrain, les retardèrent beaucoup. Elles ne purent commencer leur marche qu'à midi. Le général Latour éprouva la plus grande résistance dans celle qu'il fit contre Kintzingen; il fut même re-

poussé plusieurs fois avec perte ; mais le prince Charles s'étant mis lui-même à la tête des grenadiers, ils s'élancèrent sur les Français avec une fureur sans exemple, et les chassèrent du village. La gauche et le centre ayant aussi éprouvé beaucoup de résistance, ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté que le général Meerfeld parvint à s'emparer des bois de Kembach. Les ennemis profitant de l'avantage de leur position, se défendirent pied-à-pied, et n'en furent délogés que lorsque le prince d'Orange, après une marche très-pénible au travers d'un pays qu'on aurait dit impraticable, parut sur leur droite. Cette manœuvre, suivie d'une attaque impétueuse, décida la victoire. Les Français abandonnèrent Emendingen, et passèrent l'Eltz à Deningen où ils détruisirent le pont.

Le général Nauendorf eut aussi quelques succès. Au moment où il se mettait en marche, il fut vivement attaqué par un corps très-considérable, sous les ordres du général Moreau en personne. Le général Nauendorf parvint, non-seulement à rendre sa tentative inutile, mais il le repoussa encore avec vigueur, le chassa de Waldkirch, et se rendit maître du pont de cette ville situé sur l'Eltz.

Par une manœuvre prompte et habile, ce général tourna trois bataillons ennemis, dont l'un mit bas les armes, les deux autres furent rompus et dispersés dans les bois.

Le prince de Condé et le général Frolich gagnèrent également du terrain sur les corps qui leur étaient opposés dans la vallée de Saint-Pierre et le Val-d'Enfer.

Il paraît, d'après le rapport que Moreau fit de cette affaire, où il souffrit considérablement, qu'il aurait voulu éviter d'engager le combat dans la position qu'il occupait. Il avait envoyé ordre aux avant-postes de son centre et de sa gauche de se replier derrière l'Eltz, en cas qu'ils fussent attaqués; mais le général Beaupuy qui avait été chargé de faire exécuter cet ordre, ayant été tué au commencement de l'action, les Français attendirent l'ennemi en avant de l'Eltz, et engagèrent ainsi le combat dans une position qui leur était très-défavorable.

Dans la nuit du 19, le général Moreau en prit une nouvelle derrière l'Eltz. Sa droite demeura appuyée aux montagnes, et sa gauche à des marais derrière le village de Versletten : cette dernière disposition avait pour objet de garder l'entrée du défilé de Theningen.

Dans la matinée du 20, l'archiduc poussa ses avant-postes au-delà de l'Eltz, vis-à-vis d'Emendingen, et donna ordre au général Latour de passer cette rivière à Deningen, pendant que le général Nauendorf se porterait sur Fribourg par la plaine. Le général Latour, ayant dû réparer le pont de Deningin, sous le feu de l'artillerie ennemie, perdit un grand nombre d'hommes et beaucoup de tems; Il était nuit avant qu'il fut en état de passer la rivière. Ce retard empêcha l'archiduc de faire l'attaque générale qu'il avait préméditée. Cependant le prince de Furstenberg parvint, dans le courant de la journée, à déloger l'ennemi du village de Rugel, dont la prise ouvrait aux Autrichiens la route du Vieux-Brisach.

Les avant-postes des deux armées passèrent la nuit du 20 à une demi-portée de canon les uns des autres. L'archiduc se prépara à exécuter au point du jour l'attaque qu'il n'avait pu faire la veille; mais Moreau ne jugea pas à propos de l'attendre, et se retira pendant la nuit, après avoir fait passer le Rhin à un gros détachement à Newbrisach, dont il détruisit le pont.

Tel fut le résultat des efforts de Moreau

pour se maintenir dans le Brisgau, efforts qui ne produisirent qu'un retard de six jours, pendant lesquels il perdit 2,000 hommes, faits prisonniers, et un pareil nombre tués et blessés. La perte des Autrichiens n'allait pas au quart de ce nombre; le général Wartensleben eut le bras cassé d'un coup de biscayen.

L'archiduc entra le 21 à Fribourg, où il fut rejoint par le corps du prince de Condé et le général Frolich, qui l'aidèrent à chasser l'arrière-garde ennemie de cette ville. Les Autrichiens poursuivirent les Français, qu'ils supposaient en pleine retraite sur la Haute-Alsace; mais soit que Moreau voulut gagner du tems afin d'empêcher les Impériaux d'entreprendre encore quelque chose avant la fin de la campagne, soit qu'il voulut tâcher de se maintenir sur la rive droite du Rhin, il fit halte à Schliengen qui est une très-forte position à quatre lieues d'Huningue. Sa droite occupait les hauteurs environnantes des villages de Kandern et de Sutzenkirchen. Sa ligne, qui commençait à ces deux points, s'étendait le long de la chaîne des monticules qui termine la vallée du Rhin, à trois lieues de Bâle, et passait par Ober et Nieder-Ecken-

heim, Liel, Schliengen et Steinstadt; sa gauche était postée au-dessus de ce dernier village, au bas duquel coule le Rhin. Tout le front de la ligne était protégé par une petite rivière qui prend sa source dans les montagnes près de Kandern, et coule par Ober et Nieder-Eckenheim, Liel et Schliengen jusqu'à Steinstadt où elle tombe dans le Rhin. Les Français avaient en outre placé un corps considérable d'infanterie devant leur centre, sur un point très-élevé entre les villages de Schliengen et de Feldberg. A cette description de la position de Moreau, on doit ajouter que la rive gauche de cette rivière commande tout-à-fait la rive droite : cette particularité donnait aux Français beaucoup d'avantages pour défendre les approches de leur ligne. C'est dans cette formidable position que Moreau espérait encore une fois arrêter les Autrichiens, et dans laquelle ceux-ci n'hésitèrent pas à l'attaquer.

Cette entreprise était soumise à tant d'obstacles, pour ainsi dire insurmontables, qu'il fallait toute la capacité de l'archiduc, et l'enthousiasme qu'il avait inspiré aux troupes par sa valeur, pour pouvoir les vaincre. Ce prince ne crut pas devoir tourner les hauteurs occupées par l'aile droite de l'armée française;

la saison et l'état des chemins rendaient ce mouvement lent et douteux dans son résultat. Une attaque de vive force, malgré les dangers qu'elle présentait, était préférable dans la circonstance, et surtout plus convenable au caractère entreprenant de l'archiduc. Il résolut, quoi qu'il dût lui en coûter, de déloger l'ennemi des hauteurs de Kandern, Fuerbach, Sutzenkirchen, Ober et Nieder-Eckenheim. L'attaque fut combinée de la manière suivante : L'armée était divisée en quatre colonnes principales; celle de droite était formée du corps du prince de Condé, dont l'avant-garde était sous les ordres du duc d'Enghien; la seconde, commandée par le prince de Furstenberg, consistait en neuf bataillons et vingt-six escadrons; la troisième, de onze bataillons et de deux régimens de cavalerie, était sous les ordres du général Latour; et la quatrième, composée de toute l'avant-garde de l'armée, sous ceux du général Nauendorf.

Les deux premières colonnes eurent ordre de ne point attaquer sérieusement, le terrain leur étant trop défavorable; mais seulement de tenir en échec l'aile gauche de l'ennemi, de manière à l'empêcher d'envoyer des renforts à sa droite. L'attaque réelle devait être faite

par les deux colonnes de gauche qui devaient se porter sur l'ennemi et faire en sorte de le tourner.

Le corps du prince de Condé, ayant été réuni à Neuburgh, s'avança jusqu'à Steinstadt; les troupes, animées par le désir de se distinguer et sans en avoir reçu l'ordre, attaquèrent ce village à la baïonette, s'en emparèrent et s'y maintinrent une partie de la journée, quoique constamment exposées au feu de l'ennemi.

Le prince de Furstenberg forma sa colonne à Mulheim, et prit position sur les hauteurs vis-à-vis de Schliengen, qu'il défendit avec avantage.

Le corps du général Latour était divisé en deux colonnes. Celle de droite attaqua les Français dans les vignobles qu'ils occupaient entre Feldberg et Schliengen, pendant que celle de gauche les délogeait d'Eckenheim, et se portait sur les montagnes au-delà du ravin. L'ennemi se défendit avec beaucoup d'obstination; mais il fut enfin chassé des vignobles et d'une partie des bois situés entre Eckenheim et Feurbach.

Le général Nauendorf quitta les environs de Feldberg et parvint, après une marche lon-

gue et pénible, aux points qu'il était chargé d'emporter. Il divisa son corps en différentes petites colonnes qui attaquèrent séparément les villages de Sutzenkirchen, Fuerbach et Kandern. Après un combat très-vif, les Français cédèrent sur tous ces points, et le général Nauendorf trouva les communications libres entre lui et le général Latour, au moyen d'un corps intermédiaire, commandé par le général Meerfeld. Un violent orage et la nuit mirent fin à l'action et aux efforts des Autrichiens.

Comme les postes dont ils s'étaient emparés dominaient les flancs de ceux qu'occupaient encore les Français, l'archiduc se mit en mesure de les attaquer, le lendemain, sur les hauteurs de Tannenkirchen, où l'aile gauche ennemie s'était retirée, et formée en potence, dans une position non moins formidable que celle dont ils venaient d'être chassés.

Le général Moreau, prévoyant que s'il était obligé d'abandonner ce dernier poste, les Autrichiens parviendraient peut-être à se placer entre lui et le pont d'Huningue, ou à l'acculer au Rhin, prit la résolution de continuer sa retraite, jusqu'à ce qu'il fût parvenu de l'autre côté de ce fleuve. Il commença en conséquence

son mouvement pendant la nuit, et campa le 25 à Atlingen. Le jour suivant, son armée passa le Rhin à Huningue, presqu'en présence des Autrichiens, qui ne tentèrent pas de troubler les derniers momens de sa retraite. L'armée française était protégée par une forte arrière-garde sous les ordres des généraux Abbattuci et Laboissière.

C'est ainsi qu'après être resté quatre mois en Allemagne, après avoir conquis la Souabe et la bavière, et avoir menacé l'Autriche, le général Moreau fut obligé de repasser le Rhin, afin de mettre les frontières de France hors d'insulte. Personne ne peut nier qu'il n'ait fait une très-savante retraite. Les succès qu'il obtint depuis le 24 juin (époque à laquelle il passa le Rhin à Kehl) jusqu'à son entrée en Bavière, furent plutôt dus à la supériorité de ses forces qu'à ses talens militaires; mais sa retraite ne laisse plus le moindre doute sur sa capacité, et le place au rang des généraux distingués; car personne ne contestera qu'il ne dirigea avec habileté son armée au milieu des corps Autrichiens dont il était sans cesse entouré, et qu'il ne choisit avec discernement les occasions de les attaquer et de les battre l'un après l'autre. Le mouvement qu'il fit contre

le général Latour était bien combiné, et c'est à son heureux résultat qu'il dut le succès de sa retraite, qui fut méthodique et bien ordonnée. Il sauva ses malades, ses blessés, son artillerie et ses bagages.

Quelque judicieuse que fut au reste la conduite du général Moreau, elle offre cependant, militairement parlant, plusieurs fautes que l'on a fait remarquer en partie dans le courant de cet ouvrage; sa retraite même n'est pas exempte de reproches. En restant stationné pendant huit jours dans une mauvaise position, entouré de défilés occupés par l'ennemi, il courait risque de se faire battre complètement, ou de manquer de munitions.

Si cela n'arriva pas ainsi, ce n'est pas aux talens du général Moreau qu'on doit l'attribuer; mais à la faute des généraux autrichiens, et particulièrement à celle du général Latour. L'armée française a dû son salut aux deux causes suivantes :

1.° A la grande distance qui séparait les corps de Frolich, Condé, Latour, Nauendorf et Petrarsch, qui les empêchaient d'avoir ensemble des communications promptes et faciles, et qui privaient ces différens généraux de la faculté de combiner leurs mouvemens,

et leurs attaques avec précision et sureté: en formant un cercle très-étendu autour de l'armée française, ils mirent Moreau à même de se porter avec toutes ses forces contre tel point de la circonférence qu'il pouvait juger convenable de percer, ce que ce général ne manqua pas de faire aussi souvent que les circonstances l'exigèrent;

2.° A la diversion faite par le général Hotze en Alsace, et qui fut de la plus grande utilité à Moreau. Cette incursion avait deux objets : le premier, d'engager les Français à retirer les troupes qui se trouvaient à Strasbourg et à Kehl; le second, de les empêcher de faire aucune tentative sur le Bas-Rhin, en les obligeant à détacher une partie de l'armée de Sambre-et-Meuse, pour protéger l'Alsace et le duché de Deux-Ponts. Le premier but ne fut pas rempli, et le second ne le fut qu'imparfaitement. Si, au lieu d'envoyer le général Hotze avec 9,000 hommes en Alsace, il lui eut été ordonné de rejoindre sans retard le général Petrarsch, on eut mis celui-ci à même d'agir plus efficacement contre les Français. Loin d'être borné à de légères attaques, vu le petit nombre de troupes qu'il avait sous ses ordres, le général Petrarsch, ayant tous les

avantages que la nature du pays présentait, et étant de plus secondé par les habitans, aurait pu tenir Moreau en échec dans les défilés de la Souabe, ou même l'empêcher de pénétrer dans cette province. Ces 9,000 hommes postés dans le Val-d'Enfer l'eussent rendu inattaquable. Que serait devenu Moreau, s'il n'avait pu forcer ce passage et arriver à Fribourg? Toute entrée dans la Suisse lui était fermée. S'il avait tenté de violer la neutralité de leur territoire, les troupes suisses des différens cantons, rassemblées dans celui de Schaffhausen, auraient pu s'opposer à son entrée dans leur pays, et l'eussent placé entre eux et les Autrichiens. Dans ce cas, sa seule ressource eut été de passer dans les villes frontières, où une armée embarrassée de bagages, de munitions et d'artillerie, aurait pu être facilement détruite, ou aurait du moins couru le risque de perdre son arrière-garde; le résultat de la campagne pouvait alors être tout-à-fait différent.

Après le retour de Moreau en Alsace, les armées respectives se trouvèrent de nouveau séparées par le Rhin sur presque toute l'étendue de son cours, depuis Bâle jusqu'à Cologne.

Dès ce moment, cette campagne, à laquelle il semble que la mauvaise saison devait mettre fin, n'excita plus ce vif degré d'intérêt, que deux armées opposées, nombreuses et placées dans un pays étendu et ouvert, inspirent naturellement. On ne pouvait plus s'attendre à ces grandes batailles, et à ces mouvemens décisifs qui déterminent l'acquisition ou la perte d'une vaste étendue de pays : aussi la curiosité, sous le rapport militaire, n'avait-elle plus d'autre objet que les siéges que l'on faisait des têtes-de-pont de Kehl et d'Huningue, et quelques autres événemens peu importans, qui eurent lieu sur le Bas-Rhin, et que nous allons rapporter.

CHAPITRE VIII.

Positions des armées de l'archiduc et de Moreau, après la rentrée de ce dernier en France. — Opérations du général Werneck sur le Bas-Rhin. — Beurnonville succède à Jourdan, dans le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse. — Situation de cette armée. — Opérations des généraux Hotze et Neu sur la rive gauche du Rhin. — Passage de cette rivière par les Autrichiens le 21. — Combat sur la Sieg le même jour. — Combat de Kreutznach. — Le général Hotze se retire dans le camp retranché devant Manheim. — Il y est attaqué sans succès. — On convient de la neutralité de Neuwied. — Armistice conclu sur le Bas-Rhin.

Le prince Charles, après avoir chassé en Alsace l'armée de Rhin et Moselle, ne songea plus qu'à enlever aux Français les têtes-de-pont de Kehl et d'Huningue, les deux seules places qu'ils possédassent encore sur la rive droite du Rhin; il en ordonna l'investissement à la fin d'octobre, et fit toutes les dispositions nécessaires pour ces deux entreprises. Il confia au prince de Wurtemberg la conduite de l'attaque du fort de Kehl, ainsi que le commandement de l'aile gauche de son armée, et marcha de sa personne sur Offenburg, avec le

reste de son armée ; il y établit son quartier-général, afin de pouvoir diriger lui-même les opérations du siége de Kehl.

Ce prince ordonna à l'aile droite de son armée, sous le commandement du général Sztarray, de se porter vers Rastadt et Manheim, pour la réunir aux troupes qui composaient la garnison de cette dernière place, et pour assurer un puissant renfort à son camp retranché, en cas d'attaque.

De son côté, le général Moreau avait disposé son armée d'une manière à-peu-près semblable ; il laissa son aile gauche sous les ordres du général Férino, dans les environs d'Huningue, pour défendre la tête de pont, porta le centre de son armée sur Strasbourg, et fixa son quartier-général au village de Jakirch. Il confia le commandement de son aile droite au général Desaix, qui marcha sur Landau, pour faire face au général Hotze, et l'obliger de se retirer dans le fort du Rhin, vis-à-vis de Manheim.

Ayant fait connaître les positions que prirent les armées françaises et autrichiennes pour le reste de la campagne et pour leurs quartiers-d'hiver, nous devons maintenant revenir, pour

la dernière fois, aux événemens qui eurent lieu sur le Bas-Rhin.

On se rappellera que l'archiduc Charles, ayant obligé l'armée du général Jourdan à repasser le Rhin et la Sieg, avait laissé le 22 septembre le général Werneck, avec à peu-près 40,000 hommes, pour tenir les Français en échec sur le Bas-Rhin. Ce général, digne par ses talens militaires de la confiance de l'archiduc, plaça ses avant-postes sur la Sieg, et son quartier-général à Uckeradt. Ses opérations ne pouvaient être que défensives, et son seul but était d'empêcher les Français de rouvrir la campagne. Pour atteindre ce but, il avait deux objets à remplir; le premier, de resserrer l'ennemi entre Dusseldorff et la Sieg; le second, de bloquer la tête-de-pont de Neuwied aussi étroitement que possible.

Les campagnes de 1795 et 1796 ayant fourni plusieurs exemples de la facilité avec laquelle une armée supérieure en nombre peut forcer le passage de la Sieg et de la Lahn, le général Werneck chercha à découvrir dans la position géographique du pays, et dans les ressources de l'art, le moyen de remédier aux inconvéniens qui existaient sur différens points de sa position. Afin de perfectionner et de concen-

trer la défense de la Lahn, il tâcha de réunir par des retranchemens combinés les villes de Montabauer et de Limburg à la forteresse d'Ehrenbreitstein. Supposant en outre la possibilité que ces retranchemens et le passage de la Lahn pussent être forcés par l'ennemi, il fit fortifier la ville de Friedberg, de manière à ajouter une seconde ligne de défense à celle de Francfort.

On sait qu'à la fin de sa retraite, le général Jourdan fut privé du commandement de son armée dont il ramenait les débris. Les plaintes portées par ce général contre le plan de campagne qu'il fut obligé de suivre, contre la nullité des moyens qu'on lui avait fournis, et contre la conduite des commissaires attachés à son armée; tous ces motifs, mais surtout les malheurs qu'il avait éprouvés, mécontentèrent le Directoire dont Jourdan avait été jusqu'alors le favori. Au lieu d'un accroissement d'autorité qu'il demandait, comme nécessaire au rétablissement de l'ordre dans son armée, il fut dépouillé de son commandement, qui fut confié au général Beurnonville, déjà connu par la campagne de Trèves en 1792, et par son emprisonnement en Moravie. A peine celui-ci fut-il de retour en France, qu'on l'en-

voya, pour l'indemniser de sa longue captivité, prendre le commandement de l'armée du Nord en Hollande. Il en amena une partie au secours de Jourdan à la fin de septembre, et lui succéda, peu de jours après, au commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse.

Ce changement de généraux n'avança pas beaucoup le retour du bon ordre dans l'armée. Il paraît au contraire que Jourdan, malgré ses malheurs, y conservait encore beaucoup de partisans dans toutes les classes. Plusieurs généraux et officiers subalternes auraient voulu partager sa disgrace; et la désertion, qui était déjà très-considérable, devint encore plus forte. Ces incidens secondaient mal les désirs du Directoire et les efforts de Beurnonville, pour rendre à l'armée la consistance qu'elle avait perdue. Il s'agissait moins d'opérer des réformes que de tout recomposer; les élémens de cette armée étaient dissous ou relâchés : elle ne conservait plus ni union ni courage moral. Les généraux étaient mécontens, les officiers dégoûtés, et les soldats sans confiance ni subordination. Cette armée avait besoin de chevaux, d'artillerie, de vêtemens, d'armes et de subsistances ; elle était privée de toutes les ressources militaires sans les-

quelles une armée, quelque nombreuse qu'elle soit d'ailleurs, ne peut rien entreprendre sans éprouver des embarras. Cependant le Gouvernement français attendait beaucoup d'elle, puisqu'il voulait qu'elle reprît l'offensive le plus promptement possible, afin de pouvoir, pendant qu'il en était encore temps, faire une puissante diversion en faveur de Moreau. Malgré les ordres du Directoire et ses propres efforts, le général Beurnonville ne put parvenir à mettre l'armée de Sambre-et-Meuse en état d'agir efficacement. En vain créa-t-il des officiers payeurs, cassa-t-il des commissaires, éloigna-t-il des traitans, et fit-il fusiller quelques soldats : son armée n'en fut pas plus en état d'agir, et ces arrangemens intérieurs prirent le temps qu'on aurait pu employer à une entreprise quelconque.

A tant de motifs qui mettaient Beurnonville dans l'impossibilité de reprendre l'offensive, se joignait la nécessité de défendre sa propre position. Le général Hotze avait, comme nous l'avons dit, passé le Rhin à Manheim le 2 octobre avec environ 9,000 hommes, et envoyé une partie de ses forces en Alsace pour y attirer l'attention de l'ennemi, y détruire ses lignes, et y lever des contributions. Une autre

division du même corps s'était dirigée à droite, et avait envoyé des partis dans le Palatinat et le Nahegau, jusqu'à Kaiserslautern et Baumholder.

Cette incursion inattendue alarma le corps français qui était en avant de la Nahe, et fit qu'il se porta dans le duché de Deux-Ponts pour se mettre à l'abri des courses de l'ennemi. Le général Neu, gouverneur de Mayence, profitant de la faiblesse des troupes françaises qui bloquaient cette place, les contraignit, après plusieurs affaires assez vives, à se retirer derrière la Nahe, et prit possession de la ville de Bingen et de quelques autres points importans sur cette rivière.

Comme les mouvemens du général Neu, combinés avec ceux du général Hotze, donnaient à ces généraux la possibilité de tenter quelque chose de plus important, Beurnonville se hâta de faire marcher un détachement considérable de son armée vers le Hundsruck. Il s'affaiblit aussi beaucoup sur la rive droite du Rhin, s'ôta la faculté de rien entreprendre dans les environs, et fournit au général Werneck l'occasion d'agir.

Ce dernier, voulant profiter de l'éloignement d'une partie de l'armée de Beurnonville,

et favoriser par une diversion les opérations des généraux Hotze et Neu, rassembla quelques bateaux, et fit passer le Rhin à plusieurs petits détachemens le 21 octobre, tant au dessus qu'au dessous de Coblentz. Son but était de répandre l'alarme sur la rive gauche du Rhin, effectuant des débarquemens sur différens points, et surtout de détruire le pont de bateaux de Neuwied, afin de couper les troupes qui défendaient cette tête-de-pont (1). Le général Kray, auquel cette mission fut confiée, détruisit le pont qui avait

(1) On a pu remarquer que, pendant cette campagne, les Français ont passé plusieurs fois le Rhin à Neuwied. Une île qui est située presque vis-à-vis de cette ville, leur donnait en même temps la faculté de jeter un pont sur le Rhin, et le moyen de le défendre par des bateries élevées dans l'île. Les avantages que ce point offrait pour le passage du Rhin, engagèrent les Français à y établir un pont à demeure, et à le couvrir par des ouvrages qu'ils firent construire pendant l'été. Cette tête-de-pont les rendait maîtres d'un passage assuré sur le Rhin, et leur donnait un point d'appui contre la forteresse d'Ehrenbreitstein, qui n'est qu'à quatre lieues de Neuwied.

Le maréchal de Turenne se trouvant campé, en l'année 1672, avec 20,000 hommes, entre Borm et Coblentz, jeta aussi un pont de bateau à Neuwied, et le couvrit de même par des retranchemens. L'électeur de Brandebourg, qui

déjà éprouvé de grands dommages par la crue du Rhin, par des arbres et autres objets qu'il charriait. Ces détachemens eurent plusieurs affaires assez vives; mais comme ils étaient trop peu nombreux pour être à même de s'avancer dans le pays ennemi, ils repassèrent le Rhin, après avoir perdu près de 300 hommes, et avoir été sur le point de s'emparer de Coblentz.

Beurnonville voulant se faire remarquer par quelqu'exploit brillant, fit sur cette affaire un rapport très-exagéré au Directoire, d'après lequel les Autrichiens auraient eu un grand nombre d'hommes tués et blessés, et 1,000 faits prisonniers.

Le même jour il y eut sur la Sieg un combat très-chaud entre les avant-postes des deux armées. Les Français y eurent le désavantage, et souffrirent beaucoup.

Les deux divisions de l'armée de Sambre-et-Meuse, envoyées dans le Hundsruck et sur la Nahe, rendirent aux Français la supériorité

était avec 30,000 hommes devant Mayence, attaqua sans succès cette tête-de-pont, où M. de Turenne avait laissé 3,000 hommes. Bientôt après le pont fut emporté par les glaces.

Note de l'Auteur.

sur cette partie du théâtre de la guerre. Le 26, ils attaquèrent les Autrichiens qui étaient en position sur la rive droite de la Nahe, leur gauche à Bingen, et leur droite à Kreutznach. Malgré l'infériorité de leur nombre, les Impériaux se défendirent avec succès, et conservèrent leur position. Les Français renouvelèrent leur attaque le 27, et la résistance des Autrichiens fut la même que le jour précédent; mais leur gauche, sur laquelle l'ennemi avait l'avantage du terrain, ayant été tournée, ils furent obligés de se retirer sur la Seltz, après avoir perdu près de 300 hommes. La perte des Républicains ne fut guères moindre; ils laissèrent, en outre, 200 hommes dans les mains des Autrichiens.

Le Directoire exécutif transforma cette affaire en une grande victoire, afin de contre-balancer la défaite de Moreau et sa retraite au-delà du Rhin, qui avait lieu à cette époque. Cependant ce succès était d'une légère importance, tant par ses résultats que par l'accroissement de territoire qu'il procurait aux Français. La situation du Hundsruck et de la partie du Palatinat, comprise entre la Moselle et le Rhin, est telle qu'il est difficile de les défendre contre des forces supérieures. Ces deux pays

appartiennent, pour ainsi dire, nécessairement au plus fort, et, comme on l'a déjà remarqué, à la puissance qui est maîtresse des places de la Sarre, de la Moselle et de l'Alsace. C'est une opinion que justifient la guerre actuelle, et toutes celles qui ont eu lieu sur le même théâtre.

Ces contrées, ainsi que le duché de Deux-Ponts, doivent à leur position le malheur d'avoir été tour-à-tour occupées et dévastées par les armées belligérantes; elles ont éprouvé plus que tout autre pays, les malheurs inséparables de la guerre, et sont ruinées pour de longues années.

Trois jours après l'avantage remporté par les Français dans le voisinage de Kreutznach, ils se retirèrent de nouveau sur la Nahe, leur but en délogeant les Autrichiens des bords de cette rivière, n'ayant été que de couvrir la marche de la division de l'armée de Sambre-et-Meuse, qui se portait sur Kaiserslautern, dans le dessein d'en chasser les troupes du général Hotze. Après avoir repassé le Rhin, Moreau fit marcher une division sur Landau et le Palatinat. A l'approche de ces deux divisions, le général Hotze, qui était trop faible pour lui résister, et qui d'ailleurs n'avait aucun intérêt

à le faire, rentra dans le camp retranché devant Manheim. Les Français le suivirent et l'atteignirent sans le moindre succès, le 7 novembre; il demeura, malgré tous leurs efforts, maître de ce poste, dont la droite était couverte par Franckenthal, et la gauche par la petite rivière de Rhebach. On a donné, au commencement de cet ouvrage, une description de ce camp retranché, connu sous le nom de *Fort du Rhin.* Après ce dernier combat, la position des armées autrichienne et française, depuis Manheim jusqu'à Dusseldorff, n'offrant à l'une ni à l'autre rien qui fût à la fois nécessaire et facile à entreprendre, les deux armées restèrent dans une inaction à laquelle la rigueur de la saison et le besoin de repos semblaient les obliger.

Quoique le général Beurnonville eût rassemblé, au commencement de novembre, deux corps de troupes nombreux près d'Andernach et de Cologne, et qu'il eût fait en apparence de grands préparatifs pour une attaque importante, il se borna cependant à de simples démonstrations. Le général Werneck, de son côté, était dans la même inaction, et ne fit aucune tentative sérieuse contre la tête-de-pont de Neuwied. Le tout se borna, de

part et d'autre, à quelques escarmouches et à quelques coups de canon inutiles.

On supposait que cette tranquillité était l'effet de la suspension des hostilités sur le Bas-Rhin, ou qu'elle en serait la suite. Cette opinion fut confirmée par les conférences qu'eurent à Neuwied les généraux autrichiens et français; ils convinrent que cette ville serait considérée comme neutre, et qu'elle ne serait occupée par aucune des deux armées. Ces conférences reprises aux mois de novembre et de décembre, se terminèrent par une transaction plus importante. Le général autrichien Kray, et le général républicain Kléber, conclurent, le 6 décembre, une suspension d'armes entre les armées du Bas-Rhin : elle portait que les Autrichiens se retireraient derrière la Sieg, et les Français derrière le Wupper; que ceux-ci évacueraient la tête-de-pont de Neuwied, emmenant leur artillerie, et n'y laissant qu'un piquet de 25 hommes; que les Autrichiens en auraient un semblable dans la ville, et qu'aucun poste ne serait occupé par un plus grand nombre d'hommes; que sur la rive gauche du Rhin, la Nahe servirait de ligne de démarcation aux deux armées; qu'en se prévenant dix jours d'avance, ils auraient

mutuellement la faculté de recommencer les hostilités et de reprendre les postes qu'ils occupaient avant la suspension.

Le 10, les Français retirèrent leurs troupes et leur artillerie de la tête-de-pont de Neuwied, et les deux armées prirent leurs quartiers d'hiver. Rien n'occasionna alors plus de surprise qu'une proclamation du commandant autrichien de Francfort, portant qu'il était autorisé de démentir la nouvelle d'une suspension d'armes sur le Bas-Rhin; qu'une semblable mesure était tout-à-fait contraire aux intentions de l'Empereur, et que les derniers mouvemens de troupes qui avaient eu lieu sur le Bas-Rhin, ne devaient être attribués qu'à la nature des opérations dans cette saison. Il était difficile de concilier ce désavœu de l'armistice avec son exécution réelle. Cette contradiction ne peut s'expliquer qu'en supposant que les généraux Kray et Kléber avaient conclu tacitement une convention qui devait être soumise à la ratification des cabinets de Vienne et de Paris, et qui devait être provisoirement exécutée. Cette supposition est d'autant plus probable, que la suspension n'avait pas été officiellement publiée par les deux généraux qui l'avaient conclue. Il y a des personnes qui

croient qu'elle déplut à l'archiduc; mais on ne peut pas supposer que le général Kray eût pris sur lui de conclure un pareil arrangement, sans y avoir été d'avance autorisé par ce prince. D'autres ont cru, et peut-être avec plus de raison, que S. A. I. fit démentir la nouvelle d'une suspension d'armes, et empêcha de la faire connaître officiellement, afin que ses troupes, qui dans ce moment assiégeaient Kehl avec autant de constance que de fatigue, n'enviassent pas le repos que goûtait l'armée du Bas-Rhin.

Le général Beurnonville, qui fut renvoyé à l'armée du Nord vers la fin de décembre, n'avait été, disait-on à cette époque, privé du commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse, que pour avoir souffert qu'elle se reposât, et pour avoir souscrit à la suspension d'armes. Il paraissait singulier de voir cette suspension désavouée par les deux généraux, aux noms desquels elle avait été conclue, et de la voir néanmoins recevoir son entière exécution. Le fait est que, si elle fut exécutée, on doit moins l'attribuer aux intentions pacifiques des parties qu'à la rigueur de la saison, et à la nature du pays qu'occupaient les deux armées.

Tout l'espace compris sur la rive droite du Rhin, depuis Mayence jusqu'à Dusseldorff, est extrêmement montagneux, très-couvert de forêts, et coupé d'un grand nombre de petites rivières ou de torrens qui inondent les vallons pendant l'hiver : on y trouve peu de routes, et encore sont-elles pour ainsi dire impraticables à la même époque. Lorsque l'hiver survient, il est presque impossible d'agir dans un tel pays, et il était dès-lors assez naturel que les généraux des deux armées fussent portés à garantir leurs soldats de fatigues inutiles, et à convenir d'une cessation d'hostilités à laquelle ils étaient, pour ainsi dire, forcés par les circonstances.

Que la suspension fût réellement ratifiée ou non, les conditions n'en furent pas moins exactement observées. Elle procura un repos égal aux deux armées ; mais elle fut plus avantageuse aux Français, puisqu'elle leur assurait la possession du pont de Neuwied, qui devait leur être remis lors de la reprise des hostilités. Ainsi se termina la campagne sur le Bas-Rhin. Il ne nous reste plus qu'à donner le détail du siége de Kehl et de la tête-de-pont d'Huningue.

CHAPITRE IX.

Description du fort et du camp retranché de Kehl. — Siége de cette place. — Elle capitule. — Siége de la tête-de-pont d'Huningue. — Reddition de ce poste, et fin de la campagne.

On sait que le siége de Kehl fixa l'attention de l'Europe pendant plus de deux mois. Comme il fut remarquable par sa durée, et par le sang et les sommes immenses qu'on y prodigua de part et d'autre, on dira quelques mots sur sa position locale et militaire, avant d'entrer dans le détail des opérations auxquelles il donna lieu.

Ce fort célèbre, si souvent pris et repris pendant les différentes guerres qui eurent lieu entre la France et l'Empire, ou la maison d'Autriche, est situé sur la rive droite du Rhin, vis-à-vis de la ville, ou plutôt de la citadelle de Strasbourg. Avant la guerre, il communiquait avec cette ville par un pont sur pilotis, qui était divisé en deux parties par une île. Ce pont formait la principale communication entre la France et l'Allemagne. Il fut détruit des deux côtés au commencement de la guerre.

A cette époque les fortifications de Kehl, jadis l'un des boulevards de l'Allemagne, étaient presqu'entièrement détruites. Quelques temps après, les Français bombardèrent le fort et même la ville de Kehl, à l'extrémité de laquelle il est situé, pour empêcher les Impériaux de rétablir les ouvrages. Ce bombardement démolit la presque totalité des bâtimens qui étaient à la proximité du fort, ainsi qu'une partie de la ville; il n'empêcha cependant pas les Autrichiens d'élever quelques ouvrages en terre, pour mettre ce point à l'abri d'un coup de main, et pour être à même de dominer par leur feu les îles qui se trouvent entre les deux rives. Tel était l'état dans lequel se trouvait ce fort à la fin de l'année 1795.

On se rappèle la manière dont les Français s'en emparèrent au commencement de cette campagne. Connaissant toute son importance, ils se hâtèrent, du moment qu'ils en furent maîtres, de le fortifier, et firent habilement usage, pour le mettre en état de défense, de tous les moyens qu'offre sa position. Pour en rendre l'attaque et l'accès plus difficiles, ils le couvrirent d'un camp retranché, dont l'aile droite était flanquée par un coude de la rivière et par une île qui s'y trouve; l'aile gauche s'ap-

puyait au fort même. Le front qui débordait de beaucoup les deux ailes, était couvert par une forte digue, avec des redoutes et un bon fossé. Cette digue marquait le camp retranché, et le mettait à l'abri du canon. Ils augmentèrent la difficulté des approches par des coupures faites dans la Kintzig et dans le Schutter, deux petites rivières qui se jettent dans le Rhin près de Kehl.

La retraite de Moreau, ainsi que la prise du fort de Kehl par le général Petrarsch, qui, comme on l'a vu, l'avait laissé reprendre le même jour, firent que les Français redoublèrent de soins et de peines pour compléter l'état de défense du fort et du camp retranché; ils pourvurent l'un et l'autre d'une nombreuse artillerie, et afin de rendre la communication avec Strasbourg plus facile et plus sûre, ils construisirent deux ponts, l'un volant et l'autre sur bateaux.

Le fort de Kehl était dans cet état respectable de défense, quand l'archiduc résolut de s'en emparer. Ce projet offrait de grandes difficultés, exigeait de longs travaux et des préparatifs considérables. On voit, par les détails dans lesquels nous sommes entrés, que ce n'était pas un siége ordinaire; qu'il s'agissait

moins de prendre un fort qu'un camp formidable, et que c'était une armée qui en assiégeait une autre. Le temps nécessaire pour rassembler les troupes, les ouvriers, l'artillerie, et former les magasins, retardèrent le commencement du siége. Plus de la moitié du mois de novembre fut employée à tracer les lignes de circonvallation et les autres ouvrages préparatoires, avant d'ouvrir la tranchée. L'archiduc, pour être plus à même de surveiller et d'animer les travaux, fixa son quartier-général à Offenburgh, à environ trois lieues de Kehl. Le général Latour, qui commandait les troupes de siége, établit le sien à Wildstedt, à environ une lieue et demie du fort, qui fut inutilement sommé le 11 novembre.

Dans la nuit du 21 du même mois, la tranchée fut ouverte sur la rive droite de la Kintzig. Ce n'était cependant pas dans cet endroit que les Autrichiens se proposaient d'agir avec le plus de vigueur; leurs ouvrages sur ce point n'avaient pour but que d'établir un feu croisé contre le fort, afin de favoriser les approches du côté du village de Kehl, et de couvrir le flanc droit de l'attaque véritable. Le général Moreau fit aussi, dans la nuit du 21, renforcer la garnison par un corps considérable d'infanterie

sorti de Strasbourg. Le 22 au point du jour, ces troupes, sous les ordres du général Desaix, firent une vigoureuse sortie, attaquèrent à la baïonnette la gauche de la ligne de circonvallation, s'emparèrent dans un instant du village de Sundheim, ainsi que de trois redoutes dont ils enclouèrent les pièces.

Encouragés par un succès aussi rapide, les Français attaquèrent les autres redoutes de la première ligne, et s'avancèrent en même-temps contre la seconde; mais ils ne furent pas aussi heureux. Le prince Frédéric d'Orange, qui était posté, avec un corps de troupes, derrière une digue qui joignait les redoutes sur la gauche des première et seconde lignes, résista à tous les efforts de l'ennemi. Après une action aussi sanglante qu'obstinée, dans laquelle ce jeune prince donna de grandes preuves de bravoure et de sagacité, il empêcha les Français de pénétrer plus avant. Ils n'éprouvèrent pas moins de résistance dans l'attaque qu'ils firent des autres redoutes de la première ligne. Quoiqu'entourées et abandonnées pendant quelques temps à leurs propres forces, elles furent défendues avec autant de courage qu'elles étaient attaquées avec résolution.

Ce fut en vain que les grenadiers français sautèrent à différentes reprises dans les fossés, pour escalader les palissades et arriver sur le parapet ; ils furent constamment repoussés après avoir éprouvé de grandes pertes.

La longue résistance que firent ces redoutes, et la fermeté du prince d'Orange, donnèrent le temps au général Latour de rassembler le corps de réserve, et de lui faire prendre part à l'action. Il reprit le village de Sundheim et s'y maintint malgré une nouvelle tentative des Français pour le reprendre. Ceux-ci furent bientôt attaqués en même-temps par le prince d'Orange, et les généraux Latour et Stader qui les délogèrent des redoutes qu'ils avaient prises, et les obligèrent enfin à rentrer dans leurs propres lignes.

Ce combat, l'un des plus vivement disputés de tous ceux de la campagne, comme aussi l'un des plus sanglans, si l'on considère le nombre de troupes qui furent engagées et l'étroit espace où il eut lieu, coûta 13,000 hommes aux Autrichiens, et plus de 2,000 aux Français. Quatre généraux de ces derniers furent blessés : de ce nombre était le général en chef. On fit de part et d'autre des prodiges de valeur. Les régimens autrichiens de Stuart et de Sztarray se distinguèrent particulièrement. Le prince d'Orange

acquit de la réputation, et l'archiduc donna de nouvelles preuves d'habileté et de ce courage calme qui le distinguait si éminemment. Une sortie aussi vigoureuse, faite dans les premiers instans de l'ouverture de la tranchée, prouvait l'importance que les Français attachaient, ou feignaient de mettre dans le fort de Kehl, et fit voir les sacrifices qu'ils étaient disposés de faire pour le conserver.

Le lendemain, les Autrichiens continuèrent leurs travaux que le mauvais temps rendait lents et difficiles. Pour les interrompre, les Français firent, dans la nuit du 27, une nouvelle sortie dans laquelle ils furent aussitôt repoussés. Dans la nuit du 28, les assiégeans commencèrent leurs approches sur la rive droite du Schutter, et les joignirent à une partie de la parallèle formée entre cette rivière et la Kintzig. Le 28, les batteries de la première parallèle ainsi que celles des redoutes qui les flanquaient à droite et à gauche, commencèrent à jouer sur les retranchemens des Français.

Le 5 décembre, l'archiduc s'empara lui-même, à la tête d'un bataillon de grenadiers, de la flèche la plus avancée sur la droite de l'ennemi. On profita de cet avantage pour étendre jusques-là la parallèle de la gauche, dont toutes

les batteries commencèrent à faire feu le même jour, et dont l'effet fut augmenté le 11 par de nouvelles batteries élevées sur ce point.

Les Autrichiens ne furent pas aussi heureux dans une attaque qu'ils firent le 11, sur la première ligne des ouvrages avancés qui couvraient l'aile droite du camp retranché. Ils l'attaquèrent avec vigueur, et l'emportèrent; mais les Français, étant revenus à la charge avec de nouvelles forces, chassèrent les Autrichiens jusques dans leurs propres retranchemens. Ceux-ci renouvelèrent l'attaque le jour suivant, eurent au commencement le même succès, et le même désavantage à la fin; ils firent dans la soirée deux tentatives semblables, dont le résultat fut le même. Ces affaires, dans lesquelles les deux partis montrèrent la plus grande obstination, leur coûtèrent beaucoup de monde. Le succès avait manqué parce que les assiégeans ne purent se maintenir dans les ouvrages dont ils s'étaient emparés par l'effet destructeur de la mitraille et de la mousqueterie auxquelles ils étaient exposés, ce qui détermina l'archiduc à renoncer, pour le moment, à les emporter de vive force, et à se borner aux opérations ordinaires de l'art. On continua en conséquence les approches, et

la seconde parallèle fut construite, mais avec une peine infinie : le dégel qui survint à cette époque ayant rempli les tranchées d'eau, et rendu presque impossible le transport de la grosse artillerie d'une parallèle à l'autre.

Ces obstacles apportèrent de nouveaux retards dans la formation du siége qui fut successivement retardé par le froid, la neige, les pluies, et par le débordement de la Kintzig et du Schutter; en outre l'ennemi ne cédait pas un pouce de terrain sans le défendre. Les assiégés et les troupes qui gardaient les tranchées, avaient de fréquentes affaires ensemble, dont quelques-unes furent très-chaudes; de plus, une canonnade et uu bombardement presque continuel causèrent des pertes énormes. Un nombre prodigieux d'hommes moururent de maladies occasionnées par la nature du sol et par la saison : ces maladies firent plus de ravages parmi les assiégeans que parmi les assiégés. Les uns et les autres étaient réduits à leurs ouvrages, et sans abri contre la rigueur de l'hiver. Les Autrichiens ne possédaient aucun moyen local de canonner et de bombarder les Français, que ceux-ci n'eussent aussi contre leurs adversaires. Les Français avaient en outre l'immense avantage de pouvoir être relevés et

secourus, lorsqu'ils le jugeaient à propos, par des troupes tirées de Strasbourg, où l'on pouvait facilement loger 30,000 hommes.

Mais les fatigues et les dangers qui accompagnèrent ces opérations, n'ébranlèrent pas plus la constance que la détermination de l'archiduc; il ne cessa, pendant toute la durée de ce siége mémorable, d'animer les soldats par ses exhortations, de les encourager par son exemple, et de les soutenir par la confiance qu'il avait su leur inspirer. Ils supportaient patiemment les peines que l'archiduc partageait avec eux : les derniers succès du prince leur étaient garans de celui de leur entreprise.

Dans la nuit du 19, les Autrichiens firent sur les ouvrages avancés du fort une attaque qui leur réussit; ils emportèrent un retranchement élevé près de la maison de poste de Kehl, firent 200 prisonniers, et prirent 4 pièces de canon et 2 obusiers.

Le fort, ainsi que le camp retranché de Kehl, tiraient leurs principaux moyens de résistance de leur communication avec Strasbourg; la durée de leur défense dépendait de la conservation des ponts. Les Français n'avaient rien négligé pour mettre ces ponts à

l'abri des bombes et du canon; ils avaient dirigé leur construction et disposé leur camp retranché en conséquence. Ce camp était placé de manière que les Autrichiens ne pouvaient pas tirer directement contre les ponts qui étaient en outre protégés par des batteries élevées dans plusieurs îles, que les Français occupaient depuis leur traité avec le margrave de Bade.

Le moyen le plus certain d'accélérer la reddition de Kehl étant alors de détruire les ponts, l'archiduc ne négligea rien pour y parvenir; il fit construire dans la Kintzig plusieurs brûlots qui, étant amenés sur le Rhin et abandonnés au courant, devaient rompre les ponts, soit par leur poids, soit par leur explosion.

Le 22 au soir, les Autrichiens lancèrent un de ces brûlots. Pour détourner l'attention de l'ennemi, ils redoublèrent leur feux, et firent attaquer en même-temps les postes avancés de l'ennemi. Mais les Français qui s'attendaient à ce que les assiégeans feraient usage de ces brûlots, s'étaient mis en devoir d'en prévenir l'effet; ils avaient construit au-dessus du pont une estacade qui arrêta le bateau incendiaire, duquel les pontonniers français

s'emparèrent ; ils en arrachèrent la mèche, et eurent ainsi le bonheur d'en empêcher l'explosion. D'autres machines de la même nature, lancées quelques jours après, n'eurent pas plus de succès. Les Autrichiens ne réussirent pas mieux contre les retranchemens de l'ennemi ; ils furent repoussés à différentes reprises, et perdirent un grand nombre d'hommes ; mais non pas 1,500, comme les Français l'estimèrent dans cette affaire.

L'obstination que mirent les Français à défendre leurs ouvrages, en rendirent la prise plus tardive et plus sanglante ; mais elle n'empêcha cependant pas les Autrichiens de compléter les batteries de la seconde parallèle, et de faire les approches de la troisième. Ces approches ayant été enfin poussées à deux cents pas des ouvrages extérieurs de la gauche et de la droite du centre du camp retranché, l'archiduc se détermina à donner l'assaut à ces deux points. Le but que le prince avait, en tachant de s'en rendre maître, était de se faciliter le moyen de tirer une troisième parallèle à travers les retranchemens de l'ennemi, du Rhin au Schutter.

L'archiduc fit en conséquence les dispositions suivantes : Quatre bataillons sous les

ordres du prince d'Orange, devaient attaquer la droite; le major-général Zopf, qui avait aussi quatre bataillons, devait assaillir les ouvrages de gauche, et en particulier celui appelé la redoute de *Souabe*.

Ces dispositions furent mises à exécution le 1er janvier dans l'après-midi. Le prince d'Orange s'avança, avec son intrépidité ordinaire, contre les ouvrages de l'ennemi, la baïonnette croisée, et les emporta. Non content de ce premier succès, il continua de repousser les Français, leur enleva plusieurs autres ouvrages, et les poursuivit même jusques dans leur camp. Ceux-ci s'étant ralliés, et ayant été renforcés par un corps de réserve commandé par le général Lecourbe, tinrent vivement tête au prince d'Orange. Cette circonstance, jointe à l'extrême obscurité de la nuit et à l'espèce de confusion qu'elle occasionne ordinairement, ne permit pas au prince d'Orange de se soutenir dans les premiers ouvrages dont il s'était emparé. Il résolut alors de les abandonner, après avoir enlevé 15 pièces de canon qu'il ne put emmener, et prit position en avant des premiers ouvrages qu'il avait eu ordre d'attaquer. Là, il se maintint malgré tous les efforts de l'ennemi, et couvrit ainsi

les travailleurs qui construisaient derrière lui la parallèle projetée.

Pendant que le prince d'Orange s'emparait ainsi des ouvrages qui flanquaient la droite du centre du camp retranché, ceux qui flanquaient la gauche étaient attaqués avec le même succès par le général Zopf; le principal était, comme nous l'avons dit, la redoute de Souabe. Cet ouvrage, situé sur le flanc gauche de la digue qui couvrait le camp retranché, avait une très-grande étendue, un fossé, des demi-bastions, de fortes palissades et un double rang de trous-de-loup.

Le général Zopf l'attaqua bravement, et malgré son formidable état de défense, il en chassa les Français, en tua un grand nombre, et les poursuivit jusqu'à leur camp. Il retourna aussitôt prendre position devant la redoute qu'il avait reprise, et commença une vive canonnade avec la même artillerie qu'il avait enlevée à l'ennemi. Les ouvriers achevaient, en même temps que cette attaque avait lieu, la communication de cette redoute avec la tête de la Sappe qui était dirigée contre elle, et la joignirent par une parallèle au village de Kehl. Les succès du prince d'Orange et du général Zopf, contre la droite et la gauche de la digue,

ayant contraint les Français de l'abandonner, les Autrichiens y élevèrent aussitôt une banquette sur son escarpe, afin de pouvoir se loger à l'abri.

Au point du jour, les assiégeans s'aperçurent que plusieurs points dont ils s'étaient emparés, étaient enfilés par les batteries du camp retranché. Il était cependant d'une importance si majeure de les conserver, qu'ils s'y soutinrent malgré le feu épouvantable auquel ils étaient exposés; ils joignirent, par une parallèle, ces ouvrages à ceux enlevés par le prince d'Orange. Tous ces combats furent très-meurtriers. Les Français portèrent la perte des Autrichiens à 2,000 hommes, et la leur à peine à la moitié de ce nombre. On a des motifs de croire que c'était absolument le contraire.

La prise de la redoute de Souabe et de la digue privèrent les Français d'une communication sûre entre les deux ailes du camp retranché; mais comme celui-ci était très-près du fort de Kehl, ainsi que nous l'avons déjà observé, il se trouvait fortement protégé par son feu. Cette circonstance obligea les assiégeans de suspendre l'attaque des ailes, jusqu'à ce qu'ils eussent établi quelques batteries qui pussent battre sur deux ouvrages considérables, élevés

derrière la droite du centre, rompre leurs palissades et faire taire leur feu.

Ces batteries furent achevées et se trouvaient prêtes à jouer dans la matinée du 6 janvier. L'Archiduc avait résolu de faire donner l'assaut aux deux ouvrages ci-dessus ; mais heureusement, il ne fut pas dans la nécessité d'avoir recours à ce moyen destructeur. Les Français voyant que s'ils étaient forcés sur ce point, il ne leur resterait d'autre moyen de salut que de passer le Rhin sur un pont-volant, ne crurent pas prudent de rester plus long-temps dans cette périlleuse situation ; ils évacuèrent en conséquence tous les ouvrages de l'aile droite, dans la nuit du 5.

Cette retraite ayant considérablement diminué le front de l'ennemi, les opérations devinrent, dès ce moment, plus directes et plus concentrées. Les assiégeans furent alors en état de diriger leurs feux contre les ponts, ils élevèrent des batteries pour les détruire. L'archiduc, impatient de terminer un siége si long, si coûteux et si fatiguant pour les troupes, ne voulait pas perdre un instant pour enlever aux Français les retranchemens qui étaient encore en leur pouvoir. Il ordonna, dans la nuit du 6, l'assaut contre l'aile gauche du

camp retranché. Les Autrichiens y réussirent complètement, et chassèrent les Français de leur camp dans leur fort. Mais ceci ayant eu lieu dans le moment où les Français retiraient leurs gardes; les unes et les autres se réunirent sur les glacis, et retournèrent à la charge contre les Autrichiens. Le combat fut très-opiniâtre; cependant, malgré l'incident favorable qui avait doublé leurs forces, les Français ne purent pas reprendre leur camp, et furent forcés d'opérer leur retraite dans le chemin couvert du fort. Les assiégeans se hâtèrent de se loger dans les ouvrages qu'ils avaient emportés, et les joignirent par une parallèle à l'extrémité du village de Kehl.

Les Français, ayant ainsi successivement perdu les nombreux et formidables ouvrages qui protégeaient le fort de Kehl, ne pouvaient plus espérer de le conserver; ils étaient sur le point de perdre leur communication avec Strasbourg, excepté par bateaux, parce que leurs ponts ne pouvaient pas manquer d'être bientôt détruits par les batteries qu'on élevait contre eux: ils se déterminèrent en conséquence à capituler. Le 9, le général Desaix eut une conférence avec l'archiduc, et convint avec lui d'une capitulation, en vertu

de laquelle les Français évacuèrent le fort de Kehl le lendemain, et repassèrent le Rhin avec leurs armes, leurs bagages et leur artillerie.

Ainsi, après sept semaines de tranchées ouvertes, les Impériaux rentrèrent dans la possession d'un poste important qui leur avait été enlevé en peu d'instants. L'histoire rangera certainement le siége de Kehl au nombre des événemens remarquables de cette guerre. La défense des Français fut brillante et fit beaucoup d'honneur à leurs ingénieurs qui donnèrent dans cette occasion une nouvelle preuve de leur supériorité reconnue sur tous ceux des autres nations. Si on se permet de dire que les Autrichiens ne montrèrent pas autant d'aptitudepour l'attaque, que les Français pour la défense, ce n'est que pour rappeler les obstacles en tout genre qu'ils eurent à surmonter, et les nombreux ouvrages qu'ils furent obligés d'élever malgré la glace, la neige, la pluie et les brouillards. La constance avec laquelle ils supportèrent les dangers, les fatigues et la lenteur du siége, sont au-dessus de tout éloge. L'archiduc montra depuis le commencement jusqu'à la fin, cette résolution et cette obstination militaire qui en définitif

garantissent les succès, et qui l'assurèrent si souvent au grand Frédéric.

Ce siége coûta, des deux côtés, des sommes énormes et (ce qu'on doit le plus déplorer) la vie à un grand nombre d'hommes. On évalue à 10,000 ceux que les Autrichiens perdirent. Ce calcul, quoique peut-être exagéré, n'est cependant pas loin de la vérité : cette perte énorme fut d'autant mieux sentie par les Autrichiens, qu'elle portait sur leur meilleure infanterie. La perte des Français ne fut guères moindre, et s'étendait de même sur leurs meilleures troupes. Quelle que fut l'importance qu'ils attachassent à la possession du fort de Kehl, l'obstination qu'ils mirent à le défendre, provenait moins de l'espoir de le conserver, que du désir d'affaiblir pour le reste de la campagne l'armée victorieuse de l'archiduc Charles, et d'empêcher ce prince d'entreprendre quelques opérations au-delà du Rhin, ou d'aller chercher de nouveaux triomphes en Italie.

Ce fut par ce même motif, et pour que les Autrichiens ne réunissent pas toutes leurs forces contre Kehl, que les Français se décidèrent à défendre la tête-de-pont d'Huningue. Ils l'avaient construite pendant que

leurs armées étaient en Allemagne; elle était appuyée et flanquée par un ouvrage à cornes considérable, élevé dans une île du Rhin, appelée *Schuster-Insel*, et était, de même que cet ouvrage à cornes, protégée par le feu de la forteresse d'Huningue et par plusieurs batteries élevées sur la rive gauche du Rhin.

Lorsque Moreau eut repassé le Rhin à la fin d'octobre, l'archiduc laissa un corps de troupes pour bloquer la tête-de-pont d'Huningue; elle fut investie au commencement de novembre par le prince de Furstenberg qui commandait l'aile gauche de l'armée Impériale; ce prince ordonna la construction des ouvrages qui étaient nécessaires pour l'investissement, et fit établir quelques batteries sur les points qui commandaient la tête-de-pont. Comme elle ne se trouvait ni aussi bien fortifiée, ni aussi avantageusement située que celle de Kehl, il n'était pas présumable qu'elle ferait une aussi longue résistance, et que pour la défendre, les Français exposeraient la ville d'Huningue à être détruite. Néanmoins, soit qu'ils voulussent attirer sur ce point l'attention d'une partie de l'armée autrichienne, ou que celle-ci, se reposant trop sur les avantages qu'elle avait contre cette place, n'employât

pas les moyens nécessaires pour la réduire, sa défense fut prolongée bien au-delà du terme ordinaire.

Les Autrichiens, après avoir inutilement sommé les Français d'évacuer la tête-de-pont, commencèrent à la canonner et à la bombarder, ainsi que la Schuster-Insel et la ville d'Huningue. La position dominante de leurs batteries, et l'emploi judicieux de leurs feux, les mirent bientôt à même de rompre le pont qui joint les deux rives. Ce succès ayant mis la tête-de-pont dans le cas d'être insultée, pouvait hâter la reddition de la place; mais en dépit du feu continuel des Autrichiens, les Français réussirent à réparer le pont, et à rétablir la communication entre l'île, la ville, et la tête-de-pont d'Huningue.

Le prince de Furstenberg, trompé dans l'espoir qu'il avait conçu, que la rupture du pont amènerait la prise de la place, résolut de tenter de la prendre de vive force. Le 30 novembre, il ordonna l'assaut contre les retranchemens de l'ennemi. Les troupes s'emparèrent de la demi-lune de l'ouvrage à cornes; mais les Français ayant été renforcés, la reprirent après une action sanglante; elle coûta 800 hommes aux Autrichiens, et à peu-près

autant aux Français. Ceux-ci perdirent entr'autres le général Abbatucci, à qui ils étaient redevables des succès de la journée.

Après cette tentative inutile, le prince de Furstenberg, ayant pensé avec raison que le sort de la tête-de-pont d'Huningue dépendait du résultat du siége de Kehl, et que la reddition de cette dernière place devait amener celle de la première, se contenta de la canonner et de la bombarder. Ses batteries mirent à différentes reprises le feu à Huningue, dont une partie fut brûlée, et fut abandonnée par presque tous les habitans.

Afin de détruire les ouvrages des Autrichiens, et de déranger leurs travailleurs, les Français firent plusieurs sorties, qui furent toujours à leur désavantage. Quelques-uns des combats que ces sorties occasionnèrent, eurent lieu sur le territoire bâlois, qui touchait, pour ainsi dire, la tête-de-pont. Il était également difficile aux Impériaux et aux Français, en raison de cette proximité, de s'empêcher de profiter, pendant le combat, des avantages qui se présentaient sur le territoire bâlois, et il n'était pas facile aux Suisses de s'y opposer. Les Français déjà mécontens de l'armement des Suisses dans le canton de Schaffhausen, lors

de la retraite de Moreau, se plaignirent qu'ils avaient laissé violer leur territoire par les Autrichiens. Barthélemy, l'envoyé de la République, fit à ce sujet quelques représentations très-sévères aux députés des cantons assemblés à Bâle. Ceux-ci effrayés de ses menaces, prêtèrent l'oreille à ses plaintes, et destituèrent deux officiers bâlois, accusés de s'être entendus avec les Impériaux, ou dumoins de n'avoir pas fait respecter assez strictement le neutralité suisse.

Cet acte de rigueur satisfit un peu les Français, et fut cause que les Impériaux se plaignirent à leur tour. L'archiduc et le prince de Furstenberg ordonnèrent que de vives remontrances fussent faites aux cantons, et leur signifièrent formellement de pourvoir à l'inviolabilité de leur territoire.

Toutes ces demandes de part et d'autre n'eurent d'autre effet que de jeter les Cantons dans le plus grand embarras; mais elles n'empêchèrent pas les deux partis d'aller sur le territoire suisse chaque fois qu'ils le trouvèrent à propos, soit pour s'attaquer ou se défendre.

Le mois de décembre se passa sans aucun événement marquant, les Autrichiens s'étant contentés d'achever régulièrement leurs ap-

proches, sans faire d'attaques de vive force. Aussitôt après la reddition de Kehl, l'archiduc envoya au prince de Furstenberg la grosse artillerie dont il s'était servi pour le siége de cette place.

Ce secours mit le prince de Furstenberg à même d'attaquer vigoureusement la tête-de-pont et les ouvrages qui la défendaient. Les Français se trouvant très-resserrés et incapables de tenir plus long-temps, se déterminèrent à abandonner la rive droite du Rhin, sur laquelle il ne leur importait pas beaucoup de rester après la reddition de Kehl. Ils capitulèrent en conséquence le 2 février, et le 5 ils repassèrent le Rhin avec armes et bagages. Le même jour, les Autrichiens prirent possession de la tête-de-pont, ainsi que de la Schuster-Insel. Il était stipulé par la capitulation, que les Impériaux ne tireraient pas sur Huningue, et que les Français ne feraient pas feu de la ville contre les postes autrichiens qui étaient vis-à-vis. Ils convinrent en général que les choses seraient replacées sur la rive droite du Rhin, dans le même état où elles se trouvaient avant le passage de cette rivière par les Français.

La reddition de la tête-de-pont d'Huningue

termina la campagne d'Allemagne. On croit à propos d'en finir le récit par quelques réflexions et observations générales qui puissent mettre le lecteur à même de se former une opinion sur cette campagne. Ces réflexions seront le sujet du chapitre suivant.

—

CHAPITRE X.

CONCLUSION.

Le plan adopté par les Français dans la campagne que nous venons de décrire, était en tout semblable à celui dont ils avaient, deux ans auparavant, recueilli tant d'avantages importans. Ce plan, qui n'était praticable qu'avec une grande supériorité de forces, s'était réduit, pendant ces deux campagnes, à diriger les plus grands efforts possibles contre les deux ailes de l'ennemi, dans l'intention de déborder son centre, et de le forcer à l'abandonner ou à le laisser cerner. En 1794, les Français avaient employé la majeure partie de leurs forces sur la Sambre et dans la Flandre occidentale, à mettre les alliés dans la nécessité de dégarnir leur centre où ils étaient formidables, et à les attirer vers leurs ailes où ils se trouvaient faibles. Lorsqu'en 1796 ils prirent la résolution d'envahir l'Allemagne, ils ne voulurent pas non plus faire de tentatives pour attaquer de front les villes de Manheim et de Mayence; mais ils effectuèrent le passage du Rhin à une

certaine distance de ces places, et au lieu d'employer inutilement leur temps et leurs moyens à en faire le siége, ils s'avancèrent rapidement en Souabe et en Westphalie. Ils voulaient se rendre maîtres d'Ehrenbreitstein, de Mayence, de Manheim et de Philipsbourg, par la méthode dont ils s'étaient servis en 1794, pour reprendre les villes de Valenciennes, Condé, Landrecies et le Quesnoi, et gagner ainsi, par une simple manœuvre, ce qu'on n'aurait obtenu autrefois que dans deux ou trois campagnes favorables.

Quiconque comparera la guerre actuelle avec celles qui ont eu lieu depuis un siècle, remarquera facilement que les Français se sont écartés de la route suivie autrefois dans les opérations militaires, et qu'ils ont adopté une tactique plus vaste dans son objet et dans ses moyens. La révolution, qui a tout changé parmi les Français, a eu la même influence sur la composition et l'esprit de leurs armées, que sur les idées des hommes qui ont été chargés de les commander : il en est résulté un nouveau système militaire basé sur le *calcul* relatif de l'Europe et de la France, système né de l'esprit de conquête, dirigé tout entier vers ce but, et destiné à faire toujours triompher

la supériorité du nombre. Il faudrait un traité particulier pour développer entièrement et faire voir en quoi ce système s'éloigne des principes qu'on avait considérés jusqu'à présent comme principes fondamentaux de l'art de la guerre (1). Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent que d'indiquer les applications les plus frappantes que les Français en ont fait, en s'abstenant d'entreprendre aucun siége, et en courant le risque de laisser derrière eux des places fortes à de grandes distances. Ils entrevirent qu'en portant la guerre loin de ces villes, ils obligeraient leurs ennemis à s'en éloigner; ils crurent que s'ils pouvaient conquérir et garder les pays qui se trouvaient situés au-delà des places fortes, celles-ci tomberaient à la fin en leur pouvoir, sans

(1) Quelques ouvrages, et entr'autres celui de M. Guibert sur la *Tactique*, avaient déjà fait connaître les modifications qu'il était nécessaire d'opérer dans le système de guerre moderne, et les changemens qui résulteraient de la formation actuelle des armées. Les Français ont mis ces principes à exécution dans la guerre présente, et ont fait usage en outre de moyens secondaires, jusqu'alors inconnus, tels que les télégraphes et les ballons. Ils ont employé ceux-ci avec succès dans différentes circonstances, et particulièrement à Maubeuge et à Fleurus.

Note de l'Auteur.

leur avoir coûté ni sang ni argent. D'un autre côté, ils se proposaient de s'emparer des forteresses en envahissant les pays avoisinans, comme ils s'étaient rendus maîtres de ces pays en s'emparant des places fortifiées. Si jusqu'alors elles avaient servi de moyens de conquête, ils voulaient que dès ce moment elles en devinssent le résultat. Cette méthode, à l'aide de laquelle les Français avaient pris un si grand nombre de places fortes en 1794, n'eut pas le même succès en 1796; mais cette faute ne provint pas des places qu'ils laissèrent derrière eux, et si ces dernières ne mirent pas d'obstacle aux succès de Jourdan, elles ne furent pas non plus cause de ses premiers revers. Si ce général eut été victorieux à Amberg ou à Wurtzburgh, les forteresses d'Ehrenbreitstein, Mayence, Manheim et Philipsbourg auraient succombé, comme Luxembourg en 1795.

Les élémens de l'armée autrichienne n'ayant éprouvé aucun changement, et leurs qualités distinctives étant la stabilité des formes et l'uniformité de l'organisation, ceux qui dirigeaient les opérations de cette armée ne changèrent rien à leur ancienne théorie, ni les généraux à leur manière habituelle d'opérer. En persis-

tant, sous ces deux rapports, dans leur ancien système pendant que leur ennemi en adoptait un plus avantageux, il est incontestable qu'ils contribuèrent beaucoup aux succès des Français. On pourrait même considérer cette obstination comme en étant la principale cause, si on ne la trouvait pas déjà dans les élémens mal combinés de la coalition, dans la trahison de quelques-uns de ses membres, dans la faiblesse de la confédération germanique (1), dans les embarras pécuniaires de l'Empereur, enfin dans les obstacles et les pertes de toute espèce contre lesquels il a continuellement été obligé de lutter. Ces considérations nous conduisent plutôt à louer qu'à déprécier l'armée autrichienne; et lorsque nous réfléchissons

(1) Le simple contingent de l'empire fut fixé, en 1681, à 40,000 hommes. D'après les décrets rendus par la diète de Ratisbonne, pendant cette guerre, tous les membres de la confédération germanique auraient dû fournir un contingent quintuple, ce qui aurait porté l'armée de l'empire à 200,000 hommes. Elle n'a cependant jamais eu 60,000, la majeure partie des princes et des états ayant préféré payer plutôt que de fournir des hommes. Les traités de neutralité, conclus par les plus puissans membres de l'empire, ont réduit son armée à peu de chose; elle n'est pas de plus de 12,000 hommes dans ce moment.

Note de l'Auteur.

qu'elle fut la première, et qu'elle est aujourd'hui la dernière à supporter le poids de la guerre; lorsque nous nous rappelons tout ce qu'elle a perdu en hommes et en territoire, nous sommes portés à admirer sa persévérance, et à nous estimer heureux de ce que par une organisation si stable et par son inébranlable constance, tout le continent européen n'ait pas été depuis long-temps obligé de se soumettre aux armes ou aux principes des Français. On doit enfin convenir que l'armée autrichienne a été la plus forte barrière qui ait été opposée au torrent des troupes républicaines, et qu'elle seule a sauvé l'Allemagne pendant l'année 1796.

Personne n'a plus contribué au salut de cette vaste contrée, personne n'a plus de droit à la reconnaissance de ses habitans, et à l'admiration de la postérité, que l'archiduc Charles. Obligé, pendant quelques temps, de lutter avec des forces disproportionnées, contre un ennemi brave, habilement commandé, et enhardi par la victoire, il n'a manqué d'aucune de ces qualités que l'embarras de sa situation et ses circonstances exigeaient; il a fait preuve de courage, de talent et de patience; il a trompé les espérances de la France, et est

allé au-delà de celles que l'Allemagne avait conçues.

Ce prince se trouvait, lors de l'ouverture de la campagne, à la tête d'une armée formidable, quoiqu'inférieure cependant à celle de ses ennemis. Il put alors se flatter qu'il parviendrait à compenser cette inégalité de moyens par un surcroît d'habileté et de promptitude. Nul doute qu'il n'eût aussi formé alors quelques projets pour l'amélioration des intérêts de son frère, et pour l'intérêt de sa propre gloire. Ce fut au moment de les exécuter qu'on lui enleva 30,000 hommes de ses meilleures troupes, pour les envoyer en Italie.

L'archiduc ne se plaignit cependant pas de la grande réduction que son armée éprouvait, et ne pensa même pas à entraver cette mesure par son crédit et l'influence naturelle qu'il avait sur l'esprit de l'Empereur. Il se trouva, dès ce moment, hors d'état d'entreprendre aucune opération offensive; et réduit même à la nécessité d'adopter un système défensif, extrêmement difficile à suivre, ce jeune prince ne montra néanmoins ni dégoût ni abattement. Il s'efforça de suppléer à la diminution de ses troupes, en faisant de celles qui lui restaient le meilleur emploi possible; il alla chercher la

victoire sur les bords de la Lahn et de la Sieg; et quand une invasion, sur le succès de laquelle les Français comptaient, en l'opérant loin de ce prince, leur ouvrait l'Allemagne, et leur permettait d'y déployer leurs nombreux bataillons, l'archiduc ne cessa pas un seul moment de leur opposer une résistance ferme et méthodique. Il savait toujours discerner, lorsqu'il était à propos d'accepter ou de refuser le combat, et distinguer les postes dont il fallait disputer obstinément la possession, de ceux dont l'importance était au-dessous de la perte qu'il pouvait y faire ; il opérait sa retraite, en perdant aussi peu de terrain, et en gagnant autant de temps que possible.

Dès que son rapprochement des états héréditaires eût donné un accroissement suffisant à son armée, en même-temps qu'il diminuait celle des Français, il commença à concevoir l'espérance de délivrer l'Allemagne. Il exécuta alors, avec résolution, des plans formés avec sagesse ; il déploya contre Jourdan son caractère hardi et entreprenant, trop long-temps entravé par un système défensif; il battit ce général, le poursuivit sans relâche, le surpassa en célérité, le trompa dans ses manœu-

vres, et l'obligea de se retirer derrière le Rhin.

Ayant achevé la défaite de l'une des armées républicaines, il s'empressa d'employer contre l'autre sa fortune et ses talents; il fixa la première, et donna un nouvel éclat aux autres : il déconcerta avec habileté les projets du général Moreau qui lui était opposé, rendit inutile le courage de ses soldats, et délivra l'Allemagne de leur présence. En deux mois l'archiduc se transporta des frontières de la Bohême sous les murs de Dusseldorff; de cette ville à Bâle, et de Bâle à Offenburgh, se battant toujours, et toujours victorieux. Peu satisfait de l'être incomplètement, il voulut que les succès de la fin de la campagne pussent balancer les désastres de son commencement, et ne donna aucun repos à l'ennemi, qu'il ne lui eût arraché ce qui lui restait encore de ses premières conquêtes. A peine y fut-il parvenu, qu'au lieu de se livrer à un repos bien mérité, il n'écouta que les intérêts de son pays, et que sans songer à la différence qu'il y avait de quitter le commandement d'une armée victorieuse, ou de prendre celui d'une armée qui n'avait éprouvé que des défaites, il courut à de nouveaux dangers en Italie.

L'archiduc, comme tout autre prince, honoré à son âge du commandement d'armées considérables, a sans doute eu recours aux conseils de l'expérience. On sait qu'il a souvent profité de ceux du lieutenant-général Bellegarde, et du colonel d'état-major Schmidt. C'est un hommage que nous rendons avec plaisir aux talens de ces deux officiers ; ils se sont montrés dignes de la confiance que l'Empereur et l'archiduc eurent en eux : on leur doit des éloges d'en avoir fait un aussi bon usage, et ils ont des droits à la sincère reconnaissance de l'Allemagne. Ils ont vraisemblablement eu beaucoup de part aux succès de l'archiduc, en suppléant par leur expérience à celle qui manquait à ce prince ; mais ce que S. A. I. peut réclamer comme n'étant qu'à elle seule, c'est un courage à toute épreuve, et qui ne peut être égalé que par sa modestie et son sang froid ; c'est une pénétration d'esprit sans exemple au milieu des dangers ; c'est cette énergie qui lui fait oublier la faiblesse de sa constitution, et supporter tous les genres de fatigues ; enfin, c'est cette justice impartiale avec laquelle il sait récompenser et punir. Il a trouvé le secret de donner aux généraux et aux officiers de

son armée une activité qui leur était jusqu'alors inconnue, et à laquelle on peut attribuer les derniers succès de l'armée autrichienne. Il a fait revivre la discipline, non en augmentant sa sévérité, mais en inspirant à chacun l'amour de ses devoirs, le désir d'être remarqué, et la crainte des reproches. Il a trouvé le moyen d'obliger les généraux de son armée à faire preuve de plus de zèle et d'obéissance à exécuter les plans de M. de Bellegarde, que l'Empereur n'en put obtenir d'eux en 1794, en faveur du fameux général Mack. Il sut élever son autorité au-dessus des abus, des prétentions et des intrigues qui ont lieu dans les quartiers généraux comme à la cour, et obliger tous les intérêts particuliers à se réunir pour le bien général. Ce sont là des qualités et des faits qui caractérisent le prince Charles, et que l'histoire n'omettra pas. La conduite de ce prince, à-la-fois prudente et magnanime, a eu incontestablement plus d'influence que toute autre circonstance sur le résultat de cette campagne.

Ce résultat replaça les deux armées dans une position à peu-près semblable à celle où elles se trouvaient avant la rupture de l'armistice. Les avantages peu considérables qui résultè-

rent de la campagne, furent en faveur des Français. Ils s'étaient emparés de la tête-de-pont de Neuwied, d'une partie du Palatinat et du Hundsruck. On a vu dans le courant de cet ouvrage le peu d'importance de ces deux pays sous le point de vue militaire. L'acquisition de la tête-de-pont de Neuwied était cependant d'un plus grand intérêt; mais la proximité de la forteresse d'Ehrenbreitstein en diminuait l'importance.

Il est constant que peu de campagnes ont eu un résultat aussi insignifiant que celle de 1796, du moins en ce qui concerne les acquisitions et les pertes de territoire; tandis qu'il n'en est guères qui, au début, aient paru en offrir de plus considérables. Quoiqu'elle n'ait cependant pas été remarquable par de grandes batailles, et qu'elle n'ait apporté aucun changement marquant dans la position des puissances belligérantes, elle n'en occupera pas moins sa place dans l'histoire. L'intérêt qu'elle pourra inspirer proviendra moins des conséquences dont elle fut immédiatement suivie, que de celles que l'on pouvait en attendre à une certaine époque. L'archiduc sera moins loué pour ce qu'il fit que pour ce qu'il empêcha les Français de faire, et non pas autant pour ce

qu'il acquit que pour ce qu'il conserva. Les opérations des armées opposées pendant cette campagne, fournirent d'utiles leçons au militaire, et une source féconde de réflexions à l'homme d'état.

En examinant les changemens peu considérables survenus dans la position relative des Français et des Autrichiens, après quatre mois de combats et de vicissitudes en tout genre, il est impossible de ne pas éprouver le plus vif regret de voir un si graud nombre d'hommes sacrifiés pour la possession de quelques retranchemens et de quelques lieues de territoire. Il est plus facile de déplorer la perte de ces victimes de la guerre, que d'en déterminer précisément le nombre. Les recherches que nous avons faites, et les calculs que nous avons recueillis à cet égard, permettent cependant d'en faire une évaluation approximative. On a lieu de croire que la perte des Autrichiens, dans cette campagne, s'est élevée à environ 30,000 hommes, et celle des Français à environ 40,000. Les désastres éprouvés par Jourdan furent en grande partie cause que la perte de ceux-ci excéda autant celle des autres; elle fut au reste à peu-près la même de part et d'autre pendant tout le reste de la campagne.

Les Français avaient, comme nous l'avons remarqué au commencement de cet ouvrage, deux objets en vue, en faisant une invasion en Allemagne. Le premier était de pénétrer au cœur des états de l'Empereur, et le second de faire subsister leurs troupes aux dépens de ce prince et des différens états de l'empire. Ils échouèrent dans le premier; mais ils réussirent complètement dans l'autre, pendant les quatre mois qu'ils demeurèrent au-delà du Rhin. Ils recueillirent de grands avantages de la terreur que leurs succès et leurs vues politiques avaient répandue en Allemagne, dans tous les états et dans toutes les cours du second ordre. La plupart de ceux-ci s'empressèrent d'acheter à un prix élevé la permission de n'être plus ennemis de la France. Les Républicains perçurent des sommes immenses provenant des contributions qu'ils avaient levées dans les provinces ennemies, et par suite des armistices qu'ils accordèrent. Leur prompte expulsion de l'Allemagne ne leur permit pas de recueillir tout ce qu'ils avaient imposé; mais ils en reçurent la plus grande partie, et pendant quatre mois les armées de Jourdan et de Moreau ne coûtèrent rien à la République française.

Mais autant celle-ci avait gagné en finances

et en approvisionnemens militaires, autant elle avait perdu de son ascendant sur l'esprit des habitans. Grand nombre de ceux-ci, principalement dans les villes impériales, avaient été dupes de ces professions de foi politique et morale, que les Français avaient répandues dans toute l'Europe. Séduits par ces abstractions philosophiques, les étrangers ne pouvaient se persuader que, mises en pratique, leur résultat ne fût pas également admirable; ils étaient encore dans cette persuasion, lorsque les Français en étaient eux-mêmes revenus. Les premiers avaient été dupes d'une brillante théorie; les derniers en avaient été désabusés par une cruelle expérience : ceux-là voyaient la révolution dans une perspective lointaine, qui empêchait d'en apercevoir les défauts; ceux-ci l'avaient vue de près dans sa difformité naturelle. Comme cette lance fabuleuse qui guérissait les blessures qu'elle avait faites, les Français étaient destinés à guérir aussi les maux qu'ils avaient eux-mêmes causés. Leur conduite ne pouvait manquer de détruire l'effet de leurs écrits, et il suffisait seulement de les connaître pour perdre l'envie d'imiter leur système. Les habitans des Pays-Bas et de la Hollande devaient déjà leur conversion à la

présence des Français; elle produisit le même effet en Allemagne. Leurs manifestes militaires proclamaient la guerre aux châteaux et la paix aux chaumières; mais ils ne furent fidèles qu'à la première de ces promesses. Ils avaient protesté de leur respect pour les propriétés, et ils se jouaient de ses droits; ils avaient annoncé que le bonheur et la liberté suivraient leurs pas, et cependant partout où ils les portèrent, ils furent marqués par tous les excès du despotisme militaire. Le bon sens du peuple allemand lui fit mettre cet essai à profit, et les habitudes nationales prévalurent bientôt sur la métaphysique française. Les philosophes et les littérateurs de l'Allemagne commencèrent à comparer de plus près les principes et leurs conséquences. Quant au peuple, il s'abandonna entièrement au sentiment que lui inspirait sa nouvelle position; ses ressentimens éclatèrent, et il les exerça aussitôt qu'il en eut l'occasion et le pouvoir. Les vengeances des habitans de la Westphalie, de la Franconie et de la Souabe contre les Français, et les terribles représailles de ceux-ci, les ont fait de plus en plus détester dans les pays qu'ils avaient conquis. Il est présumable que s'ils tentaient d'y pénétrer encore, ils trouveraient un ennemi dans chaque habitant.

Tout ce que les Français ont perdu en Allemagne sous le rapport de l'opinion, les Autrichiens l'ont gagné. Si ceux-ci eurent des revers au début, ils les réparèrent bientôt par de brillans succès. S'ils traversèrent l'Allemagne par un mouvement rétrograde, ils s'y étendirent bientôt après en conquérans; et comme c'est toujours la dernière victoire qui détermine l'opinion du peuple, c'est toujours elle aussi qui fixe le sentiment qui prévaut.

L'archiduc Charles a personnellement acquis beaucoup d'ascendant sur l'opinion publique en Allemagne; il a été le libérateur de cette vaste contrée, et il en est devenu l'idole. La moitié de ses habitans a été témoin de ses exploits; ils se sont attachés à sa personne par admiration, et à sa cause par les sacrifices qu'ils ont eux-mêmes faits pour elle. Ces dispositions et ces sentimens seront peut-être un jour utiles à la maison d'Autriche.

FIN DE LA CAMPAGNE DE 1796, EN ALLEMAGNE.

CAMPAGNE DE 1796, EN ITALIE.

CHAPITRE PREMIER.

Forces et positions des Alliés et des Français en Italie. — Ouverture de la campagne. — Batailles de Montenotte, de Montélegino *, de Dego et de Vico. — Retraite des Alliés. — Armistice conclu entre le Roi de Sardaigne et la République française. — Observations sur ces événemens.

Il est bien connu des personnes instruites sur cette matière, que depuis le commencement de l'année 1796, les Français avaient formé le projet de faire de très-grands efforts en Italie. L'éloignement qu'ils témoignèrent d'étendre aux armées d'Italie la trève qui avait été conclue en Allemagne, à la même époque, entre les armées impériale et républicaine, pouvait facilement le faire entrevoir.

Une foule de considérations politiques et militaires se réunissaient pour déterminer le Gouvernement français à pousser la guerre en Italie avec plus de vigueur qu'on ne l'avait fait

* Que les Français nomment celle de *Millesimo*.

pendant les dernières années. L'exemple de l'Espagne qui avait été portée, par l'invasion de son territoire et la prise de deux ou trois de ses places fortes, à conclure précipitamment la paix, donnait au Directoire quelque raison de penser que l'adoption du même plan contre le roi de Sardaigne, aurait un résultat semblable ; il se flattait qu'en menaçant les forteresses du Piémont, et en attaquant au même instant tous les états de ce souverain, la crainte de perdre sa couronne le déterminerait à se détacher de la coalition.

A ces motifs s'en joignaient encore d'autres d'une importance aussi majeure. Il s'agissait de porter la guerre dans les propres états de l'Empereur, de détruire sa prépondérance en Italie, de fermer ses ports aux Anglais, et surtout de trouver dans des provinces riches et fertiles, de l'argent, des subsistances et des ressources de toute espèce.

Afin d'exécuter ces desseins avec le plus grand succès possible, le Gouvernement français chercha à les déguiser, et à tromper ainsi la vigilance de ses ennemis. Convaincu que la rigueur de la saison et la nature du pays empêcheraient les Autrichiens et les Piémontais d'entreprendre aucune opération offensive

pendant l'hiver, il ne se hâta pas de renforcer l'armée française en Italie, ni même de réparer les pertes qu'elle avait essuyées dans la campagne de 1795. Il fit plus; le manque de solde et de vivres ayant causé de vifs mécontentemens parmi les volontaires nationaux, et les généraux ayant vu qu'ils ne pouvaient ni les ramener à la subordination, ni les payer, on toléra, non-seulement que ces derniers donnassent à tous ceux qui le voulurent la permission de retourner en France, mais même qu'ils fermassent les yeux sur l'absence de ceux qui avaient quitté leurs corps sans permission; ce qui fit que plusieurs milliers de leurs plus mauvais soldats rentrèrent dans leurs foyers.

Le rétablissement du bon ordre et de la discipline à l'armée d'Italie n'occupa pas d'abord non plus ce Gouvernement. La faiblesse et l'état de désorganisation de cette armée étaient bien connus des alliés; c'est même cette connaissance qui les porta à conclure qu'il n'était pas nécessaire de lui opposer des forces considérables dans la campagne qui allait s'ouvrir.

Cependant le Directoire, sous prétexte de prévenir des troubles dans le midi de la France, fit rassembler aux mois de janvier et de février,

dans les provinces du Languedoc, du Roussillon et de la Provence, à peu-près 40,000 hommes de ses meilleures troupes. Le plus grand nombre d'entre elles ayant fait les guerres d'Espagne, s'était habitué à la chaleur de son climat, et était par conséquent en état de résister à celui d'Italie (1). Pendant le mois d'avril, presque toutes ces troupes arrivèrent à marches forcées sur le territoire de Gênes; et, peu après l'ouverture de la campagne, Buonaparte se trouva à la tête d'une armée de 60,000 hommes, dont 45,000 sous ses ordres immédiats étaient dans la position de Savone; le reste était posté au Col-de-Tende, et dans les autres passages qui conduisent de la rivière du Ponent en Piémont. On se rappèlera qu'à la fin de l'année 1795, l'habile général autrichien Devins, ayant été obligé, pour cause de santé, de remettre le commandement de l'armée au général d'Argenteau, les Français, sous les ordres de Schérer, s'emparèrent de toutes les sommités

(1) Cette considération manque de justesse, puisque les guerres d'Espagne se sont faites aux frontières de la France, dont le climat est moins chaud que celui d'Italie.

Note du Traducteur.

des Alpes maritimes, depuis le Col-de-Tende jusqu'aux sources de la Bormida; ils occupèrent même, et fortifièrent les extrémités de plusieurs vallées, situées vers le Piémont, et entre autres le point de Montenotte qui était d'autant plus important, qu'il dominait la seule route praticable qui se trouvait dans cette chaîne de montagnes. Le général Devins avait fait faire cette route pour faciliter la communication entre Acqui et Savone.

Le cabinet de Vienne, voulant réparer les échecs éprouvés par son armée d'Italie à la fin de l'année 1795, l'avait augmentée, mais non pas autant qu'on aurait pu le désirer, ni même qu'il s'était engagé à le faire. Il avait promis au roi de Sardaigne qu'il aurait au printems de 1796, 60,000 hommes en Italie, ce qui avait fait refuser à ce prince des conditions de paix avantageuses en cas qu'il eût voulu rester neutre, et la cession du Milanais s'il avait consenti à se joindre aux Français. La même promesse avait été faite au général Beaulieu, qu'on envoya prendre le commandement de l'armée d'Italie. Il quitta Vienne avec l'espérance que tout ce qu'on lui avait annoncé, se trouvait déjà au lieu de sa destination ou qu'il le recevrait bientôt; mais quel fut son étonnement

et celui de la cour de Turin, lorsqu'on vit qu'au lieu de 60,000 hommes, il fallait commencer la campagne avec à peu-près la moitié de ce nombre, en y comprenant même un corps d'environ 6,000 Napolitains (1). Le général Beaulieu ne fut pas moins surpris, lorsqu'il sut que le général d'Argenteau qui, par son ancienneté, commandait l'aile droite de l'armée, n'était pas rappelé comme on lui en avait aussi donné l'assurance.

Le roi de Sardaigne avait à peu-près 60,000 hommes sous les armes, en y comprenant sa milice; de ces 60,000 hommes, 20,000 sous les ordres du général Colli, défendaient le Col-de-Tende et les autres approches du Piémont, du côté du comté de Nice et de l'état de Gênes; 10,000 gardaient les différentes vallées qui séparent le Piémont de la France; 15,000 commandés par le duc d'Avoust se trouvaient en Savoie où ils étaient opposés à l'armée française des Alpes, forte de 25,000 hommes

---

(1) « L'armée de Beaulieu fut bientôt portée, par les » renforts venus de l'intérieur de l'Autriche, à plus de » 50,000 hommes (46 bataillons et 36 escadrons) auxquels » devaient se réunir 12,000 hommes de troupes napolitaines. »

(ANNALES DE L'EUROPE, pag. 149, TOME 3).

sous les ordres du général Kellermann ; le surplus des troupes sardes était réparti dans les places de l'intérieur.

D'après ces différentes évaluations, il paraît que les Français entrèrent en campagne avec 85,000 hommes (1), et les alliés avec 75,000.

Les premières hostilités eurent lieu au commencement d'avril. Les Français débutèrent par menacer plusieurs points à-la-fois, afin de rendre les alliés incertains sur celui qu'ils avaient réellement l'intention d'attaquer, et par conséquent pour les obliger à diviser leurs forces; ils firent plusieurs démonstrations sur toute la longueur du Col-de-Tende, ce qui mit les Piémontais dans la nécessité d'étendre leur ligne de défense pour assurer tous les passages qui mènent en Piémont. Les Français firent répandre le bruit qu'ils voulaient s'emparer de Gênes, et pour lui donner quelque vraisemblance, ils firent avancer de Voltri un corps de 10 à 12,000 hommes, commandé par le général Laharpe, qui poussa son avant-

(1) « .... L'armée française consistait en 50 à 60,000 » hommes....... »

(Annales de l'Europe, pag. 149, tom 3).

garde jusqu'à Saint-Pierre-d'Arena, l'un des faubourgs de Gênes.

Dès que le général Beaulieu fut instruit de ce mouvement, il partit d'Alexandrie dans les environs de laquelle il avait réuni son armée, se porta rapidement sur Novi, prit position en avant du front du défilé de la Bochetta, et fit avancer un fort détachement aux portes de Gènes, pour couvrir cette ville, et pour tenir le général la Harpe en éveil.

Les chefs du Gouvernement génois voyant leur pays occupé par deux puissantes armées, hors d'état de pouvoir faire respecter leur neutralité, recevant des messages des deux partis, quelquefois accompagnés d'assurances de protection, d'autres fois de menaces, se trouvaient dans une position très-embarrassante; il leur était également impossible d'empêcher le territoire de la République de devenir le théâtre de la guerre, et de se soustraire à l'obligation de fournir des subsistances aux deux armées. Certains cependant que dans tous les cas ils seraient à la merci des Français ou des Autrichiens, ils firent en sorte d'entretenir des relations amicales avec les uns et les autres, et de maintenir en même-temps, autant que possible, l'indépendance de la République. Pour

y parvenir, ils rassemblèrent leurs troupes, ordonnèrent de faire rentrer la milice au-dedans des murs, et de garnir d'artillerie les fortifications de leur ville qui ne peut être défendue, ni par conséquent assiégée, que par des forces nombreuses. Quoi qu'il en soit, ces magistrats pensaient moins à la défendre contre des armées étrangères, qu'à prévenir l'insurrection de ses habitans dont la basse classe était aussi attachée aux Français, que la classe élevée l'était aux Alliés.

Le général Beaulieu ayant inutilement attendu les renforts et les officiers d'état-major qu'il avait demandés, s'étant aperçu que l'armée française augmentait journellement et menaçait Gènes, convaincu enfin qu'une faible résistance ne pourrait que l'entraîner à sa perte, prit, avec sa détermination accoutumée, la résolution d'attaquer lui-même avec vigueur les Français dont il supposait que toutes les dispositions n'étaient pas encore prises. En effet, la plus grande partie de leur artillerie, qu'il leur avait été impossible de transporter par terre à Savone, s'était trouvée pendant quelque temps bloquée à Nice par une escadre anglaise; mais malheureusement cette escadre, soit qu'elle y fût contrainte par

les vents, ou qu'elle eût eu en vue quelqu'autre objet d'une plus grande importance, quitta sa station dans ce moment critique, et deux jours après toute l'artillerie et les bagages de l'armée française arrivèrent à Savone et à Vado.

Voici quel était le plan que le général Beaulieu avait formé, et qui eût été couronné du plus heureux succès, s'il avait eu plus de forces à sa disposition.

Le général Colli qui commandait l'armée piémontaise, formant l'aile droite de la ligne de l'armée alliée, devait faire une forte diversion par les sources du Tanaro et de la vallée d'Oneille; et dans le cas où il eût trouvé les Français faibles sur ces points, les pousser vigoureusement, et couper leur armée. Le général autrichien Provera, posté avec 2,000 hommes sur une montagne escarpée dont la base forme une péninsule baignée par la Bormida, flanquait en même-temps la gauche des Piémontais et la droite des Autrichiens, et avait ordre de se porter, d'après les circonstances, pour appuyer les uns ou les autres. Le général d'Argenteau, avec environ 15,000 hommes renforcés par 4,000 Piémontais d'élite, était chargé d'attaquer les Français par la vallée de la Bormida, et de tâcher d'arriver

directement à Savone, en suivant la route faite par le général Devins (1). Le général Beaulieu devait se porter en personne, avec ce qui lui restait de troupes, sur Gènes, par la Bochetta, et prendre les Français en flanc dans la rivière du Ponent. De cette manière, ceux-ci devaient être attaqués sur toute la ligne des Alpes maritimes, depuis le Col-de-Tende jusqu'à Gênes. Ces dispositions étaient bonnes en elles-mêmes, mais les troupes qui devaient les exécuter étaient trop faibles et trop disséminées.

Le 10 avril, jour fixé pour le commencement des opérations, le général Beaulieu attaqua le général Cervoni à Saint-Pierre-d'Aréna, et le chassa de sa position. Le lendemain, il le força de nouveau à la retraite, et le repoussa jusqu'à Voltri.

C'était moins de cette attaque que de celle que devait faire le général d'Argenteau, que dépendait le résultat du plan arrêté. La position retranchée des Français, qu'il était chargé d'enlever, consistait en trois grandes redoutes placées à une certaine distance, l'une au-dessus

(1) Cette route n'est pas connue des militaires français, et les relations allemandes n'en font pas mention.

Note du Traducteur.

*



de l'autre. La dernière se trouvait à Montenotte, devenu fameux depuis cette journée, qui ouvrit l'Italie aux Français.

Le 11, le général d'Argenteau attaqua les deux premières redoutes dont il s'empara; mais la défense en fut si prolongée et si vigoureuse, qu'il n'arriva que tard devant la troisième qui était la plus forte. L'ennemi ayant été renforcé, soit par les troupes qui avaient été chassées des redoutes prises, ou par d'autres venues de Savone; et celles du général autrichien ayant éprouvé une extrême fatigue, il remit au lendemain l'attaque de la troisième redoute, prit une position un peu en arrière, et passa la nuit à une petite distance des Français.

Le général Rampon, auquel fut confiée la défense du poste de Montenotte, ayant reçu de nouveaux renforts pendant la nuit, dispersa quelques troupes dans les bois qui bordent le seul chemin qui conduit à la redoute. Au point du jour, le général d'Argenteau s'avança pour l'attaquer, sans avoir eu la précaution de faire fouiller les bois. A peine son avant-garde fut-elle arrivée devant la redoute, qu'elle fut accueillie sur ses flancs par une fusillade, et sur son front par un feu de mitraille si vif, qu'elle

fut aussitôt obligée de se replier. Poursuivie par les Français, elle fut mise en déroute, et communiqua bientôt le désordre et l'effroi au reste du corps du général d'Argenteau, qui se retira précipitamment. Craignant alors de n'être pas en état de faire face aux Français, il envoya au colonel Wuckassowich, qui était à quelques lieues de lui (1) avec un corps de 3 à 4,000 hommes (2), l'ordre de le rejoindre; mais par une inadvertance inconcevable, il se trompa de date, et indiqua un jour plus tard que celui qu'il voulait effectivement désigner.

Cependant Buonaparte, après avoir fait porter des renforts à sa droite, et ordonné au général Laharpe de s'avancer entre les généraux Beaulieu et d'Argenteau, et de tourner la gauche de ce dernier, marcha en deux colonnes, l'une par la vallée du Tanaro, et l'autre par les hauteurs de Savone, dans le dessein de tourner aussi la droite du général d'Argenteau, et de le séparer du général Colli. Celui-ci, dans la crainte de se voir coupé,

---

(1) A Cassello.

(2) Ce corps est porté à 6,000 hommes dans la relation allemande.

Note du Traducteur.



et désirant conserver sa communication avec les Impériaux, se replia après une défense honorable. Buonaparte ayant ainsi privé le général d'Argenteau de la coopération du général piémontais, se porta rapidement sur son flanc droit, qu'il tourna en même-temps que le général Laharpe exécutait la même manœuvre sur sa gauche. L'avantage fut partout du côté des Français, qui néanmoins le payèrent chèrement. Dans leur rapport officiel, ils firent monter la perte des Alliés à 3,500 hommes, dont 2,500 faits prisonniers.

Après cette victoire, les Français s'avancèrent dans les montagnes, prirent possession de Carcare, et allèrent s'établir sur les hauteurs qui environnent Cairo, que les Autrichiens avaient abandonné. Le général Beaulieu s'étant aperçu que les Français avaient dirigé leurs principales forces contre le centre et la droite de sa ligne, se replia en obliquant à droite, afin d'opérer sa jonction avec le général d'Argenteau, et de se rapprocher des Piémontais.

Les Français, qui ne voulaient pas donner aux Alliés le temps de se réunir, poussèrent vivement leurs avantages. Leur gauche s'avança rapidement sur le Tanaro, en se plaçant tou-

jours entre les Piémontais et les Autrichiens, et déborda la droite de ces derniers. Leur centre et leur droite continuèrent, le 13, à se porter en avant, et le 14, forcèrent les Autrichiens à courir les hasards d'un engagement général à Montélégino.

Buonaparte suivit le même plan et exécuta la même manœuvre qui lui avait si bien réussi à Montenotte. Il dirigea la majeure partie de ses forces contre l'aile droite des Autrichiens, de manière à la séparer des Piémontais, avec lesquels ces premiers n'avaient qu'une faible communication. Cette disposition eut le plus grand succès. La gauche des Piémontais et la droite des Autrichiens furent enfoncées et mises en déroute. Le centre des Autrichiens eut alors à soutenir l'attaque de presque toute l'armée française. Il se défendit avec le plus grand courage, tenta plusieurs fois de se faire jour à travers la ligne française, et rendit la victoire long-temps indécise. Buonaparte craignant qu'elle ne lui échappât, fit de nouvelles dispositions pour se l'assurer; il renforça la droite de son armée, et la fit avancer, formée sur trois fortes colonnes, contre l'aile gauche des Autrichiens, qui était soutenue par quelques retranchemens élevés près de Dego.

Cette aile opposa une vive résistance, et le feu des batteries fit essuyer de grandes pertes aux Français. Mais une de leurs colonnes commandée par le général Masséna, ayant réussi à déborder la gauche des Autrichiens, ceux-ci, pressés de toutes parts par des forces doubles des leurs, furent accablés et mis en déroute.

Sur ces entrefaites le colonel Wuckassowich qui arriva, comme nous l'avons dit, un jour trop tard, rencontra à la nuit le corps d'armée du général d'Argenteau, qui fuyait dans la plus grande confusion, vivement poursuivi par l'ennemi, que le combat, la chaleur et les difficultés du terrain avaient aussi désuni. Ce colonel défilant en bon ordre par une vallée latérale, chargea les Français avec impétuosité, les mit en déroute, les poursuivit à son tour pendant plusieurs heures, et reprit Dego. Cet heureux incident aurait pu changer la face des affaires, si d'Argenteau se fût porté au secours de cette division; mais loin de la rejoindre, il ne rallia même pas un seul bataillon, et continua sa retraite. Le brave colonel Wuckassowich, alors attaqué par des forces supérieures, fut, malgré une résistance opiniâtre qui coûta à l'ennemi un

grand nombre d'hommes, entre autres les généraux Causse (1), Dupuis et Rondeau, contraint de céder au nombre, et ne put opérer sa retraite qu'après avoir considérablement souffert : il rejoignit à Acqui le reste des troupes autrichiennes que le général Beaulieu réunissait dans cet endroit.

Si l'on doit ajouter foi au rapport de Buonaparte, les Alliés perdirent dans cette bataille 2,500 hommes tués, 8,000 faits prisonniers, 22 pièces de canon et 15 drapeaux. Au nombre des prisonniers se trouvait le lieutenant-général Provera (2).

Le général d'Argenteau, qui perdit dans cette circonstance toute sa raison (si toutefois il en eut jamais), oublia entièrement en se retirant, le 12, les corps détachés sous les ordres du général Provera, qui n'apprit la défaite des Alliés que lorsqu'il vit les Français fondre de tous côtés sur lui. Se trouvant par l'irruption soudaine de Buonaparte,

(1) De ces trois généraux, le général Causse est le seul dont on ait entendu parler.

(2) Il y a ici une erreur de fait. Le général Causse fut blessé mortellement à l'attaque de Dego; le général Provera se rendit prisonnier à Cossaria.

Notes du Traducteur.

éloigné du général Colli, il tâcha, dans la nuit du 13 au 14, d'effectuer sa retraite sur l'armée autrichienne, dont il était séparé par la Bormida; mais cette rivière tout-à-coup débordée, il lui fut impossible de la passer. Il ne lui resta dès-lors d'autre ressource que de se retirer sur le sommet de la montagne qui dominait un vieux château (1) où il se retrancha, et où il se défendit pendant deux jours, quoique sans eau ni subsistances. Entouré de tous côtés, le général Provera fut sommé de se rendre à discrétion; mais il s'y refusa. Les Français donnèrent alors l'assaut; ils furent repoussés trois fois avec un carnage horrible. Des trois généraux français Panel, Quentin et Joubert (2), qui conduisaient les attaques, les deux premiers furent tués, et le troisième blessé grièvement. Ce ne fut que le 14 dans l'après-midi, que le brave Provera et sa troupe, exténués de fatigue, de faim, de soif, et n'ayant plus l'espoir d'être secourus, se rendirent prisonniers de guerre.

Buonaparte, d'après l'ordre donné aux géné-

---

(1) Celui de Cossaria, où il profita des retranchemens qui existaient.

(2) C'est Banel et Quenin que l'auteur a voulu dire.

Notes du Traducteur.

raux français de ne jamais faire connaître le nombre de leurs soldats tués, blessés et faits prisonniers, ne parla d'aucune perte dans la relation qu'il fit de la victoire de Montélégino; il est cependant certain qu'elle fut très-considérable. Trois généraux ayant été tués ou blessés dans les combats des 13 et 14, nul doute qu'un nombre proportionné d'officiers et de soldats n'eût éprouvé le même sort.

Le silence de Buonaparte dans cette occasion donne assez lieu de penser qu'il exagérait beaucoup la perte des Alliés, qui, d'après des rapports impartiaux, ne paraît pas avoir été aussi considérable.

Quoique la bataille de Montélégino eût affaibli davantage les points de communication entre les armées autrichienne et piémontaise, ces armées ne combinèrent cependant aucun mouvement pour se rapprocher et pour resserrer leur ligne; elles laissèrent ainsi Buonaparte maître de se placer entre elles, et de forcer les Piémontais à agir séparément; ce qui était le principal objet du plan de campagne formé par les Français.

Buonaparte, après avoir laissé une partie considérable de son armée pour observer les Autrichiens et les empêcher de secourir les Pié-

montais, ou de faire une diversion en leur faveur, marcha contre ceux-ci avec le reste de ses forces. Le 16, il fit attaquer leur camp retranché. Quoiqu'il n'eût pas réussi à le forcer, la crainte de se voir tourner engagea les Piémontais à l'abandonner dans la nuit du 16 au 17, laissant toutefois une garnison dans la ville de Ceva.

L'armée piémontaise prit une excellente position au confluent du Tanaro et de la Cursaglia, se retrancha fortement, et résista pendant quatre jours à tous les efforts que l'ennemi fit pour la déloger; mais les Français ayant, le 21, passé le Tanaro en deux endroits, le général Colli n'osant pas courir les chances d'une bataille dans la position qu'il occupait, il la quitta la nuit suivante, et se retira sur Mondovi où il craignait que la retraite ne lui fût coupée. Les Français le poursuivirent et l'attaquèrent au point du jour, près du village de Vico. Après une assez vive résistance, les Piémontais furent de nouveau battus. Ils continuèrent leur retraite, et les Français entrèrent à Mondovi le même soir. Le rapport de ces derniers portait que les Piémontais avaient eu 1,800 hommes tués, dont un général; qu'on leur avait pris 8 pièces

de canon et 5 caissons, 11 drapeaux et fait 1,300 prisonniers, au nombre desquels se trouvaient trois généraux. Le général républicain Steugel, connu par sa défaite au passage de la Roër, fut blessé mortellement dans cette affaire.

L'armée piémontaise, dès ce moment entièrement séparée des Autrichiens, et réduite à ses propres forces, prit une position défensive sur la Stura. Son front était couvert par cette rivière; sa droite s'étendait à la forteresse de Coni, et entretenait une communication avec le corps qui défendait le passage du Col-de-Tende; sa gauche était appuyée à la ville de Chérasco, située au confluent de la Stura et du Tanaro. C'était la meilleure position que le général Colli pouvait prendre dans la conjoncture où il se trouvait; elle couvrait les places fortes du Piémont, et défendait les seules routes par lesquelles les Français pouvaient y pénétrer, puisqu'ils n'étaient pas encore maîtres du Milanais. De la conservation de cette ligne de défense dépendait la sûreté du Piémont et de Turin. Si les Français parvenaient à la traverser, ils pouvaient se porter dans le pays plat, et en laissant les forteresses derrière eux, marcher droit sur Turin, dont ils n'étaient plus qu'à dix lieues. La su-

périorité de leurs forces leur permettait de masquer les forteresses qui auraient pu leur donner de l'inquiétude, et de se répandre dans les plaines du Piémont, que les faibles débris de l'armée du général Colli n'auraient osé leur disputer.

Les revers éprouvés par les Alliés à Montenotte, à Montélégino et à Vico, et les progrès rapides des Français remplirent la cour de Turin d'alarmes justement fondées. Le roi de Sardaigne, frappé de l'imminence du danger qui le menaçait, avait peu d'espoir que le général Colli fût en état de résister plus longtemps aux efforts d'un ennemi si souvent victorieux; ne pouvant pas non plus compter beaucoup sur un secours efficace de la part du général Beaulieu, il ne jugea pas à propos d'exposer aux hasards d'une bataille, ses états et sa couronne. Il ne vit alors de moyen de les conserver que par une prompte paix, et ne perdit pas de temps à la demander. Il envoya des plénipotentiaires à Gênes, chargés d'en faire la proposition aux commissaires français, et adressa en même-temps l'ordre au général Colli de solliciter une suspension d'armes du général Buonaparte. Après quelques difficultés, celui-ci y consentit. Les princi-

pales conditions de cette suspension furent: que les Français seraient mis en possession des places fortes de Coni, Ceva et Tortone; que jusqu'à ce que cette dernière fût rendue, la ville d'Alexandrie leur serait remise; qu'ils resteraient maîtres de tout le pays situé sur la rive droite du Tanaro, depuis la source de cette rivière jusqu'à son embouchure dans le Pô; qu'il leur serait permis de traverser cette dernière rivière au-dessous de la ville de Valenza, et que les troupes françaises auraient le passage libre à travers tous les états du roi de Sardaigne.

Cet armistice fut bientôt après suivi d'un traité de paix entre ce prince et la République française. On n'entrera dans aucun détail sur la nature, les conditions et les conséquences politiques de ce traité; ce serait nous éloigner de notre sujet : on ne le considérera que sous le rapport de l'effet qu'il produisit sur la suite de cette campagne.

Avant d'en terminer le récit, on croit pouvoir hasarder quelques réflexions sur les événemens que l'on vient d'exposer; ils ont été trop remarquables, et leurs conséquences trop majeures, pour ne pas faire naître le désir de connaître les causes vérita-

bles qui les ont produits. Quelques-uns attribuèrent les désastres des Alliés, dans cette campagne, aux erreurs politiques des ministres des cours respectives, et aux fautes commises par les généraux; d'autres n'ont vu dans les victoires des Français que l'effet naturel de la supériorité de leurs forces, du courage de leurs soldats et de l'habileté de leurs généraux. L'opinion des personnes les mieux informées, ainsi que les rapports les plus impartiaux, attribuent les malheurs des Alliés à la réunion de ces différentes causes.

La cour de Vienne avait formellement promis de porter son armée en Italie à 60,000 hommes, et malgré cette promesse, elle ne s'éleva jamais à plus de 30,000, en y comprenant les Napolitains. L'armée piémontaise, vu la difficulté de la recruter et de la solder, ne fut pas aussi nombreuse qu'elle aurait dû l'être, d'après les conventions faites à ce sujet entre les cours de Vienne et de Turin.

De part et d'autre, des intrigues, de la méfiance et d'autres causes secrètes, encore plus déplorables, s'unissaient pour empêcher que les armées autrichienne et piémontaise ne fussent assez nombreuses, et ne pussent agir avec l'identité de vues nécessaires pour leur

offrir quelques chances de succès contre un ennemi qui marchait à son but avec une parfaite unité d'action et d'intérêt.

La cour de Vienne nomma au commandement de l'armée d'Italie le général Beaulieu, aussi distingué par son courage que par son bonheur à la guerre ; elle comptait beaucoup, et avec raison, sur son zèle et sa fidélité ; mais ce général n'avait jamais commandé en Italie, et ne pouvait pas avoir une connaissance bien exacte du pays où il allait faire la guerre ; connaissance qui devenait encore plus nécessaire par l'insuffisance de ses forces. En rendant justice aux talens militaires du général Beaulieu, nous devons cependant observer qu'il ne possédait pas toutes les qualités que doit avoir un général en chef ; il lui manquait surtout cette sagacité et ces manières conciliantes, si nécessaires à un général qui a sous ses ordres des troupes de différentes nations, ou qui se trouve obligé d'agir conjointement avec elles. L'harmonie et cette confiance mutuelle qui seules pouvaient compenser leur infériorité et donner de l'ensemble à leurs opérations, paraissent n'avoir pas existé entre lui et les généraux piémontais.

Les généraux Beaulieu et Colli étaient en

outre indépendans l'un de l'autre, et avaient ordre seulement d'agir de concert, ce qu'ils ne firent pas aussi exactement qu'on l'aurait désiré. Les Autrichiens jetaient le blâme des défaites de Montenotte et de Montélégino sur les généraux Piémontais qu'ils accusèrent de n'avoir pas soutenu le général d'Argenteau, comme ils auraient pu le faire. De leur côté, les Piémontais reprochaient aux Autrichiens de ne les avoir pas secourus dans les batailles des 16, 21 et 22, prétendant que s'ils l'eussent fait, ils auraient pu se maintenir devant Ceva et Mondovi. Les uns et les autres accusaient le général d'Argenteau d'avoir omis ou négligé de communiquer les ordres qu'il recevait aux généraux sous son commandement, et d'avoir occasionné la perte de ces deux combats par les mauvaises dispositions qu'il prit, et par la faiblesse de la résistance qu'il opposa aux attaques des Français. On ne peut s'empêcher de croire ces imputations fondées, lorsqu'on sait que ce général fut rappelé bientôt après, et même mis aux arrêts.

On doit applaudir à l'empressement que mit le général Beaulieu à marcher pour couvrir Gênes au commencement d'avril, et au courage avec lequel il attaqua le corps

français qui menaçait cette ville; mais on peut lui reprocher d'être resté inutilement plusieurs jours à Voltri, et de n'avoir pas su prévoir que le dessein des Français était de l'obliger à quitter les hauteurs, où il s'était avantageusement posté. — En se portant au secours de Gênes, le général Beaulieu s'était séparé de la droite de son armée. Après avoir rempli son objet, il semble qu'il aurait dû rejoindre le général d'Argenteau, puisque Gênes avait eu le temps de se mettre à l'abri d'un coup de main. Le meilleur moyen de défendre cette ville eut été encore de ne pas se laisser battre par les Français, et de les empêcher de pénétrer dans le Piémont.

L'inaction de Beaulieu permit à Buonaparte de préparer son mouvement contre le général d'Argenteau, de battre deux fois ce général, et d'obtenir ces premiers succès qui décidèrent du sort de la campagne. Si Beaulieu eût resserré sa ligne, et réuni son armée en se rapprochant davantage du général d'Argenteau; si au lieu d'occuper un front très-étendu, les généraux Beaulieu et Colli eussent opéré leur jonction, ou qu'ils eussent au moins pris des positions telles qu'ils eussent pu se secourir mutuellement, ils auraient été

en état de défendre les défilés des Apennins, de rendre le Piémont impénétrable, et de déjouer complètement les plans de Buonaparte. Si alors celui-ci eût marché sur Gênes afin d'engager les alliés à partager leurs forces, ou contre la Lombardie, dans l'espoir que les Autrichiens voleraient à sa défense, il n'aurait pu exécuter ni l'un ni l'autre de ces mouvemens, et surtout le dernier, sans mettre ses flancs en danger, et sans s'exposer à être continuellement attaqué dans une position très-désavantageuse. Il eut été contraint de marcher par le pays plat, tandis que les alliés qui étaient maîtres de toutes les hauteurs, auraient pu tomber sur lui, quand et d'où il leur aurait paru le plus à propos de le faire. Si enfin dans ces circonstances Buonaparte eût éprouvé des revers, les alliés auraient pu le chasser jusques sur les côtes, et même couper sa communication avec le comté de Nice et la France.

On ne peut s'empêcher d'avouer que le plan suivi par le général Buonaparte fut aussi sagement conçu qu'habilement exécuté. Ce général montra beaucoup d'intelligence et de promptitude à profiter de la supériorité de ses forces, et des fautes de ses adversaires.

Il n'avait qu'un seul but vers lequel il dirigea tous ses mouvemens, et auquel il employa tous ses moyens : c'était de couper la ligne des alliés; il y réussit, en portant presque toutes ses forces contre la plus faible de leur ligne, manœuvre simple, et qui ne peut manquer de réussir, lorsqu'elle est exécutée avec prévoyance, vigueur et célérité.

CHAPITRE II.

RETRAITE des Autrichiens derrière le Pô. — Passage de cette rivière par les Français. — Armistice conclu entr'eux et le duc de Parme. — Bataille de Lodi. — Entrée des Français à Milan. — Insurrection des habitans de la Lombardie. — Les Français passent le Mincio. — Retraite du général Beaulieu dans le Tyrol. — Armistice conclu entre les Français, le roi de Naples, et le Pape. — Entrée des Français à Livourne. — Insurrection des habitans de la Romagne. — Description et siége de Mantoue.

L'ARMISTICE conclu entre les armées piémontaise et française fut du plus grand avantage pour ces derniers ; il les débarrassait de la moitié de leurs ennemis, leur fournissait en abondance des munitions et des subsistances, assurait leur position en Italie, et leur procurait les moyens d'obtenir de nouveaux succès, en même-temps qu'il leur offrait des points de retraite en cas de revers. Encouragé par un si grand nombre de victoires obtenues en peu de temps, et affermi par toutes les ressources nouvelles qu'il avait conquises, Buonaparte ne tarda pas à en profiter. La pos-

session de Tortone, et la liberté de passer le Pô près de Valenza, lui ouvraient le chemin du Milanais, qui était devenu une conquête facile pour une armée déjà victorieuse, et deux fois plus considérable que celle qui lui était opposée.

L'armée républicaine se mit en mouvement le 30 avril, et se porta contre les Autrichiens. Aussitôt que le général Beaulieu eut appris la suspension d'armes conclue entre les Piémontais et les Français, il se retira sur Alexandrie, et de là à Valence où il passa le Pô; il prit alors position derrière cette rivière, entre celles du Tesin et de la Terdappio, afin de garantir le Milanais. Abandonné par les Piémontais, et privé de l'appui de leurs places fortes, il ne pouvait plus songer à agir offensivement; il ne lui restait qu'à redoubler d'efforts pour retenir les Français aussi long-temps que possible de l'autre côté du Pô, et à défendre ensuite le Milanais, de manière à donner à la cour de Vienne le temps d'envoyer des renforts, que la défection du roi de Sardaigne rendait indispensables. Supposant que les Français profiteraient de la liberté du passage stipulé dans l'armistice, et qu'ils chercheraient à passer le Pô près de Valenza ou de

Tortone dont ils étaient maîtres, le général Beaulieu prit position avec la majeure partie de ses forces à la proximité de ces deux villes, afin de protéger le cours du Tesin; il ne laissa que peu de troupes pour garnir la rive gauche du Pô jusqu'à la Piave, et à l'embouchure du Tesin.

Buonaparte prévit toutes les difficultés que présentait le passage d'une rivière aussi rapide que le Pô, en présence de l'ennemi, et sachant que le général Beaulieu n'avait pas assez de troupes pour garder les bords de ce fleuve dans toute l'étendue de son cours, il pensa qu'en descendant beaucoup plus bas, il trouverait un endroit favorable pour en opérer le passage qui pourrait n'être que faiblement défendu. Par ce mouvement, il obligea le général Beaulieu à abandonner tout-à-coup la plus grande partie du Milanais, pour ne pas se voir privé de ses communications avec Mantoue et le Tyrol. Si au contraire Buonaparte l'eût attaqué sur le Tesin, Beaulieu eût pu successivement défendre le passage de chacune de ces rivières, sauver ses magasins, et peut-être gagner assez de temps pour attendre des renforts qui l'eussent mis à même de se maintenir dans le Milanais. D'ailleurs, Buonaparte

gagnait, en se dirigeant vers le Bas-Pô, l'avantage de pénétrer plus avant en Italie, d'alarmer les petites souverainetés, de lever des contributions dans les duchés de Parme, de Plaisance et de Modène, enfin de se procurer de l'argent, des vivres et des chevaux, objets dont son armée n'était pas encore abondamment fournie. En conséquence de ce plan, et après avoir fait la démonstration de tenter le passage sur Valence, il se dirigea, le 8 mai, à marches forcées, vers Plaisance. N'ayant aperçu sur l'autre rive du Pô qu'un petit nombre d'ennemis, il se hâta d'y faire passer son avant-garde sur des radeaux et des ponts-volans (1). Quelques troupes légères qu'il avait jetées en avant pendant sa marche, prirent plusieurs bateaux (2) chargés de malades et de provisions.

Aussitôt que le général Beaulieu fut informé du mouvement des Français sur Plaisance et le Bas-Pô, il envoya de Pavie 5 à

(1) C'est une erreur de l'auteur. Ce passage s'effectua dans de simples barques, et non sur des radeaux et des ponts-volants.

(2) Ces bateaux étaient chargés de 500 malades, et de la pharmacie de l'armée.

Notes du Traducteur



6,000 hommes pour défendre les points menacés; ils arrivèrent trop tard; les Français étaient déjà passés et formés sur la rive gauche du fleuve.

Il y eut près de Fombio une vive escarmouche dans laquelle la cavalerie napolitaine souffrit considérablement, et où elle se fit beaucoup d'honneur. Ce combat, qui fut au désavantage des Alliés, les obligea de se retirer sur l'Adda. Dans la nuit du 7, le général Beaulieu fit partir de Casale un autre corps de 4,000 hommes pour se porter au secours de celui qui était attaqué à Fombio. Ce premier arriva à peu-près à deux heures du matin à Codogne, sur la route de Plaisance à Crémone, qu'il trouva occupée par les Français. Le choc qui eut lieu dans cette circonstance, fut suivi d'une fusillade dont le bruit attira le général français Laharpe. A peine arrivé sur le terrain, il y reçut une balle qui l'étendit mort. Sa perte fut vivement sentie par l'armée française. Quoique le corps autrichien dont nous venons de faire mention eût contraint les védettes et les avant-postes français à se replier, il trouva cependant ceux-ci trop en force pour les attaquer, ou même pour rester en position devant eux; il marcha alors sur Lodi, où le

général Beaulieu, avec le reste de son armée, s'était retiré pendant la nuit.

Les victoires des Français et la paix inopinément conclue avec le roi de Sardaigne. avaient répandu l'alarme dans toute l'Italie. La retraite des Autrichiens au-delà du Pô, laissait au pouvoir des Français tous les pays situés sur la rive droite de ce fleuve.

Le duc de Parme, dans les états duquel ils étaient déjà entrés, vit qu'il n'avait pas un instant à perdre pour se mettre à l'abri des principes révolutionnaires et des progrès des Français. Il demanda en conséquence, sous la médiation de l'Espagne, une suspension d'armes qui lui fut accordée moyennant deux millions de livres, 1,700 chevaux, 2,000 bœufs, une immense quantité de vivres, et 20 tableaux au choix des Français. Chaque pas qu'ils faisaient en Italie augmentait leurs ressources; un avantage remporté fournissait les moyens d'en remporter de nouveaux. Buonaparte fut dès-lors assuré de pouvoir payer, équiper, et faire subsister son armée aux dépends des ennemis de la France et des puissances neutres. En passant le Pô, il avait surmonté le plus grand obstacle qui s'opposât à la conquête du Milanais, premier objet de son plan de campagne.

Buonaparte quitta, le 9 mai, les bords du Pô, et se trouva, le 10, avec son avant-garde, en présence de l'arrière-garde du général Beaulieu, qui était postée en avant de Lodi et de l'Adda. Une vive canonnade qui s'engagea des deux côtés détermina les Autrichiens à évacuer la ville de Lodi, et à se retirer sur la rive gauche de l'Adda. Le major Melcamp (gendre du général Beaulieu), qui commandait l'arrière-garde autrichienne, fit placer plusieurs pièces de canon à l'extrémité du pont qu'elles enfilaient, tandis que d'autres pièces, disposées à droite et à gauche, y croisaient leur feu. Il n'avait pas voulu permettre qu'on détruisît le pont, ne s'imaginant pas que les Français feraient la tentative de le passer. Buonaparte n'avait pas cherché à le forcer, parce que toute son armée n'était pas encore arrivée; mais aussitôt qu'il en vit la plus grande partie réunie, il appela auprès de lui ses officiers généraux, et leur fit part du projet qu'il avait d'emporter le pont de vive force. Cette résolution fut généralement désapprouvée; mais Buonaparte y persistant, assembla un conseil de grenadiers (1), auquel il adressa un dis-

(1) Nous ne comprenons pas ce que l'auteur entend par un *Conseil de Grenadiers.*

Note du Traducteur.

cours véhément qui décida de l'attaque. 4,000 grenadiers et carabiniers se formèrent aussitôt en colonne serrée, et marchèrent vers le pont. Ils étaient à peine parvenus à son entrée, qu'ils furent accueillis par une terrible décharge à mitraille, contre laquelle ils ne purent tenir. Ils se replièrent avec perte, et retournèrent deux fois à la charge avec aussi peu de succès. Les Français avaient déjà considérablement souffert, et on pouvait croire qu'ils renonceraient à cette entreprise désespérée. Inébranlable cependant dans la résolution qu'il avait adoptée, Buonaparte fit appuyer par des troupes fraîches celles qui étaient engagées. Profitant alors d'un moment où la fumée devint plus épaisse par le feu continuel des batteries, pendant lequel les Autrichiens ne pouvaient ni apercevoir ni tirer sur l'ennemi, celui-ci s'élança sur le pont, le traversa avec vitesse, tomba avec impétuosité sur les pièces et sur les troupes qui les défendaient, culbuta celles-ci et s'empara des autres. Le pont ayant ainsi été enlevé, les colonnes françaises le passèrent aussitôt pour se porter au soutien des premières (1). Cette action aussi brillante

(1) Voici comme l'auteur des Annales de l'Europe,

qu'inattendue, déconcerta les Autrichiens, qui, se sentant trop faibles pour défendre le

---

rapporte le passage du pont de Lodi, page 173 du tome 3.

»....... Buonaparte fit placer, sous le feu de l'artillerie » ennemie, deux pièces de canon à l'entrée du pont, afin » d'empêcher les Autrichiens de le couper. Alors, pen- » dant qu'une vive canonnade s'engageait de part et d'au- » tre, il ordonna au général Augereau de le rejoindre sur- » le-champ, et au général Masséna de former un corps de » 4,000 grenadiers en colonne serrée, et disposa tout pour » le passage du pont. Dès que cette colonne, qui allait » affronter tant de périls, fut formée, il parcourut les » rangs. Les soldats l'accueillirent aux cris, mille fois ré- » pétés, de *vive la République*. La charge bat, et la co- » lonne s'avance sur le pont avec la rapidité de l'éclair. » Le feu de 20 pièces de canon, et celui de toute l'infan- » terie de l'armée autrichienne l'ébranlent, la font hésiter : » aussitôt le général Berthier s'élance à sa tête, et est bien- » tôt suivi des généraux Masséna, Cervoni, Dallemagne. » La colonne franchit le pont sous une grêle de mitraille, » s'empare des pièces, et se précipite sur les Autrichiens. » Une action sanglante a lieu, et la victoire était encore » incertaine, lorsque le général Augereau, qui arrivait à » marches forcées de Borghetto, la décide en faveur des » Français. Beaulieu fut forcé dans toutes ses positions. » Les Français prirent 20 pièces de canon, 400 chevaux, » et firent 1,000 prisonniers; la nuit qui survint, et la » lassitude des troupes, dont quelques-unes avaient fait » dix lieues dans cette journée, les empêchèrent de pour- » suivre leurs succès. »

terrain, le cédèrent et commencèrent leur retraite. Elle fut protégée par la cavalerie napolitaine, qui se distingua particulièrement dans cette journée; elle chargea à plusieurs reprises l'infanterie française, toujours avec courage, et quelquefois avec succès. Les Napolitains se montrèrent, par la bonne contenance qu'ils firent, et par leurs mouvemens habiles, égaux aux meilleures troupes.

Buonaparte manda au Directoire que les Alliés avaient perdu 2,500 hommes, dont 1,000 faits prisonniers, et qu'il avait pris 400 chevaux et 20 pièces de canon. Il eut la hardiesse de dire que cette bataille ne lui avait coûté que 400 hommes. Jamais il ne prouva mieux l'exagération de ses rapports que dans cette circonstance. On estime généralement la perte de son armée à 4,000 hommes; quelques-uns la portèrent même plus haut.

Par sa nature cette action devait être, et fut en effet la plus sanglante de toutes celles de la campagne; les Français en convinrent eux-mêmes. Il est impossible qu'ils n'aient pas souffert plus que leurs ennemis sur le pont de Lodi, où ils furent constamment exposés à un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie; et s'ils ont été obligés de se replier

trois fois de suite, ce fut certainement à cause des ravages causés dans leurs rangs.

On ne peut cependant pas s'empêcher de reconnaître l'intrépidité des Français dans cette périlleuse tentative, tout en censurant la manière dont l'attaque a eu lieu, et en gémissant du sang qui y fut inutilement répandu. (1) En faisant d'autres dispositions, Buonaparte eut pu passer l'Adda avec aussi peu de perte qu'il en eut au passage du Pô : il n'aurait sans doute pas eu des faits aussi brillants à rapporter, mais il aurait conservé la vie à plusieurs milliers de ses soldats; il eut acquis moins de gloire, et fait preuve de plus de patriotisme. Il oublia que le premier principe des grands généraux, est d'être avare du sang de leurs soldats, et de ne regarder comme de véritables victoires que celles où l'on a perdu le moins de monde. Le vide occasionné dans l'armée française par la bataille de Lodi, fut bientôt rempli par les renforts tirés de l'armée de Kellermann, dont la présence en

(1) On peut dire que ce ne fut pas *inutilement*, puisque cette attaque audacieuse fut couronnée du plus éclatant succès.

Note du Traducteur.

Savoie était devenue inutile depuis la paix conclue avec le roi de Sardaigne.

Dès que Beaulieu se vit obligé de se retirer sur l'Adda, il sentit la nécessité où il était de rappeler promptement les troupes qu'il avait sur le Tésin et à Milan. Après avoir laissé 1,800 hommes dans la citadelle, les Autrichiens évacuèrent cette ville le 10 mai, et les Français, au nombre de 4,000 hommes, commandés par le général Massena, y entrèrent le 11. Le lendemain, Buonaparte y fit son entrée triomphante, au milieu des acclamations de la populace, escorté par un nombreux cortége de troupes et de voitures remplies des principaux habitans de la ville. Il passa plusieurs jours dans cette capitale, occupé de festins, de bals et de toutes sortes de plaisirs (1) : il y reçut des honneurs plus grands que ceux qui avaient été exigés jusqu'alors par les princes Autrichiens et les gouverneurs du Milanais. Il logea dans le palais de l'archiduc, qui ne l'avait quitté que

(1) Tout le monde sait aujourd'hui que le goût des fêtes et de la bonne chère ne fut pas l'un des défauts de Buonaparte.

Note du Traducteur.

depuis quelques jours. Après avoir joui de son triomphe, et partagé avec les commissaires du Directoire l'encens que leur avaient offert les habitans de Milan, ils s'occupèrent ensemble des intérêts de la République. Ils imposèrent une contribution de vingt millions de francs sur la Lombardie, pour prix de la liberté qu'ils venaient de leur donner, et accordèrent une suspension d'armes au duc de Modène, pour la somme de dix millions de francs, payables, soit en argent ou en objets d'approvisionnemens, plus dix tableaux précieux.

Le 20 mai, Buonaparte adressa une proclamation à son armée, où, après avoir exalté ses dernières victoires, il lui annonçait les nouveaux exploits qu'il attendait encore d'elle. Il appelait leur vengeance sur les Napolitains, destructeurs de Toulon, et sur les habitans de Rome, assassins de Basseville; il lui faisait craindre qu'elle ne trouvât une autre Capoue dans la Lombardie; et à l'imitation d'Annibal, auquel la flatterie italienne ne cessa de le comparer, il promit à ses soldats la conquête de Rome et les dépouilles de l'Italie.

Le 22 mai, une insurrection générale éclata

contre les Français. Les villes et les villages sonnèrent le tocsin et s'armèrent; la cocarde nationale fut foulée aux pieds; les arbres de la liberté furent coupés, et tous les républicains rencontrés isolément, massacrés. Ce fut à Milan, à Lodi, à Varèze et à Pavie, que l'on montra le plus de fureur, et que le caractère fougueux et vindicatif des Italiens se développa dans toute son énergie. Les habitans de Pavie, soutenus par 5 à 6,000 paysans, cernèrent la garnison française, la désarmèrent et la firent prisonnière. Le peuple de Milan ne fut pas aussi heureux dans une tentative semblable : les Français plus nombreux qu'à Pavie, dispersèrent les insurgés, après en avoir tué un grand nombre. Buonaparte avait déjà commencé son mouvement contre les Autrichiens, lorsqu'il apprit cette insurrection inattendue. Il rebroussa chemin aussitôt, et fit marcher des troupes sur les villes qui servaient de point de réunion aux insurgés. Il ordonna d'incendier le village de Binasca, fit passer cent de ses habitans au fil de l'épée, et se porta lui-même, avec un corps considérable de troupes, contre Pavie. Il trouva les portes de cette ville fermées à son arrivée. Après avoir inutilement sommé les habitans

de les ouvrir, il les fit enfoncer à coup de canon. Les Français se répandirent alors dans les rues, tuèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent, délivrèrent la garnison et pillèrent la ville. Ces châtimens rigoureux étouffèrent bientôt l'insurrection.

Les commissaires et les généraux français firent arrêter dans toutes les villes les personnes les plus marquantes, ordonnèrent d'en fusiller un certain nombre, désarmèrent les habitans de la Lombardie, et la traitèrent de plus en plus en pays conquis.

Après la bataille de Lodi, le général Beaulieu, trop faible pour disputer plus longtems la possession du Milanais, et pour appuyer l'insurrection des habitans, ne songea plus qu'a couvrir Mantoue, et à conserver ses communications avec l'Allemagne. Dans ce dessein, il prit une bonne position sur le Mincio, sa droite s'étendant au lac de Garda et à Peschiera, et sa gauche à Mantoue.

Buonaparte fit plusieurs mouvemens pour engager le général Beaulieu à croire que son intention était de tourner le lac de Garda par Salo et Riva, afin de s'emparer de la route du Tyrol. Mais pendant qu'il faisait ces démonstrations, il attaqua le 30 mai les postes autri-

chiens sur le Mincio, et effectua le passage de cette rivière près de Borghetto. En même tems, une colonne de son armée se dirigea sur Peschiera et Castelnuova, pour couper le général Beaulieu de la route de Vérone et de Trente. Comme ce dernier mouvement aurait pu priver ce général de tous moyens futurs de retraite, il ne lui était pas permis de le différer. Il se vit donc contraint de renoncer à toute communication avec Mantoue, et d'abandonner cette place à ses propres forces; il avait heureusement eu le tems de l'approvisionner, et de la mettre en état de faire une longue défense. Après y avoir laissé une garnison de 12,000 hommes, il marcha vers l'Adige avec le reste de son armée. Il passa cette rivière, mit en déroute un corps ennemi qui le poursnivait, traversa les états de Venise, et se retira dans les passages étroits du Tyrol: là, il prit position avec 14,000 hommes qui étaient tout ce qui lui restait de son armée.

La conduite du général Beaulieu, après le passage du Pô par les Français, est digne de louanges. Constamment attaqué et poursuivi par une armée victorieuse, deux fois plus forte que la sienne, il se retira de toutes les affaires qu'il eut, avec honneur, sinon avec

avantage, et opéra sa retraite en bon ordre et sans beaucoup de pertes; il avait mis Mantoue dans un état de défense respectable. Par ce moyen, il conserva aux Autrichiens la possibilité de rentrer avec succès en Italie, dont Mantoue, sous le point de vue militaire, peut être considéré comme la capitale. Malgré toutes les manœuvres faites sur sa droite et sur sa gauche par les Français, pour le cerner et le couper de la route d'Allemagne, le général Beaulieu gagna les défilés du Tyrol avec sa petite armée, et fit d'excellentes dispositions défensives.

La retraite des Autrichiens dans le Trentin ayant laissé Buonaparte maître de ses mouvemens en Italie, il en profita pour y étendre ses troupes et y lever des contributions. Sachant qu'il se passerait beaucoup de temps avant que les Impériaux parvinssent à assembler une nouvelle armée, il pensa dans cet intervalle à mettre ses victoires à profit, et à se procurer les moyens de faire de nouvelles conquêtes dans un pays qu'il avait déjà subjugué. Il voulait surtout détacher le roi de Naples de la coalition, et même le Pape dont les états, depuis la retraite du général Beaulieu, se trouvaient à la merci des Fran-

çais; ses vœux furent bientôt satisfaits et même devancés. Le roi de Naples proposa une suspension d'armes, à laquelle Buonaparte consentit d'autant plus volontiers, que l'éloignement des états de ce prince les mettait hors de l'atteinte de l'armée française, du moins par terre; et qu'en rappelant les troupes qu'il avait à l'armée autrichienne, il affaiblissait celle-ci dans la même proportion. En outre, ce souverain pouvait nuire aux Français, tandis qu'il n'avait rien à craindre d'eux; aussi les conditions de l'armistice conclu le 4 juin, ne nuisaient-elles pas à ses intérêts; elles se réduisaient à cette seule stipulation: que ses troupes cesseraient de co-opérer avec celles de l'empereur, ce qu'elles firent peu après.

Le Pape était vis-à-vis des Français dans une position bien moins favorable, tant à cause de la situation de ses états, de ses moyens de résistance, que sous beaucoup d'autres rapports. Buonaparte entra dans les États de sa Sainteté le 29 juin, et prit possession des villes de Bologne et de Ferrare, ainsi que du fort d'Urbin; il menaçait de pénétrer encore plus avant dans l'état de l'Eglise, et rien ne pouvait l'en empêcher. Le Pape qui savait

jusqu'à quel point les Français exerceraient le droit de conquête dans ses États, et combien ils étaient enclins à détruire à-la-fois son autorité spirituelle et temporelle, s'empressa de conjurer l'orage, en offrant de souscrire à toutes les conditions qu'on lui dicterait. Quel qu'ait été le dessein de Buonaparte d'envahir l'état de l'Eglise, et quelles que fussent les facilités qu'il pouvait avoir de le faire, il jugea cependant qu'il serait dangereux de s'y enfoncer davantage, en laissant derrière lui Mantoue, le château de Milan et la Lombardie, dont les habitans pouvaient se soulever de nouveau en son absence. Il crut donc qu'il était plus prudent et plus agréable de jouir, sans aucun danger, de tous les avantages que le Pape offrait pour prix de la neutralité qu'il demandait. Celle-ci lui fut accordée, à condition qu'il payerait à la France vingt-un millions de francs, et qu'il livrerait aux commissaires de la république cent tableaux et deux cents manuscrits précieux; que les troupes Françaises demeureraient en possession des villes de Ferrare et de Bologne, et du fort d'Urbin; que la citadelle d'Ancone leur serait remise, et que le Pape rappelerait ou mettrait en liberté ceux de ses

sujets qui auraient été proscrits ou détenus, comme coupables de sédition, ou d'avoir émis des opinions révolutionnaires.

Les Français trouvèrent à Bologne, à Ferrare, à Modène et dans le fort d'Urbin, 200 pièces de grosse artillerie, et tout ce qui leur était nécessaire pour entreprendre le siége de Mantoue ; plusieurs artistes furent envoyés de Paris pour choisir dans ces villes, ainsi que dans celles de Milan, de Pavie, de Parme et de Plaisance, tous les monumens les plus précieux des arts qui s'y trouvaient, et les faire transporter à Paris. Ainsi les Français pillèrent l'Italie, comme les Romains pillèrent jadis la Grèce.

Les habitans des fiefs Impériaux, irrités par les vexations et l'insolence des soldats Français, coururent aux armes, en tuèrent quelques-uns, et assiégèrent ceux qui composaient la garnison d'Arquata. Buonaparte envoya des troupes contre ces insurgés, ordonna de fusiller les principaux d'entr'eux, et de brûler plusieurs villages ; il imposa de fortes contributions sur ce pays, et le soumit à toute la rigueur des lois militaires.

Le Directoire songea à profiter du moment où son armée se trouvait maîtresse de l'Italie,

pour détruire de toute manière la puissance de ses ennemis. Indifférent sur le choix des moyens , et s'inquiétant peu qu'ils fussent justes, pourvu qu'ils fussent avantageux, il était facile de se convaincre combien il y avait peu à compter sur les traités qu'il stipulait. Sans égard pour celui qu'il venait de conclure avec le grand duc de Toscane, et regrettant surtout de ne pouvoir plus traiter ce prince en ennemi, le Directoire donna ordre à Buonaparte de s'emparer de Livourne. Ce général fit en conséquence avancer un corps de troupes dans les Etats du grand duc; et afin de cacher leur véritable destination, il fit répandre le bruit que ces troupes étaient destinées à pénétrer dans la partie méridionale de l'état ecclésiastique; mais au lieu de suivre cette direction, elles tournèrent à droite et entrèrent à Livourne le 27 juin; elles en chassèrent le gouverneur qu'elles ne trouvèrent pas assez soumis, et prirent la place de la garnison du grand duc. Ce fut en vain que ce prince réclama sa neutralité, et protesta contre la violation de son territoire. On lui opposa le puissant argument du plus fort, et le grand motif des intérêts de la république. Les Français ne recueillirent pas de cette expédition tous les avan-

tages qu'ils en attendaient. Les Anglais avaient été instruits de ce qui se tramait contre eux, et leur vaisseaux eurent le temps de quitter Livourne, en enlevant la majeure partie des magasins et des effets du gouvernement et des négocians de cette ville. Irrités de perdre ainsi leur proie, les Français, pour se dédommager, frappèrent une forte contribution sur tout ce qu'on pouvait soupçonner d'être propriété anglaise, et enjoignirent aux habitans, sous les plus fortes peines, de déclarer tout ce qu'ils sauraient appartenir aux Anglais. La prise de Livourne leur fournit de cette manière des sommes assez considérables, et ils remplirent le principal objet qu'ils avaient en vue, qui était de fermer ce port au commerce et à la marine anglaise.

A la même époque, les Français éprouvèrent une autre fois les conséquences naturelles du pillage et des vexations qu'ils exerçaient dans les pays qu'ils avaient conquis. Des habitans d'une partie de la Romagne, poussés au désespoir par tout ce qu'ils étaient obligés de donner et de fournir, s'armèrent au nombre de plusieurs milles, tombèrent sur les détachemens français chargés de dévaster leur pays, et les massacrèrent. Buonaparte ne vou-

lant pas laisser cette insurrection impunie; envoya dans la Romagne un renfort de troupes qui tua un grand nombre de paysans, et brûla la ville de Lugo et quelques villages. Ces cruelles exécutions, quoiqu'en partie justifiées par les droits de la guerre, produisirent au plus haut degré la haine et le désir de la vengeance contre les Français.

Pendant que Buonaparte exerçait ainsi son empire dans cette belle contrée, qu'il s'emparait de ses dépouilles, et qu'il se rendait l'objet de la crainte et de la haine des peuples subjugués, ses troupes étaient occupées au siége de Mantoue et du château de Milan. Celui-ci se rendit le 29 juin, douze jours après l'ouverture de la tranchée. La garnison, commandée par le général Lami, fut faite prisonnière de guerre. On n'est entré dans aucun des détails de ce siége, parce qu'il ne s'y passa rien de remarquable, qu'il ne donna lieu à aucune action extraordinaire, et que de part et d'autre on n'y éprouva que des pertes peu considérables.

Buonaparte manquant de l'artillerie et des approvisionnemens nécessaires à un siége, avait été obligé, après la retraite de Beaulieu, de se borner à faire investir Mantoue; il n'avait

même pu former le blocus qu'à une très-grande distance, à cause de la situation particulière de cette place.

Mantoue a tellement occupé l'attention de toute l'Europe, elle a été le but de tant d'efforts, elle a fait verser tant de sang, et a tenu si long-temps en suspend le sort de l'Italie, que les personnes qui n'en connaissent point parfaitement la situation topographique et militaire, ne seront peut-être pas fâchées d'en trouver ici la description.

Mantoue, qui se glorifie d'avoir été fondée par les Etruriens avant la guerre de Troye, est située sur un lac formé par le Mincio, qui a 20 milles italiens de circonférence, et 2 milles de largeur; elle est grande, bien bâtie, et renferme un nombre considérable d'églises, dont quelques-unes sont richement décorées. Lorsqu'elle appartenait encore aux ducs de Mantoue qui y résidaient, elle contenait au-delà de 60,000 habitans; il n'y a pas aujourd'hui la moitié de ce nombre. Elle a toujours été fortifiée, et sa position la fait regarder dans toutes les guerres d'Italie comme la forteresse la plus importante de ce pays; elle a soutenu plusieurs siéges, et lorsqu'elle s'est rendue, cela a plutôt été par suite d'un blocus et faute

de vivres, que par les effets d'un siége. Ses principaux moyens de défense consistent moins dans ses fortifications que dans les difficultés qui s'opposent à la construction des approches et aux attaques des assiégeans. La ville étant entièrement entourée d'eau et de marais, on ne peut y arriver que par trois ponts ou routes principales qui sont couvertes de fortifications élevées à leurs extrémités, et que l'ennemi doit enlever avant de parvenir au corps de la place. Il y a en outre une quatrième communication défendue par le faubourg retranché du Thé. Si les assiégeans parviennent à se rendre maîtres des ouvrages extérieurs, il leur est alors facile de faire et de maintenir le blocus de Mantoue; mais ils n'en sont guères plus avancés quant à la formation d'un siége régulier, par la raison qu'ils ne peuvent ouvrir la tranchée que sur le front étroit des routes qui conduisent à la ville. Les eaux du lac deviennent stagnantes en été; ce qui la rend très-mal saine, et fait que les habitans aisés s'en éloignent ordinairement à cette époque. Cette insalubrité n'est pas le moindre de ses moyens de défense, car il est impossible d'en faire le siége sans courir le risque de voir périr une armée entière par les maladies. Dans

tous ceux que cette ville a soutenus, des fièvres pestilentielles ont fait de grands ravages, tant parmi les assiégeans que parmi les assiégés.

Ces considérations ne rebutèrent pas le général Buonaparte, que ses victoires passées avaient appris à compter sur le succès. Après avoir emporté quelques postes avancés de la place, il fit ouvrir la tranchée le 13 juillet; mais les difficultés inséparables du siége, les fièvres qui se déclarèrent dans l'armée, et les sorties de la garnison qui réussirent presque toujours, rendirent les progrès des Français extrêmement lents, et mirent le comte Canto d'Irles, qui commandait la ville, en état de tenir jusqu'à ce qu'il fût secouru.

CHAPITRE III.

NOUVELLE armée autrichienne formée en Italie, sous les ordres du feld-maréchal Wurmser. — Opérations et premiers succès de ce général. — Buonaparte lève le siége de Mantoue. — Déroute complète du corps du général Quosdanowich. — Défaite de Wurmser à Castiglione. — Seconde défaite. — Les Autrichiens repassent le Mincio et l'Adige, et rentrent dans les défilés du Tyrol. — Nouvelle insurrection contre les Français. — Plan des Français de réunir toutes leurs armées en Allemagne. — Bataille de Roveredo. — Combat de Bassano. — Arrivée de Wurmser à Mantoue. — Paix conclue entre le roi de Naples et la République française. — Refus du pape d'y souscrire. — Révolte des habitans des duchés de Modène, Bologne et Ferrare. — Origine de la République cispadane.

LA défection du roi de Sardaigne, et la perte du Milanais qui en fut la suite, firent connaître, quoique trop tard, à la cour de Vienne, l'insuffisance des forces qu'elle avait envoyées en Italie. Déterminée à ne pas laisser la Lombardie, cette belle partie de ses Etats, entre les mains des Français, elle résolut de faire les plus grands efforts pour la reconquérir. Toutes les troupes stationnées dans la Carinthie et la Styrie, furent envoyées, à marches

forcées, dans le Tyrol. Les habitans de ce dernier pays ayant témoigné le désir de s'armer pour la défense de leurs foyers, quelques milliers d'entre eux furent formés en corps de chasseurs, dont le service convient parfaitement aux Tyroliens. Comme tous ces différens renforts n'auraient cependant pas rendu l'armée de Beaulieu assez forte pour reprendre l'offensive, le cabinet de Vienne sacrifia son plan de campagne au-delà du Rhin, à ses intérêts personnels et directs en Italie. Le feld-maréchal Wurmser, qui commandait l'armée du Haut-Rhin, reçut l'ordre de se mettre en marche avec plus de 30,000 hommes effectifs pour l'Italie, et de remplacer le général Beaulieu. Les mois de juin et de juillet se passèrent avant que ces différens corps de troupes eussent effectué leur jonction, ou que les soldats fussent assez remis des fatigues d'une longue route, pour pouvoir être en état d'agir. 10,000 hommes des 30,000 venus de l'armée du Rhin furent laissés dans l'évêché d'Inspruck, pour observer un corps français qui le menaçait; et le 29 juillet, Wurmser se porta contre les Français à la tête d'une armée de 47,000 hommes, qu'il avait divisée en trois corps principaux. Celui de droite, consistant

en 17 bataillons et 14 escadrons, se dirigea le long du lac de Garda, vers Salo et Brescia; celui de gauche, commandé par le général Mézaros, fort de 5 bataillons et de 7 escadrons, marchait par Legnago vers le Pô, tandis que Wurmser, avec 29 bataillons et 14 escadrons, commandés par les généraux Mélas et Davidovich, s'avançait en personne, avec le centre, vers le Mincio, pour attaquer de front l'armée ennemie entre Mantoue et Peschiéra.

Cette disposition eut au début le plus grand succès. La colonne de droite, sous les ordres du général Quosdanowich, ayant été divisée en plusieurs autres, surprit et enleva les postes importans de Salo et de Brescia, où elle fit prisonniers 2,000 hommes, trois généraux et un grand nombre d'officiers. Le jour suivant, ce corps s'avança sur les routes de Brescia à Mantoue et à Vérone, pour prendre les Français en queue, et pour favoriser l'attaque faite par la colonne du centre. Celle-ci n'avait pas moins bien réussi dans ce qu'elle avait entrepris. Les 29 et 30, elle avait forcé tous les postes de l'ennemi le long de l'Adige, pris 1,500 hommes, 10 pièces de canon, et repoussé les Français jusqu'au Mincio.

Buonaparte, attaqué avec vigueur sur tous

les points, et menacé d'être cerné par les colonnes autrichiennes, leva précipitamment, dans la nuit du 31, le siége de Mantoue, qui était si avancé que les approches se trouvaient à cent pas du chemin couvert. La garnison, attentive à tous les mouvemens des assiégeans, fit une sortie très-vive au moment de leur retraite, tomba sur leur arrière-garde, prit 600 hommes, s'empara de toute leur artillerie et de toutes leurs munitions de siége, consistant en 134 canons et mortiers, et 140,000 bombes et boulets. Elle fut aussitôt employée à détruire les ouvrages qui avaient été faits, tant pour le siége que pour le blocus. Placé entre les deux colonnes des généraux Wurmser et Quosdanowich, Buonaparte vit tout le danger de sa position : il était bien convaincu que s'il donnait le temps à ces deux généraux de faire leur jonction, et de combiner leurs attaques, il lui serait presqu'impossible de leur tenir tête. Il adopta alors le seul moyen qui pouvait sauver son armée, et mettre le Milanais à couvert. Il jugea qu'en concentrant ses forces, et en s'avançant rapidement contre le corps de Quosdanowich, il pourrait le battre avant qu'il fût secouru par Wurmser.

*

En conséquence de ce plan, Buonaparte marcha le 30 dans la nuit, avec la majeure partie de ses forces, contre Quosdanowich dont le corps était divisé et posté sur différens points, par lesquels il tâchait de se lier au maréchal Wurmser. Buonaparte fit successivement attaquer tous ces détachemens à Lonato, à Montéchiaro, à Dezenzano, à Brescia et à Salo, le 31 juillet, les 1er, 2 et 3 août. Quelques-uns de ces combats furent à l'avantage des Autrichiens; mais le plus grand nombre fut à celui des Français. Le plus obstiné, et le plus sanglant de tous, est sans doute celui qui eut lieu le 3 à Dezenzano. 4,000 autrichiens ayant été attaqués par plus de 10,000 Français, les battirent, et firent prisonniers un général et quelques cents hommes. Cependant les corps Français s'étant ralliés, et ayant été renforcés par des troupes fraîches, attaquèrent de nouveau les Autrichiens. Ceux-ci firent une longue et courageuse résistance : mais ayant été accablés par le nombre, par la chaleur et par la fatigue d'une marche consécutive de quatre jours et quatre nuits, ils furent presque tous tués ou faits prisonniers. Le régiment autrichien de Klebeck perdit dans cette rencontre plus de

1,000 hommes qui manquaient de forces, autant pour se défendre que pour fuir. Après quatre jours de combats continuels, les différens corps qui composaient la colonne de Quosdanowich, furent entièrement défaits, dispersés, et obligés de se sauver comme ils purent dans les montagnes du Tyrol. Près de la moitié périt ou tomba dans les mains des Français, qui n'obtinrent cependant ces avantages que par la perte d'un grand nombre d'hommes et de plusieurs généraux. Débarrassé d'une partie de ses ennemis, et n'ayant plus rien à craindre pour son arrière-garde, Buonaparte, aussitôt après le premier succès obtenu sur Quosdanowich, et après avoir laissé le nombre de troupes strictement nécessaires pour chasser complètement ce général dans le Tyrol, pressa son retour avec environ 28,000 hommes pour marcher contre Wurmser. Celui-ci ayant passé le Mincio s'avançait avec 18,000 hommes, (1) pour tâcher d'effectuer sa jonction avec Quosdanowich. Le 31 août,

---

(1) « Il se trouvait encore (le maréchal Wurmser) à la tête de 25,000 hommes de ses meilleures troupes, et d'une nombreuse cavalerie.

(Annales de l'Europe, pag. 299, tom. 3).



Buonaparte rencontra près de Castiglione l'avant-garde de Wurmser, qui avait eu ce jour-là un petit avantage, et avait pris 2 à 300 hommes et quelques pièces de canon. Il attaqua sur-le-champ, avec tout ce qu'il avait de troupes, cette avant-garde composée de 3,000 hommes commandés par le général Lyptay. Celui-ci opposa la plus ferme résistance, et disputa le terrain pied-à-pied, pour donner le temps au maréchal Wurmser de venir à son secours; mais ce dernier n'arrivant pas, et les Français ayant assailli le général Lyptay de tous côtés, il lui fut impossible de tenir plus long-temps; il s'avançait en conséquence avec les officiers pour se rendre aux Français, lorsqu'au même instant, ceux-ci apercevant à quelque distance la cavalerie autrichienne qui chargeait au galop, se retirèrent précipitamment pour prendre une nouvelle position contre les troupes qui allaient les attaquer; ils reculèrent ainsi devant le général Lyptay, qui se disposait à se rendre leur prisonnier. Le corps principal de Wurmser arriva dans l'intervalle; mais il fut attaqué avec impétuosité par Buonaparte, avant d'avoir pu se former en bataille. Les Autrichiens ne lâchèrent pas le pied; mais fatigués par une longue

marche, rendue encore plus pénible par l'excessive chaleur, ne se trouvant pas formés, attaqués séparément et sans qu'ils eussent de but déterminé, ils ne purent tenir contre un ennemi qui avait l'avantage du terrain, et dont les dispositions avaient été faites d'avance; tout ce qu'ils purent faire fut de se maintenir dans la position désavantageuse qu'ils occupaient. Ils avaient même été sur le point d'en être chassés; mais ayant heureusement placé douze pièces de canon sur une éminence qui protégeait leur gauche, le feu de cette batterie arrêta les Français, et les empêcha de pénétrer dans la plaine qui séparait la droite de la gauche des Autrichiens. Buonaparte manda au Directoire qu'ils avaient perdu dans cette affaire 20 pièces de canon et 7,000 hommes, dont 4,000 furent faits prisonniers. On peut affirmer que leur perte n'excéda pas 2,600 hommes, et que celle des Français fut au moins aussi considérable.

Les deux armées passèrent la nuit à une portée de fusil l'une de l'autre; elles étaient si harassées de fatigue, qu'aucune des deux ne fit de mouvement : l'armée qui aurait eu la force d'attaquer l'autre, eût été sûre de la battre. Le 4 se passa aussi sans qu'elles en

vinssent aux mains. Les Français employèrent cette journée à s'organiser et à se poster avantageusement. Les Autrichiens demeurèrent inactifs, et restèrent dans la mauvaise position qu'ils occupaient la veille; ils se contentèrent d'arrêter un plan général d'attaque pour le 7; mais Buonaparte n'attendit pas jusques-là, et se dépêcha de profiter de l'avantage que lui donnaient la supériorité de ses forces et les fautes de ses ennemis. Le 5 au matin, il attaqua vigoureusement toute la ligne autrichienne dont la gauche était tournée, et l'arrière-garde menacée par le général Serrurier qui arrivait du Pô avec une division. Les Autrichiens se battirent avec leur courage ordinaire; mais l'avantage était tellement du côté des Français, que la victoire ne pouvait leur échapper. S'ils avaient réussi à se faire jour dans la plaine, c'en était fait de leur ennemi.

Tous les officiers qui entouraient le général Wurmser le pressèrent long-temps en vain de donner des ordres pour la retraite qui était devenue indispensable. Ce brave général, à qui on ne pouvait reprocher que son grand âge, ne put s'y déterminer. Le colonel anglais Graham eut enfin le bonheur de l'y décider, et sauva ainsi l'armée autrichienne; mais les

Français avaient déjà obtenu tant d'avantages, et la position qu'ils occupaient était si favorable, que la retraite ne put se faire sans beaucoup de désordre et de grandes pertes. Elle coûta aux Autrichiens à peu-près 3,000 hommes, tant tués que blessés et prisonniers, 30 pièces de canon et un grand nombre de charriots de munitions. Ils repassèrent le même jour le Mincio à Valeggio, et campèrent près de cette ville. Les jours suivans ils continuèrent leur retraite, pendant laquelle ils eurent plusieurs combats à soutenir, où ils perdirent encore quelques centaines d'hommes et quelques pièces de canon. Ils ne s'arrêtèrent qu'à l'entrée du Tyrol, où Wurmser ne ramena guères que la moitié de son armée. Quoi qu'il en soit, ce général atteignit, malgré ses désastres, le but qu'il s'était proposé, c'est-à-dire, de secourir Mantoue. Pendant les cinq à six jours qu'il fut en communication avec cette ville, il y fit entrer des approvisionnemens considérables, tant en vivres qu'en munitions; il en augmenta la garnison, et mit de nouveau cette place en état de résister à un long blocus.

Ainsi se termina cette expédition dont les préparatifs et le début semblaient promettre aux Autrichiens l'espoir de rentrer en posses-

sion du Milanais. Les premières dispositions faites par le maréchal Wurmser étaient excellentes, et furent parfaitement exécutées. Les revers qui eurent lieu après, peuvent être attribués à deux causes : la première, à la diversion inutile que le maréchal Wurmser avait ordonné de faire au général Mezaros dont le corps ne tira pas un seul coup de fusil ; la seconde, à l'imprudence qu'il avait eue de s'avancer au-delà du Mincio avec des forces trop peu considérables, quoi qu'il eût toute raison de croire que Quosdanowich avait été battu. Si le maréchal, satisfait d'avoir dégagé Mantoue, était resté derrière le Mincio en appuyant sa gauche à la ville, il aurait pu défendre le passage de cette rivière, recevoir tous les renforts qu'il attendait, rassembler les restes du corps de Quosdanowich, et former en peu de temps une puissante armée, même supérieure en nombre à celle des Français : alors il aurait pu passer le Mincio en force, et s'avancer au-delà de cette rivière avec quelqu'avantage et quelque probabilité de succès.

Buonaparte, avec autant de célérité que de présence d'esprit, profite des fautes et de la séparation des généraux Wurmser et Quosdanowich, gagne deux marches sur le premier,

et tombe à l'improviste sur l'autre, qui s'étant trop étendu, fut facilement battu et dispersé. Le général français exécuta, dans cette circonstance, la même manœuvre à laquelle il devait et à laquelle il a dû depuis de si grands succès. Il fut aussi particulièrement appuyé par le fort de Peschiéra, qui était en son pouvoir, et qui défend le point du lac de Garda, à l'endroit où le Mincio sort de ce lac; les Autrichiens ne purent s'emparer de ce fort, qui les gêna beaucoup dans leurs mouvemens.

Le rapport que Buonaparte fit de la perte des Autrichiens dans cette campagne, à-la-fois si courte et si mémorable, la portait à 70 pièces de canon, un grand nombre de charriots de munitions, 6,000 hommes tués ou blessés, et 15,000 faits prisonniers. Il y avait sans doute de l'exagération dans le calcul, mais non pas autant que ce général en mettait ordinairement.

D'après un rapport particulier peu connu, fourni au maréchal Wurmser par chaque régiment, et envoyé par celui-ci au conseil aulique de la guerre, il paraît que les Autrichiens perdirent, pendant ces huit jours de victoires et de défaites, 17,000 hommes, dont 391 officiers. Quoi qu'il en soit, la perte des

Français ne fut guère moins considérable ; elle se montait certainement à 10,000 hommes, dont 4,000 prisonniers. Leur armée souffrit aussi beaucoup de la chaleur et des marches forcées qu'elle fit ; le désordre dans lequel elle se trouvait était presque égal à celui de ses ennemis.

Buonaparte courut deux fois, pendant cette expédition, le danger d'être pris. L'officier qui commandait la flotille autrichienne sur le lac de Garda, ayant battu, le 31 juillet, celle des Français, débarqua ses troupes dans la péninsule de Cerimone, et les plaça en embuscade sur la route de Brescia à Peschiéra. Il avait ordonné à ses soldats de ne tirer que sur les Français qui leur paraîtraient être de quelque distinction.

Dans l'après-midi les généraux Buonaparte et Berthier, suivis de leur état-major, et précédés de trois hussards, revenaient de Brescia par la grande route. Les Croates qui étaient en embuscade, entendant de la cavalerie s'approcher avec vîtesse, sautèrent sur la route et firent feu sur les trois hussards. Deux de ceux-ci furent tués; mais le troisième ayant été manqué, il se retourna au galop en criant: *Général, sauvez-vous!* A ces mots, toute la

troupe rebroussa chemin avec précipitation, et eut le bonheur d'échapper sans accident. Ils retournèrent à Brescia, où ils prirent une autre route qui les obligea de faire un circuit de plusieurs lieues. Dans une autre circonstance, il ne s'en fallut que de quelques minutes que Buonaparte ne fût fait prisonnier à Goito par des hussards autrichiens.

On croit inutile d'entrer dans aucun détail pour prouver la fausseté du merveilleux contenu dans un rapport adressé à cette époque, par ce général, au Directoire.

Il l'informait qu'étant à Lonato avec 1,200 hommes, au moment où 4,000 Autrichiens cernaient la ville, il leur envoya l'ordre de mettre bas les armes, et qu'ils les déposèrent à l'instant même. L'invraisemblance de cet événement rend inutile toute discussion à son sujet : personne n'en a jamais entendu parler dans l'armée autrichienne (1).

La fin du mois d'août se passa sans aucun

(1) Si l'auteur avait fait des recherches plus exactes, il se serait convaincu que l'anecdote dont il conteste ici la vérité, est rapportée dans les *Annales de l'Europe* et le *Militairischzeitschrift*.

Note du Traducteur.



événement important; elle fut employée par les armées respectives, à se remettre de leurs fatigues et de leurs pertes.

Le maréchal Wurmser était entièrement occupé à se rétablir des siennes ; elles étaient considérables, et s'élevaient, à la fin du mois d'août, à environ 50,000 hommes.

Buonaparte reçut aussi des renforts de l'armée de Kellermann. Il fit reconstruire les ouvrages nécessaires au blocus de Mantoue, et s'occupa de réunir tout ce qui lui était nécessaire pour la réussite de ses nouveaux desseins.

Enhardis par les triomphes constans de leurs armées, et déterminés par la nécessité à les faire subsister aux dépens de l'Europe, les chefs de la République française conçurent le projet et l'espoir de réunir sur les rives du Danube les trois armées de Moreau, de Jourdan et de Buonaparte, afin d'envahir les états de la maison d'Autriche, de détruire sa suprématie sur l'Allemagne, et de se rendre ainsi maîtres des destinées et des richesses de cette vaste contrée. Pour réaliser ce projet qui était aussi téméraire que gigantesque, il était nécessaire que Buonaparte détruisît les restes de l'armée de Wurmser, et qu'il forçât les dé-

filés du Tyrol, afin de se porter en Bavière où il ferait sa jonction avec Moreau.

Plus résolu, plus habile et surtout plus heureux que tous les autres généraux républicains, Buonaparte se hâta de concourir à l'exécution de ce projet (1).

Le 4 septembre il attaqua toute la ligne autrichienne, et parvint à la forcer, après une résistance qui fut assez vigoureuse sur quelques points, quoique généralement faible sur tous les autres. Il manda qu'il avait pris dans cette affaire 25 pièces de canon, 50 charriots de munitions, 7 drapeaux et 6,500 hommes; il se rendit maître de la ville de Trente, et d'une grande partie du duché de ce nom.

Au même instant que Buonaparte voulait pénétrer en Allemagne, Wurmser ayant été instruit de son dessein, forma celui de l'en empêcher par une diversion et une nouvelle

(1) Les Français firent les mêmes dispositions en 1703, et le duc de Vendôme, qui commandait leur armée en Italie, reçut ordre de pénétrer, par le Trentin, en Allemagne, afin de faire sa jonction avec l'électeur de Bavière. Mais quoique M. de Vendôme fut très-supérieur aux Impériaux, il lui fut impossible de forcer les défilés du Tyrol, et il n'alla pas plus loin que Trente.

Note de l'Auteur.



tentative de délivrer Mantoue. Il avait calculé qu'en marchant avec une partie de son armée le long de la Brenta, et en tournant l'aile droite des Français, ceux-ci n'oseraient pas s'avancer dans le Tyrol, dans la crainte d'être coupés des troupes qui faisaient le siége de Mantoue. Wurmser s'était flatté que par cette manœuvre il ferait lever le blocus de cette place, du que du moins il obligerait Buonaparte à rester en Italie. Le succès de cette expédition dépendait de la promptitude et de la précision avec laquelle elle serait exécutée; et comme ou présumait qu'elle serait accompagnée de grandes fatigues et de beaucoup de dangers, le général autrichien fit choix, pour en faire partie, de ce qu'il y avait de meilleur dans son armée en infanterie et en cavalerie.

Il arriva que les deux généraux en chef commencèrent leurs opérations le même jour, et que le départ de Würmser facilita beaucoup le gain de la bataille de Roveredo par Buonaparte. Celui-ci apprit avec étonnement le mouvement du maréchal, qui en effet l'empêchait de s'avancer davantage dans le Tyrol; mais au lieu de rétrograder sur l'Adige, du côté de Vérone, comme le général autrichien s'en était flatté, il porta sa droite vers la vallée

de la Brenta, et se mit à la poursuite du feld-maréchal, sur la route de Trente à Bassano. De cette manière, il le sépara entièrement du reste de ses troupes, qui demeurèrent dans le Tyrol, et ne lui laissa plus d'autre alternative que celle de se retirer sur la Piave supérieure et dans les montagnes, ou de tenter de se frayer un chemin vers Mantoue au travers du Vicentin et du Véronèse. Comme le principal objet que le maréchal avait ou pouvait avoir en vue, était de ravitailler Mantoue, il adopta ce parti, quelque grandes que fussent les difficultés qu'offrait son exécution, se flattant vraisemblablement que la jonction de ses troupes avec celles de la garnison de cette forteresse, formerait un corps assez nombreux pour le mettre à même de tenir la campagne aux environs de la place, et qu'avant qu'elle ne fût forcée de se rendre, une nouvelle armée, assez forte pour la délivrer, aurait le temps de se réunir dans le Tyrol.

Buonaparte arriva le 7 septembre avec son avant-garde à Primolano, et le prit. Il fit monter la perte des Autrichiens dans cette affaire à 4,000 hommes et 10 pièces de canon, ce qui est loin d'être vrai. Il continua sa marche le jour suivant, et arriva à Bassano, au mo-

ment où le maréchal de Wurmser venait d'en partir. Celui-ci poursuivit aussi la sienne avec une extrême rapidité, gagna l'avance sur Buonaparte, traversa le pays de Vicence, passa l'Adige, battit le 11 à Céria la division ennemie qui gardait cette rivière, prit 800 hommes, et arriva enfin avec environ 10,000 hommes sous les murs de Mantoue. Les Français l'attaquèrent le 13; mais il les battit de nouveau, leur tua un grand nombre d'hommes, fit 1,500 prisonniers, et prit 10 pièces de canon.

La jonction de Wurmser avec la garnison de Mantoue, augmenta les moyens de résistance de cette place en cas de siége; mais elle diminuait dans la même proportion ceux qu'elle pouvait opposer à un blocus, puisque le nombre de bouches était considérablement augmenté. D'après ceci, on voit que Wurmser pensait moins à attaquer l'ennemi, qu'à se procurer la plus grande quantité possible de vivres et de fourrages. Dans ce dessein, il fit pendant le mois d'octobre plusieurs excursions dans les environs de Mantoue, qui donnèrent lieu à différentes affaires dont les succès furent variés, et qui n'eurent d'autre effet que de resserrer plus ou moins les Autrichiens dans leur

position au dehors de la place; elles ne furent d'ailleurs d'aucune autre utilité.

Le mouvement inattendu de Wurmser, et les défaites que les Français éprouvèrent à la même époque en Allemagne, obligèrent Buonaparte de renoncer à son projet d'y pénétrer. Il ramena alors la majeure partie de son armée autour de Mantoue, après avoir laissé deux corps, l'un dans le Trentin et l'autre dans le Frioul, pour observer et tenir en échec les Autrichiens dans ces deux provinces.

Le mois d'octobre se passa sans événemens militaires de quelqu'importance, mais il offrit des circonstances d'une conséquence majeure pour les états d'Italie, et pour la continuation de la guerre dans ce pays.

Des deux armistices conclus dans le mois de juin précédent, entre la république Française d'un côté, et le pape et le roi de Naples de l'autre; le premier fut rompu, et le second fut converti en un traité de paix. Quoiqu'il en soit, ce traité n'apporta aucun changement dans la position respective de la république et du roi de Naples, et n'était au fait qu'une continuation de l'armistice. Le roi de Naples avait été porté à le conclure

d'après les conseils de la cour d'Espagne, et par la crainte de voir la flotte française insulter Naples si les Anglais abandonnaient la Méditerranée. Ce traité dissipa toutes ses craintes à cet égard; ce fut le seul avantage que le roi des deux Siciles en tira. Il fut plus avantageux pour les Français. Ils détachèrent de la coalition le plus puissant prince de l'Italie après l'empereur, et n'eurent plus à craindre que le roi de Naples, qui avait été pendant trois mois occupé à organiser une nombreuse armée, n'envoyât des troupes par les états du pape pour faire une diversion en faveur des Autrichiens dans les duchés de Ferrare et de Modène (1).

Le pape profita de l'armistice qu'il avait conclu avec les Français pour entamer des négociations de paix: dans ce dessein, il fit plusieurs propositions au gouvernement Français; mais celui-ci n'était pas disposé à traiter avec un prince dont il avait peu à redouter,

---

(1) Le roi de Naples avait fait de très-grands préparatifs militaires, et avait porté ses armées à près de 80,000 hommes. Elles ne consistent, en temps de paix, que dans 40,000, dont la majeure partie se compose de troupes suisses.

Note de l'Auteur.

et dont il comptait envahir les états. Cependant, ne voulant pas encourir l'odieux de s'être réfusé à traiter des conditions de paix offertes par le pape, le Directoire préféra les éluder, et lui fit à son tour proposer des conditions à-la-fois si dures et si humiliantes, que malgré l'invasion de ses états, les dangers qu'il courait, et la faiblesse de ses moyens de défense, il ne put se résoudre à les accepter. On ne sait ce dont on doit s'étonner le plus, ou du despotisme, ou de l'ignorance et de la folie, qui dictèrent les 35 articles proposés par les Français à un prince qui ne s'était jamais déclaré contr'eux : on ne lui laissa sur ces articles d'autre option que celle d'accepter ou de refuser.

Jamais conquérant ne réduisit ses ennemis à une semblable extrémité. Il paraît néanmoins que sa Sainteté ne se détermina à un refus, qu'à cause des articles qui concernaient sa juridiction ecclésiastique, articles qu'elle ne pouvait accepter sans détruire la doctrine de son infaillibilité, et les bases de son autorité spirituelle.

Les Français commencèrent à cette époque à réaliser leur projet, depuis long-temps connu, de fonder des républiques en Italie. Ils n'en avaient retardé l'exécution que pour avoir le

temps nécessaire de recueillir le fruit de leurs victoires.

Ils avaient débuté par lever des contributions exorbitantes dans les pays conquis, et par compléter l'approvisionnement de tout ce qui était nécessaire pour faire subsister leur armée. Lorsqu'ils eurent consommé tout ce que renfermaient les pays occupés par leurs troupes, et qu'ils en eurent tiré, tant par des contributions que par la vente d'armistices, tout ce qu'ils purent, ils songèrent à mûrir ces semences d'insurrection et de démocratie, qu'ils avaient jetées en Italie. Ils excitèrent les peuples à abjurer les lois de leur pays, et à adopter les formes d'un gouvernement révolutionnaire. Ils eurent soin, en commençant, de ne pas appeler à l'indépendance les habitans de la Lombardie, sur lesquels ils désiraient conserver une autorité absolue. Ils suscitèrent d'abord, et malgré l'armistice qu'ils lui avaient accordé, une insurrection parmi les sujets du duc de Modène, qu'ils trouvaient encore trop peu confians en eux-mêmes. Les habitans de la ville de Reggio furent les premiers à donner l'exemple de la révolte, qui fut ensuite promptement imité par quelques villes du duché de Modène. Les troupes du

duc furent chassées; ses agens privés de leurs emplois, et son gouvernement remplacé par une administration démocratique. Les chefs de cette administration s'empressèrent de solliciter l'appui des protecteurs des libertés du peuple, ce qui leur fut accordé sur-le-champ; et sans égard pour la neutralité convenue avec le duc, on déclara peu de temps après que ce prince avait perdu la confiance de la République française.

La conduite des habitans du duché de Modène, et la certitude d'être protégés par les Français, encouragèrent les villes de Bologne et de Ferrare à renverser leurs Gouvernemens, et à se mettre en état de révolution. Les Français ne perdirent pas de temps pour rendre la révolte générale, et en tirer tous les avantages qu'ils s'en étaient promis. Ils convinquirent les insurgés de la nécessité où ils étaient de courir aux armes, s'ils voulaient conserver leur liberté, et leur firent sentir combien il était de leur intérêt de défendre ceux qui la leur avaient procurée. Ils armèrent de cette manière plusieurs milliers d'hommes des pays révoltés, les exercèrent au métier des armes, et les joignirent à leurs troupes. Le but des Français était de compenser par ces renforts, l'ex-

cessive diminution que leur armée avait éprouvée, tant par les combats que par les maladies, et d'obtenir un surcroît de forces qui les mît à même de résister aux nouvelles attaques des Autrichiens. Ils calculaient que la peur de retomber sous la domination de leurs souverains, exciterait ces nouveaux auxiliaires à faire de grands efforts. A la vérité, ils n'étaient pas encore aguerris ; mais ils avaient le grand avantage d'être acclimatés. Les services rendus par les gardes nationales Françaises, qui en peu de temps étaient devenues de bonnes troupes, les portaient à croire que l'habitude des camps, et quelques affaires, auraient le même effet sur eux, et les mettraient en état de défendre à l'avenir leur propre indépendance.

CHAPITRE IV.

Les Autrichiens assemblent une quatrième armée dans le Frioul et le Tyrol, sous les ordres des lieutenans-généraux d'Alvinzy et Davidovich. — Position et force de l'armée française. — Marche du général d'Alvinzy. — Combat de Fonteniva. — Succès du général Davidovich sur le Haut-Adige. — Bataille d'Arcole, et retraite du général d'Alvinzy. — Nouveaux succès du général Davidovich. — Il est obligé de se retirer sur Alla. — Causes des mauvais succès des Autrichiens. — Fautes commises par les généraux Davidovich et d'Alvinzy. — Conduite habile de Buonaparte.

Pendant que les Français portaient ainsi le trouble dans le nord de l'Italie, et suscitaient de nouveaux ennemis aux Autrichiens, ceux-ci étaient occupés à réunir les moyens nécessaires pour tenter une troisième fois de sauver Mantoue, et de reconquérir le Milanais. Tous les régimens qui avaient souffert dans le courant des mois d'août et de septembre, reçurent des renforts, et 25,000 hommes de troupes fraîches furent envoyés dans le Frioul et dans le Tyrol. Ces différens corps se trouvèrent en état d'agir à la fin d'octobre, et commencèrent à se mettre en marche le 31 du même mois,

sous les ordres du lieutenant-général d'Alvinzy. Ce général partit du Frioul avec 30,000 hommes, traversa le Trévisan et se dirigea sur la ville de Bassano, située sur la Brenta, en même temps qu'un autre corps d'environ 20,000 hommes, commandé par le général Davidovich, quittait les environs de Botzen, se dirigeait le long de l'Adige et se portait sur Trente. L'armée française était, à cette époque, divisée de la manière suivante : 15,000 hommes occupaient les bords de la Brenta, 10,000 défendaient les approches de la ville de Trente, 25,000 formaient ou couvraient le blocus de Mantoue, où le maréchal Wurmser était enfermé avec plus de 20,000 hommes; et 10,000 autres, soit Français ou Italiens, formaient les garnisons des villes de Milan, de Bologne, de Ferrare et de Livourne.

En récapitulant les forces des armées opposées, il paraît que les Autrichiens avaient près de 70,000 hommes, et les Français 60,000, dont 50,000 seulement étaient disponibles.

Le 3 novembre, le général d'Alvinzy arriva sur les bords de la Brenta, força le passage de cette rivière, et prit position à Bassano avec 12,000 hommes. Il plaça un corps de même force à Fonteniva, sous les ordres du lieute-

nant-général Provera ; le reste de son armée fut employé, tant à couvrir sa gauche qu'à former sa communication avec le général Davidovich.

Dans la nuit du 5, Buonaparte quitta Vicence où il avait réuni les divisions de son armée qui occupaient Ferrare, Legnago, Vérone et Montebello, et attaqua le corps du général Provera le 6 au matin. On se battit de part et d'autre avec beaucoup d'acharnement ; ce qui rendit cette action extrêmement meurtrière. 4,000 Autrichiens et un nombre égal de Français furent tués ou blessés ; le général français Lanus fut blessé et fait prisonnier. Les Républicains parvinrent à chasser les Autrichiens au-delà de la Brenta, et à rompre le pont de Fonteniva.

Les généraux d'Alvinzy et Provera s'étaient réunis et se préparaient, le 7, à renouveler le combat, lorsqu'ils s'aperçurent que les Français avaient abandonné le champ de bataille.

Buonaparte s'était décidé à la retraite en apprenant les revers que ses troupes avaient essuyés dans le Trentin ; elles avaient été battues les 2 et 3 par le général Davidovich, qui avait fait 1,000 prisonniers, et s'était rendu maître de la ville de Trente. Ce général atta-

Républicain Launay fut tué dans cette affaire, et deux autres généraux furent blessés.

Le 13, le général d'Alvinzy fit quelques mouvemens pour se rapprocher de Davidovich, et pour combiner ses opérations avec celles de ce général. Dans la nuit du 13, Buonaparte dirigea une forte colonne le long de l'Adige, ordonna de construire un pont de bateaux sur cette rivière, à Ronco, et marcha sur Villa-Nova. Son dessein était de surprendre l'arrière-garde de l'armée autrichienne, et d'enlever ses bagages et son artillerie; mais il n'y réussit pas, son mouvement ayant été entravé par un corps ennemi retranché dans le village d'Arcole, qui se trouve environné de marais et de canaux. Cette position avantageuse fut très-bien défendue par les troupes autrichiennes qui l'occupaient et qui s'y maintinrent la journée entière contre les attaques réitérées de presque toute l'armée française. Ce fut en vain que les généraux français se mirent à la tête de leurs colonnes pour tâcher, par leurs discours et leurs exemples, de les ranimer; que le général Buonaparte harangua ses soldats; qu'il leur rappela la victoire de Lodi; qu'il les invita à faire les mêmes efforts, et leur promit le même succès; qu'enfin il les

guida lui-même plusieurs fois à l'attaque du pont d'Arcole. Ecrasés par un feu de mitraille et de mousqueterie très-meurtrier, les Français se virent contraints de renoncer à l'espoir d'enlever le pont et le village d'Arcole; ils souffrirent considérablement dans cette périlleuse tentative, où cinq de leurs généraux furent tués ou blessés.

Tandis que Buonaparte, persistant dans son projet d'enlever le pont d'Arcole, sacrifiait sans nécessité (1) le sang de ses généraux et de ses soldats, une division de son armée qu'il avait détachée, passait l'Adige beaucoup au-dessous de ce village. Celle-ci, après un long circuit pour tourner Arcole, l'attaqua dans la nuit, s'empara de 4 pièces de canon, et fit 400 prisonniers. Le général Massena obtenait en même temps un léger avantage sur un petit corps autrichien.

En se portant au point menacé avec toutes les troupes sous ses ordres, le général d'Alvinzy entrait tout-à-fait dans les vues de Buonaparte, qui désirait l'attirer vers le Bas-Adige,

(1) Les événemens qui suivirent prouvèrent que ce ne fut pas sans nécessité.

Note du Traducteur.

afin d'empêcher sa jonction avec le général Davidovich. L'approche des Autrichiens obligea les Français d'évacuer le village d'Arcole dans la nuit du 14 (1). Dans la matinée du 15, le combat s'engagea et dura toute la journée, sans aucun résultat; il se termina cependant à l'avantage des Français. Le lendemain 16, les Autrichiens attaquèrent toute la ligne de l'armée Française; ils parvinrent en commençant, à obliger le centre et l'aile droite de l'ennemi à se replier; mais les Français s'étant ralliés, et les Autrichiens ayant tout-à-coup été pris en flanc par un corps de troupes caché dans un bois, et en queue par une autre colonne qui avait tourné leur gauche, ils furent mis en déroute, chassés d'Arcole et obligés de se retirer en désordre à Bonifacio.

Dans le rapport que Buonaparte adressa au Directoire sur ces trois affaires, il estimait qu'il avait fait 4 à 5,000 prisonniers, tué et blessé 8,000 hommes, et pris 18 pièces de canon. Il terminait, en assurant que sous quinze jours il serait maître de Mantoue.

---

(1) Ce village fut évacué par un mal-entendu, et non autrement.

Note du Traducteur.

Cette évaluation de la perte des Autrichiens est sans doute exagérée : on doit cependant dire que leurs généraux convinrent qu'elle avait été effectivement très-considérable, surtout le dernier jour ; mais ils assuraient en même-temps que celle des Français n'était pas moindre : ce qui est facile à concevoir, lorsqu'on lit dans le rapport même du général Buonaparte, *que ce fut réellement un combat à mort ;* que quinze généraux furent ou tués ou blessés, et qu'il n'y en avait aucun qui n'eût ses habits criblés de balles. Les deux partis s'accordaient à dire que ces trois affaires avaient été les plus meurtrières de la campagne.

Le lendemain de la bataille d'Arcole, les Autrichiens se retirèrent sur Vicence ; ils furent faiblement inquiétés par les Français, qui ne poursuivirent pas leurs succès, soit qu'ils se trouvassent trop affaiblis, soit à cause des pertes qu'ils firent sur leur gauche. Le général Davidovich, pour tâcher de les priver des avantages de la victoire d'Arcole, attaqua, le 17, le corps français laissé sur le Haut-Adige, aux ordres du général Vaubois ; il le défit complètement, le chassa des hauteurs retranchées de Rivoli, et s'empara du poste impor-

tant de la Chiusa; il poursuivit les Républicains jusques sur les hauteurs de Campara, leur prit 11 pièces de canon et 2,000 hommes, parmi lesquels se trouvaient les généraux Lavalette et Fiorella. Le 18, le général Davidovich attaqua une seconde fois les Français avec la même réussite, et quoiqu'ils eussent été renforcés pendant la nuit, il les repoussa jusqu'à Peschiera, et s'avança jusqu'à Castelnuova.

Ces deux avantages remportés successivement par le général Davidovich, étaient d'autant plus importans, qu'ils plaçaient ce général sur les derrières de l'armée de Buonaparte, ainsi que sur les derrières des troupes qui bloquaient Mantoue. Le général Davidovich se trouvait alors à quelques lieues de cette ville, et n'avait, pour y arriver, ni rivière à passer, ni défilé de quelqu'importance à forcer. Les Autrichiens n'avaient pas encore été si près de faire lever le blocus de Mantoue, et il leur était permis de croire qu'ils y réussiraient.

Alarmé des succès du général Davidovich, et prévoyant d'avance quelles pourraient en être les suites, Buonaparte ne devait pas hésiter à abandonner les avantages qu'il aurait pu recueillir de la victoire d'Arcole. Il marcha

aussitôt sur sa gauche avec deux divisions de son armée, les joignit à celle du général Vaubois, et attaqua le 21 le général Davidovich, sur les hauteurs de Campara.

Ce dernier se sentant trop faible, ne chercha pas à opposer beaucoup de résistance, et se retira sur Rivoli, et de là sur Dolce, Peri et Alla. Un corps de 4,000 hommes, commandé par le général Augereau, partit de Vérone dans l'intention de s'avancer directement sur Borghetto et Alla, pour couper la communication du corps de Davidovich; mais il fut arrêté pendant toute la journée du 21 et la nuit suivante, par un détachement de 800 hommes sous les ordres du colonel Lusignan, qui l'arrêta jusqu'à ce que le général Davidovich fût arrivé à Alla avec toute l'artillerie et les bagages. Buonaparte n'en écrivit pas moins au Directoire que, dans cette affaire, il avait pris 1,500 prisonniers, deux équipages de pont et des bagages. On peut cependant assurer, d'après des renseignemens certains, que le nombre des prisonniers fut beaucoup moindre, et affirmer avec une égale assurance (ce que Buonaparte eut soin de ne pas faire connaître) que, du 4 au 21 novembre, le corps du général Davidovich prit à lui seul 22 pièces de canon et

4,000 hommes, et qu'il ne perdit pas, dans le même espace de temps, plus de 1,800 hommes et trois pièces de canon.

En recherchant les causes qui concoururent à faire manquer cette expédition, on découvre que les désastres des Autrichiens doivent être encore attribués à la dispersion de leurs forces, et à la trop grande extension de leur front d'attaque. Il est vraisemblable que si, après le combat de Bassano, le général d'Alvinzy se fût rapproché davantage du général Davidovich, ces deux généraux, se trouvant réunis et supérieurs en nombre aux Français, auraient été en état de les repousser d'abord au-delà de l'Adige, et ensuite au-delà du Mincio. Cette faute n'est cependant pas la seule qui ait fait échouer l'opération. Les officiers les plus instruits de l'armée autrichienne en Italie, l'attribuent principalement à deux causes : 1°. à l'inaction où resta le général Davidovich, du 9 au 17 novembre, inaction qu'on ne peut justifier et qui donna à Buonaparte la faculté de diriger la presque totalité de ses forces contre le général d'Alvinzy; 2°. au refus de ce dernier général de former, par une marche forcée de nuit, sa jonction avec le général Davidovich, qui se trouvait déjà sur l'autre rive de l'Adige

près de Rivoli. Ce rapprochement les aurait certainement mis à même de renverser les obstacles qui se seraient rencontrés de là à Mantoue. La conduite des généraux Davidovich et d'Alvinzy, qui, dans cette circonstance, semble avoir été plutôt produite par un manque de bonne volonté que par le défaut de capacité, fut d'autant plus maladroite, pour ne pas dire coupable, que les premiers avantages qu'ils remportèrent avaient déjà levé les principaux obstacles, et que se trouvant supérieurs en force, il leur suffisait d'agir avec plus d'accord et d'activité pour délivrer Mantoue; entreprise que l'Empereur leur avait confiée avec près de 50,000 hommes, et à laquelle il avait employé toutes ses ressources militaires.

Pendant quinze jours que dura cette expédition, Buonaparte en agit comme il l'avait constamment fait depuis l'ouverture de la campagne; il mit tout en usage pour empêcher les deux corps ennemis qui lui étaient opposés d'opérer leur jonction. Il fondait avec impétuosité, tantôt sur l'un et tantôt sur l'autre, attaquait toujours leur point le plus faible, et poursuivait ses succès aussi loin que possible et avec une incroyable rapidité. Il s'ensuivit de là que, quoiqu'il fût inférieur en nombre

aux deux généraux autrichiens, il leur était cependant égal, et même souvent supérieur, chaque fois qu'il se trouvait avoir à combattre séparément l'un ou l'autre. Ses attaques souvent répétées, et la bravoure de ses troupes, lui garantissaient le succès de cette manoeuvre, et lui assuraient la victoire. On croit encore devoir ajouter qu'il paraît que les Autrichiens furent aussi mal informés des mouvemens de Buonaparte, que ce général le fut exactement des leurs; ou que, s'ils en eurent connaissance, ils négligèrent de profiter des momens où, pour se porter en masse sur un seul point, il se voyait dans la nécessité d'affaiblir les autres.

---

de Buonaparte, le maréchal Wurmser faisait plusieurs sorties de Mantoue, pour opérer une diversion en leur faveur, et pour se procurer des vivres et du fourrage. Il attaqua les 19 et 23 novembre, avec presque toute sa garnison, Saint-Antoine et la Favorite, fit replier les piquets ennemis, et réussit à introduire dans Mantoue une très-grande quantité de subsistances, qui le mirent à même de prolonger encore sa défense.

Les succès du général Davidovich, du 4 au 17 novembre, ayant en quelque sorte balancé les pertes éprouvées à la même époque par le général d'Alvinzy, et leurs armées réunies se trouvant encore, malgré leurs pertes, plus nombreuses que celles des Français, il était à croire que ces généraux reprendraient bientôt l'offensive. Mais soit qu'ils attendissent de nouveaux renforts, soit qu'ils sussent que les dernières sorties du maréchal Wurmser avaient pourvu Mantoue de vivres pour long-temps, soit enfin qu'ils fussent retenus par des ordres supérieurs, ils n'entreprirent rien pendant le mois de novembre. La mauvaise saison survint alors, et les força de rester encore inactifs pendant le mois de décembre, dans la même position qu'ils occupaient à la fin du mois

précédent. Leurs armées formaient un demi-cercle, depuis le lac de Garda jusqu'à Monceleze, derrière le Piavego, occupant Arco, Alla, Bassano, Vicence et Padoue; le quartier-général du général d'Alvinzy était à Bassano, et celui du général Davidovich à Alla.

L'armée française était dans le même état d'inaction, et y demeura aussi long-temps par les mêmes motifs. La ligne qu'elle occupait, s'étendait du lac de Garda à Legnago, passant par Rivoli, Vérone et Montebello. L'espace compris entre les armées autrichienne et française était occupé par leurs avant-postes.

Le général d'Alvinzy, après avoir déterminé la position et les cantonnemens de son armée, se rendit à la fin de novembre à Alla, pour se concerter avec le général Davidovich sur des dispositions relatives à la subsistance et à la position de leurs troupes.

A la même époque, Buonaparte se rendit à Milan pour y avoir une entrevue avec le général Clarke, que le Directoire exécutif envoyait à Vienne avec des propositions d'une paix séparée. Le séjour de ce dernier général à Milan, et l'inaction réciproque de ces deux armées pendant cet intervalle, firent

assez généralement croire que le général Clarke avait fait connaître l'objet de sa mission aux généraux Buonaparte et d'Alvinzy, et les avait invités à suspendre provisoirement les hostilités jusqu'à la fin des négociations. Le repos dont les armées jouissaient, était cependant plutôt dû à la rigueur de la saison, à l'impossibilité d'agir dans les montagnes du Tyrol, et à l'espoir qu'on avait de part et d'autre de recevoir des secours. Quant à la mission du général Clarke, elle fut en résultat aussi courte qu'inutile; la cour de Vienne rejetta les propositions du Directoire, et refusa d'admettre son négociateur.

Buonaparte fut retenu à Milan jusqu'au milieu de décembre, par un mal de jambe et par des détails d'administration (1). Son armée manquait de beaucoup d'objets d'habillement et d'équipement : les administrateurs des vivres ne savaient plus comment subvenir aux consommations. Les contributions étaient consumées, et la Lombardie épuisée par deux

---

(1) Cette première particularité n'a jamais été connue de qui que ce soit, dans l'armée française.

Note du Traducteur.



réquisitions successives, n'offrait plus, pour ainsi dire, de ressources.

Cependant les besoins de l'armée française devinrent si pressans, et le Gouvernement français était si peu en état d'y satisfaire, que quelque fût l'état de dénuement où se trouvait la Lombardie, Buonaparte se vit obligé d'exiger d'elle de nouveaux sacrifices. Il convoqua au commencement de décembre, à Milan, une assemblée générale de la noblesse et du clergé, et demanda une nouvelle contribution de 5,000,000 de francs, et une levée de 25,000 hommes. Ces deux demandes, que la présence de leur vainqueur empêchait les Milanais de refuser, excitèrent un mécontentement général; et il y avait tout lieu de croire que leur exécution serait accompagnée des plus grandes difficultés. Buonaparte ne trouva pas plus de bonne volonté dans les habitans de Ferrare, de Bologne et de Lodi, qu'il imposa également, et qu'il voulait obliger à un service militaire. La ville de Lodi se distingua une seconde fois par une vigoureuse résistance contre les conquérans du Milanais : elle fut en conséquence mise en état de siége, c'est-à-dire, soumise à un régime militaire.

En même-temps que Buonaparte adoptait

ces mesures rigoureuses pour faire exister et pour recruter son armée, il s'occupait aussi à étendre et à consolider la révolte des habitans des duchés de Modène, Ferrare et Bologne. Il assembla dans la ville de Modène une espèce de convention fédérale, composée de près de cent députés chargés de constituer la république Cispadane, et surtout d'armer le plus grand nombre d'hommes possible pour renforcer l'armée française. Tous les habitans des villes et des comtés de Modène, de Reggio, de Ferrare et de Bologne, depuis dix-huit jusqu'à cinquante ans, reçurent ordre de s'armer, sous peine, en cas de désobéissance, d'être considérés comme ennemis de leur pays et du bien public. Cette confédération adopta les formes et les principes de la Convention nationale de France; elle créa des comités de salut public et de sûreté générale, et employa tous les moyens révolutionnaires de l'autorité qui lui servait de modèle.

Le pape, en refusant de souscrire aux conditions que voulait lui imposer le Gouvernement français, ne s'était pas aveuglé sur les dangers auxquels il s'exposait. Il n'ignorait pas que les Français avaient résolu de restreindre son pouvoir spirituel et temporel, et

qu'ils feraient de nouveaux efforts pour pénétrer plus loin dans ses États. Convaincu qu'il avait fait tout ce qui dépendait de lui pour éviter ces extrémités, tant comme prince séculier que comme chef de l'église, il ne songea plus qu'à tout employer pour se défendre en l'une et l'autre de ces qualités. Ne pouvant plus compter (du moins ostensiblement) sur le secours du roi de Naples, et ayant quelques raisons de soupçonner la sincérité de la médiation de la cour d'Espagne en sa faveur, il se lia plus particulièrement avec celle de Vienne, et résolut de suivre la fortune de cette dernière puissance. Il augmenta son armée, la mit sur le pied de guerre (1), et chercha des moyens extraordinaires de défense dans l'affection que ses sujets lui portaient, et dans leur haine contre les Français. Il exhorta tous

---

(1) Les troupes du pape, malgré le ridicule attaché à leur nom, ne seraient point à mépriser si elles étaient mieux commandées. Elles sont bien habillées et bien payées. Elles se sont trouvées aux prises avec les Français, dans une affaire qui, bien qu'honorable pour elles, fut cependant malheureuse par la raison qu'elles n'étaient point aguerries, et qu'elles avaient affaire *aux troupes les plus expérimentées de l'Europe.*

Note de l'Auteur.

les habitans de l'état de l'Église à s'armer; et, pour les y engager davantage, il ne négligea ni les promesses, ni les priviléges, ni les récompenses.

Il fut on ne peut mieux secondé par le zèle et le patriotisme des premières classes et des gens opulens; ils employèrent leurs richesses et leur influence pour lever différens corps de volontaires. Les princes de Colonna et Borghèse levèrent chacun un régiment à leurs dépens. L'état de l'Église prit tout-à-coup un aspect militaire; et son chef, après s'être montré digne de son élévation par sa sagesse et son attachement à ses principes, ne se fit pas moins d'honneur comme souverain par son courage et sa fermeté.

Le 20 décembre il fit marcher un corps de troupes sur Faenza, et se mit en mesure de le porter, en peu de temps, à 20,000 hommes; il en donna le commandement au général Colli, le même qui avait commandé les troupes du roi de Sardaigne.

L'inaction des généraux d'Alvinzy et Davidovich ne permettant pas au maréchal Wurmser d'espérer de prompts secours, il se vit contraint d'avoir recours de nouveau à ses propres moyens pour procurer des vivres à la garnison

et aux habitans de Mantoue. Il fit plusieurs sorties pendant le mois de décembre ; celles des 11 et 14 furent les plus heureuses. Ses troupes s'emparèrent de quelques bateaux chargés de munitions et de vivres destinés à l'armée française. Ce secours, joint à la ressource qu'offraient quelques milliers de chevaux qui se trouvaient dans la place, retardèrent encore l'instant de sa reddition.

Buonaparte quitta Milan le 16, et se rendit à Vérone. De vieilles troupes vennes de France, et les levées faites dans les pays insurgés, renforcèrent beaucoup son armée : en outre, il avait reçu du Piémont un train d'artillerie de siége, et on présumait que las d'attendre que la famine obligeât Mantoue à se rendre, il s'était derechef déterminé à en faire le siége en règle; mais la certitude où il était que bientôt il aurait à soutenir une autre attaque de la part des Autrichiens, l'empêcha de songer à cette entreprise ; et il sentit que le seul moyen de réduire Mantoue était de vaincre encore une fois. Il ne négligea aucun moyen de le faire; il visita les différentes positions qu'occupait son armée, et se prépara à tous les événemens; il donna à la même époque une nouvelle preuve du peu de respect qu'il avait pour

les puissances neutres, en ordonnant tout-à-coup à un corps de troupes de s'emparer de la citadelle vénitienne de Bergame, qui commande la ville de ce nom. Pour colorer cette violation, il écrivit au Directoire qu'il avait été déterminé à cette démarche par les intentions peu amicales des habitans de cette province envers les Français, et pour empêcher aussi les partis ennemis d'interrompre ses communications entre l'Adige et l'Adda. Grand nombre de ses soldats avaient, ajoutait-il, été assassinés par ces mêmes habitans qui favorisaient autant qu'il était en leur pouvoir, l'évasion des prisonniers autrichiens.

Le 19 décembre, le général Loudon (neveu du fameux feld-maréchal de ce nom), qui commandait l'aile droite de l'armée de Davidovich, poussa une reconnaissance au-delà du lac de Garda, et s'avança jusqu'à Brescia ; il ne rencontra que quelques vedettes ennemies qu'il prit. En même temps le général d'Alvinzy détacha un corps de troupes de son aile gauche, lequel passa l'Adige à Boara, et se dirigea sur les duchés de Ferrare et de Bologne, où les Français se concentraient.

Le motif des Autrichiens, en faisant ces différens mouvemens sur leur droite et leur

gauche, était d'y attirer l'attention de l'ennemi, et d'affaiblir son centre. Le mouvement du général Loudon sur Brescia et Bergame, avait été fait dans le dessein de persuader aux Français que les Autrichiens voulaient porter la guerre entre l'Adige et l'Oglio, comme avait fait le prince Eugène en 1705. L'envoi d'un corps dans le pays de Rovigo et de Bologne, avait pour but de couvrir les états du Pape, de faciliter la jonction de ses troupes avec les Autrichiens, et d'obliger les Français à placer une grande partie de leurs forces sur ce point. Ces dispositions préparatoires d'attaque, concertées entre les généraux autrichiens, eurent en partie le résultat qu'ils en attendaient.

Buonaparte renforça aussi ses postes dans le Brescian et sur le Bas-Adige. Il ne se méprit pas sur les véritables projets des Autrichiens. Il lui fut facile de juger qu'ils n'avaient autre chose en vue que de délivrer Mantoue; il prit en conséquence ses mesures, de manière à pouvoir réunir contr'eux, lorsqu'il le jugerait nécessaire, la majeure partie de ses forces.

CHAPITRE VI.

Les Autrichiens organisent une cinquième armée. — Détresse de Mantoue. — Sortie du maréchal Wurmser, et évasion du colonel Graham. — Marche et succès du général Provera. — Bataille de Saint-Michel devant Vérone. — Marche et succès du général d'Alvinzy. — Défaite totale des Autrichiens à Rivoli et à la Corona. — Buonaparte retourne, avec des renforts, au blocus de Mantoue. — Le général Provera arrive devant cette place. — Son arrière-garde est faite prisonnière. — Sa tentative infructueuse contre le faubourg de Saint-Georges. — Il est pris avec son corps entier. — Observations sur la cause de ces événemens. — Pertes des Autrichiens et des Français.

Les Autrichiens employèrent la fin du mois de novembre et le mois de décembre à former une cinquième armée. Tous les régimens furent portés au complet, et le général Frolich avait rejoint le général Davidovich avec à peu-près 6,000 hommes. A la fin de décembre, l'armée autrichienne se trouvait aussi forte qu'avant l'expédition du mois de novembre : rien ne fut épargné pour le mettre en état de recommencer la campagne avec avantage. Les généraux autrichiens connaissaient l'état de détresse

où se trouvait Mantoue; ils savaient que la garnison manquait de subsistances, et qu'elle était affaiblie par les maladies et par un service pénible. Afin de se mettre à même d'attendre le résultat de l'expédition qui se préparait, le Maréchal Wurmser avait fait, le 29 décembre, une sortie vigoureuse; il avait tué et fait prisonniers beaucoup de monde; mais ce succès fut plus brillant qu'utile, par la raison que les environs de Mantoue se trouvant tout-à-fait épuisés de ressources, la garnison ne put introduire que peu de vivres dans la place. Sa position critique ne permettait pas au général d'Alvinzy de rester plus longtemps inactif, et il se tint prêt à rouvrir la campagne aussitôt après le retour de la belle saison. La nécessité de le faire de suite parut encore plus pressante par l'arrivée du colonel anglais Graham au quartier-général. Cet officier, qui remplissait auprès de l'armée d'Italie les mêmes fonctions que le colonel Craufurd auprès de l'armée d'Allemagne, avait accompagné le maréchal Wurmser dans toutes ses expéditions, et s'était renfermé avec lui dans Mantoue. L'urgence où l'on était d'instruire les généraux autrichiens de la situation de la garnison, détermina le colonel Graham à se

charger de la leur faire connaître ; il s'acquitta adroitement, et avec bonheur de cette hasardeuse entreprise. Il se déguisa et sortit de la ville le 29 décembre, échappa à la vigilance des patrouilles françaises, et arriva le 4 janvier au quartier-général de l'armée autrichienne. Il informa avec détail le général d'Alvinzy de tout ce qui intéressait Mantoue et sa garnison ; il lui apprit que quelqu'économie qu'on apportât dans la distribution des vivres, ils se trouveraient consommés en totalité vers la fin de janvier. Ces renseignemens exigeaient qu'on ne perdît pas un seul moment ; et on résolut d'exécuter sur-le-champ les opérations qu'on avait projetées.

A cette époque, l'armée autrichienne se montait à près de 50,000 hommes. Il y en avait environ 10,000 devant Padoue, sous les ordres du lieutenant-général Provera ; 10,000 à peu-près à Bassano, à moitié chemin du général Provera, et du général d'Alvinzy qui était dans le Tyrol avec plus de 25,000 hommes. Il avait été arrêté que le général Provera commencerait par attaquer sur le Bas-Adige, pendant que le centre s'avancerait en force contre Vérone, et que le gros de l'armée se mettrait en mouvement dans le Tyrol. L'armée fran-

çaise, malgré les renforts qu'elle avait reçus, ne se montait pas à plus de 40,000 hommes; toutes les probabilités étaient donc en faveur des Autrichiens.

Le 7 janvier, le corps du général Provera, quitta les environs de Padoue, se dirigeant sur Porto-Legnago. Le 8, il rencontra les Français, les attaqua et les battit, après une vive résistance. Il leur enleva les postes de Casella, Meclara et San-Salvaro, et les obligea de se retirer sur Bevilaqua. Les Français ayant reçu quelques renforts, cherchèrent à regagner le terrain qu'ils avaient perdu; mais ils ne purent y réussir et furent une seconde fois ramenés sur Bevilaqua. Ils ne se soutinrent pas avec plus d'avantage dans cet endroit, et se virent contraints de se replier sur Porto-Legnago, où se trouvait le général Augereau qui, avec 10,000 hommes, était chargé de défendre le Bas-Adige. Le général français Stever fut tué, et le général Camus blessé et fait prisonnier dans la journée du 8, où les volontaires de Vienne qui avaient récemment rejoint l'armée, se distinguèrent particulièrement. Le 9, les Autrichiens poursuivirent leurs succès, et attaquèrent les Français avec autant d'avantage que la veille; ils les débusquèrent des villages de Saint-Zenon,

Menarba et Bosto, et les chassèrent jusqu'à Bonavigo et Porto-Legnago, après leur avoir fait 300 prisonniers et pris trois pièces de canon. Ces différens succès conduisirent le général Provera jusqu'aux bords de l'Adige, dont il fallait qu'il forçât le passage pour se porter sur Mantoue.

Buonaparte était à Bologne, quand il apprit (le 10 janvier au soir) la marche et les progrès du général Provera. Persuadé que le surplus de l'armée autrichienne était également en mouvement, il renonça pour l'instant à ce qui l'avait appelé à Bologne. Après avoir ordonné aux 2,000 hommes qui étaient avec lui dans cette ville, de se porter aussitôt sur l'Adige, il se dirigea lui-même d'abord vers le blocus de Mantoue, et ensuite sur Vérone. Il arriva dans cette dernière ville le 12 au matin, au moment où la division du général Massena était aux mains avec la colonne autrichienne venue de Bassano. Ce corps qui était destiné à inquiéter l'ennemi sur son centre, et à tenir en échec, sur ce point, une partie de ses forces, avait culbuté l'avant-garde de Massena, et l'avait ramenée sous Vérone. Massena sortit aussitôt de la place, à la tête de sa division, pour marcher à la rencontre des Autrichiens à Saint-

Michel. Une action très-chaude s'ensuivit; elle ne fut à l'avantage d'aucun des deux partis. Les Autrichiens s'étaient proposé le double but d'occuper le général Massena et de favoriser le mouvement du corps qui se rendait à Bassano pour aller renforcer le général d'Alvinzy dans la vallée de l'Adige, et ils le remplirent. Les Français s'attribuèrent la victoire dans cette affaire, où ils avaient, dirent-ils, fait 600 prisonniers et pris trois pièces de canon; mais ils omirent d'ajouter qu'ils avaient perdu un nombre d'hommes tout aussi considérable et de plus quatre pièces de canon. Les Autrichiens, peu après, se reportèrent en arrière vers les montagnes, et les Français reprirent leurs positions devant Vérone.

Pendant que les Autrichiens engageaient ainsi le combat avec la droite et le centre des Français, pour attirer leur attention et leurs forces sur ces points, le général d'Alvinzy était chargé de l'attaque principale sur le Haut-Adige. Le 11 il marcha sur Montebaldo et attaqua, le 12, l'extrémité de la ligne française. Les Autrichiens chassèrent les Français de quelques retranchemens; mais ils ne purent s'emparer des redoutes de la Corona qu'on ne pouvait attaquer de front: le 13 ils les tour-

nèrent, réussirent à les chasser et firent 1,000 prisonniers. Le général Joubert qui commandait les Français se replia de la Corona sur Rivoli qui se trouvait être, tant par sa situation que par les ouvrages que les Français y avaient élevés, le point le plus fort de leur position sur le Haut-Adige.

Buonaparte ignorait encore quels étaient les véritables projets des Autrichiens. Ils avaient attaqué en même temps la droite, le centre et la gauche de la ligne; et avaient montré partout des forces à peu-près égales. Jusqu'alors leurs mouvemens avaient été aussi bien combinés que bien exécutés. Incertain de savoir où les Autrichiens dirigeraient leurs plus grandes forces, Buonaparte n'avait pas voulu affaiblir aucune partie de sa ligne, et était resté de sa personne au centre à Vérone, afin d'être à même de se porter avec des renforts, à la droite ou à la gauche, selon que les circonstances l'exigeraient. Le 13 au soir, il apprit en même temps que le général Provera avait forcé le passage de l'Adige, et que le général Joubert avait été chassé de la position de la Corona.

Ces deux revers éprouvés dans le même moment aux deux ailes de son armée, étaient faits pour augmenter l'embarras de Buonaparte, et

pour accroître son incertitude sur la direction à donner aux troupes disponibles qu'il avait avec lui ; mais des rapports secrets , et les forces considérables que les Autrichiens avaient fait filer sur la Corona , l'éclairèrent sur leurs desseins, et le convainquirent que c'était sur le Haut-Adige qu'ils avaient l'intention de faire leur principal effort.

Il ordonna en conséquence à la division Massena de se diriger aussitôt de Vérone sur Rivoli, fit prévenir un corps qui était à Desenzano de suivre la même direction ; et après avoir laissé ses instructions sur ce qu'il y avait à faire au centre et à la droite, il se rendit lui-même avec son état-major en toute hâte, à Rivoli, où il arriva au milieu de la nuit. Là, il s'occupa sur le champ de savoir comment il reprendrait le poste important de Saint-Marco, qui est la clef de la vallée de l'Adige, et dont les Autrichiens s'étaient emparés quelques heures auparavant.

Le général d'Alvinzy concerta tout pour une attaque générale qui devait avoir lieu le lendemain, et passa la nuit à en faire les dispositions préparatoires. Il n'avait pu s'imaginer que Buonaparte eût eu le temps d'arriver à Rivoli avec des renforts, et crut qu'il n'aurait

affaire qu'à la division du général Joubert, qu'il avait conçu le projet de couper après l'avoir tournée. Les Français occupaient le demi-cercle que forment les montagnes qui entourent le village et la vallée de Rivoli, au fond de laquelle coule l'Adige. Le dessein du général d'Alvinzy était de tourner cette position en plaçant en arrière une colonne qui intercepterait la route de Rivoli, Peschiera et Castelnuova, et empêcherait à-la-fois le général Joubert de recevoir des renforts et d'effectuer sa retraite. Ce général devait en même-temps être attaqué de front; le général d'Alvinzy se flattait qu'en le cernant ainsi avec des forces supérieures, il verrait tomber la principale barrière qui le séparait de Mantoue. D'après ce plan, il avait détaché un corps de 4,000 hommes d'infanterie pour aller prendre position sur les derrières du général Joubert.

Mais les Français attaquèrent à quatre heures du matin les avant-postes autrichiens, et reprirent le poste de Saint-Marco. Le général d'Alvinzy s'aperçut alors qu'il avait été prévenu, et que, contre son attente, les Français avaient été renforcés. Cependant toutes ses dispositions ayant été faites et en partie exécutées, il fallut qu'il se décidât à engager le

combat dans la position qu'il avait fait prendre à son armée, quoiqu'elle ne fût plus aussi avantageuse depuis les renforts que l'ennemi avait reçus. La bataille s'engagea avec chaleur à cinq heures du matin. Les Autrichiens attaquèrent avec vigueur la gauche des Français, lui firent lâcher le pied, la chassèrent de hauteur en hauteur. Après l'avoir tout-à-fait rejetée hors de la ligne, ils se portèrent contre le centre, qu'ils repoussèrent également ; la droite suivit le même mouvement. Buonaparte se voyant sur le point d'être complètement battu, ordonna à une brigade de réserve de se porter sur le centre dont il avait confié le commandement au général Berthier, et se transporta lui-même à la gauche qui perdait de plus en plus du terrain. Dans ce moment critique pour les Français, le général Massena parut tout-à-coup avec la division qui était à Vérone. Buonaparte les dirigea aussitôt à sa gauche qui, se trouvant renforcée, se rallia, recommença à attaquer les Autrichiens, et reprit, après un combat très-obstiné, une partie des postes qu'elle avait été obligée d'abandonner. Pendant que ceci avait lieu à la droite des Autrichiens, leur centre et leur gauche obtenaient de nouveaux avantages. Après avoir

emporté plusieurs retranchemens, ils parvinrent jusqu'à Rivoli, où l'ennemi avait réuni presque toutes ses forces et son artillerie. Au moment où ils s'emparaient des postes les plus importans de cette position, la colonne qui avait été chargée de la tourner, se montra à une certaine distance sur les hauteurs, en arrière des Français. Cet instant parut décisif pour les Autrichiens ; et il l'eût sans doute été, si, pendant que cette colonne prenait l'ennemi en flanc, le reste de l'armée autrichienne s'était réuni, et eût attaqué vigoureusement de front ; mais le gros de l'armée resta divisé en trois colonnes, qui tâchèrent de s'emparer séparément de toutes les hauteurs, afin de cerner les Français. Cette manœuvre permit à ceux-ci de se placer en force entre les colonnes autrichiennes, et de les prendre en flanc. Jusqu'à ce moment, la bataille était tout à l'avantage des Autrichiens, et tout semblait leur promettre une victoire complète.

Quelque critique que fut la position de Buonaparte, il ne désespéra cependant pas de voir la fortune tourner encore en sa faveur. Il pensa qu'il était possible de faire usage des dispositions faites par les Autrichiens contre

eux-mêmes, et que ce qui semblait devoir occasionner sa perte, pouvait, au contraire, être cause de celle de son ennemi. Il vit que s'il parvenait à reprendre Rivoli, la colonne qui l'avait tourné, se trouvant ainsi isolée, serait elle-même coupée et détruite. Ayant, en conséquence, envoyé une brigade pour tenir cette colonne en échec, il rallia, ramena et mena lui-même ses troupes contre le corps qui s'était emparé de Rivoli, et reprit ce poste important. Comme sa possession devait décider de la journée, les Autrichiens retournèrent à la charge, et firent de si vigoureux efforts, qu'ils l'enlevèrent une seconde fois. Buonaparte sachant bien qu'il ne pouvait cependant rester dans leurs mains sans exposer son armée à une entière défaite, réunit toutes ses forces, et fit de nouvelles dispositions. Il ordonna au général Berthier de prendre le commandement de toute la cavalerie et de charger l'ennemi dans la plaine, et marcha en personne contre les hauteurs tant disputées. Ces deux attaques faites en même-temps et avec impétuosité, eurent le plus grand succès. Le général Joubert reprit Rivoli. Au même instant le général Massena qui avait gagné la droite des Autrichiens, les ayant pris brusquement en flanc, les mit en désordre, dé-

cida leur déroute, et les força de se retirer sur la Corona.

Buonaparte victorieux sur son front fut en état de diriger des forces considérables contre les 4,000 hommes qui avaient tourné Rivoli. Il les fit attaquer par plusieurs colonnes qui les entourèrent de manière ne leur laisser d'autre ressource que de se rendre ou de s'ouvrir un chemin à la baïonnette. Ce corps adopta ce dernier parti, et fit en conséquence les plus grands efforts; mais n'ayant ni canons, ni cavalerie, il ne put résister à un ennemi qui avait l'un et l'autre, et de plus l'avantage du nombre et de la position. Ces 4,000 hommes furent, en majeure partie, tués ou faits prisonniers.

Telle fut l'issue de la bataille de Rivoli qui déconcerta les mesures prises par les Autrichiens pour pénétrer dans le duché de Mantoue et délivrer sa capitale. On ne peut pas positivement dire que le plan de leurs généraux eut été mal concerté; mais il est de fait qu'en l'exécutant ils firent plusieurs fautes qu'il était impossible de commettre impunément, ayant affaire à un général aussi habile et aussi actif que Buonaparte. Ce fut sans doute à la rapidité qu'il mit lui-même à s'avancer et à faire avancer la division Massena de Vérone sur Rivoli, qu'il

dut la victoire. S'il avait différé ce mouvement d'un seul jour, le général Joubert aurait sans doute été chassé de sa position et peut-être même coupé. Buonaparte décida de l'affaire en devançant d'Alvinzy; il y parvint autant par l'exactitude des rapports de ses espions, que par son intelligence personnelle.

Quelque importante que fut la victoire de Rivoli, elle ne débarrassait cependant Buonaparte que d'une partie des forces ennemies. Avant son mouvement de Vérone sur Rivoli, il avait appris le succès du général Provera sur le Bas-Adige; et pendant qu'il battait le général d'Alvinzy, il avait tout lieu de penser que ce premier surmonterait tous les obstacles, et parviendrait à forcer le blocus de Mantoue. S'il en avait été ainsi, cette opération aurait rempli le principal but des Autrichiens, et aurait compensé la perte de la bataille de Rivoli. Buonaparte ne voulant rien négliger pour empêcher le général Provera d'accomplir ce qu'il avait en vue, partit dans la nuit du 14 pour le blocus de Mantoue, sans prendre de repos ni même sans en accorder à ses troupes, emmenant avec lui une partie de celles qui s'étaient battues à Rivoli. Il laissa dans cet endroit le général Joubert avec ordre d'atta-

quer le lendemain les Autrichiens à la Corona. Pour assurer le succès de cette entreprise, le général Joubert envoya pendant la nuit une colonne qui tourna Montebaldo, et arriva à l'entrée de la nuit sur les hauteurs qui dominent la Corona. Elle se trouva dans cette position avant que toute l'armée autrichienne ne fût arrivée, l'attaqua avec avantage pendant qu'elle était en mouvement, et la prit en flanc tandis que le général Joubert se portait de front contre elle.

Les Autrichiens accablés de fatigue, affaiblis par leurs pertes et découragés par leurs revers, n'opposèrent qu'une faible résistance; ils furent de nouveau mis en déroute, et eurent un grand nombre d'hommes faits prisonniers. Le reste continua de se retirer, et se dirigea vers les défilés du Tyrol.

Buonaparte arriva le 15, dans la nuit, à Roverbella, avec les renforts qu'il amenait du Haut-Adige: là il apprit que le général Provera s'était avancé jusqu'aux lignes du blocus de Mantoue. On a déjà vu que ce général était parvenu le 9 sur les bords de l'Adige, entre Porto-Legnago et Ronco. Ne se sentant pas assez fort pour s'emparer de ces deux postes, qui l'auraient d'ailleurs détourné de son objet,

il prit la résolution de forcer, aussitôt que possible, le passage de l'Adige sur un point ou sur l'autre, et de se porter directement sur Mantoue, sans s'inquiéter des détachemens ennemis qu'il pourrait laisser derrière lui. Il employa les journées des 11, 12 et 13 à faire ses préparatifs, et en tâchant de tromper le général Augereau qui lui était opposé. Dans ce dessein, il fit marcher une partie de ses troupes sur Ronco et Legnago, et envoya quelques pontons à Nicesola, pour faire croire que son intention était de passer l'Adige dans cet endroit; Mais pendant qu'il faisait ces démonstrations, il se préparait à passer effectivement cette rivière à Anghiari, le point le plus favorable qu'il eut. Dans la soirée du 13, il éleva une batterie de quelques pièces de canon sur le bord de l'Adige, et protégé par le feu, il réussit malgré les Français à construire un pont. Son avant-garde composée de volontaires, les chassa d'Anghiari, et les Autrichiens passèrent l'Adige nonobstant tous les efforts que fit l'ennemi pour les en empêcher. Il rappela aussitôt les troupes qu'il avait détachées sur Bonavigo et Legnago; et ayant laissé deux bataillons sur les bords de l'Adige, il marcha sur Mantoue, n'ayant en vue que d'y prévenir l'ennemi. Il

passa par Cerea, Sanguinetto et Nogara, où il arriva le 14 au soir, et où ses troupes passèrent la nuit. Le lendemain il continua son mouvement avec toute la célérité possible, passa par Castellara, et arriva le soir devant Saint-Georges, l'un des faubourgs de Mantoue, et l'un des principaux postes du blocus, que les Français avaient très-bien fortifié.

Aussitôt que le général Provera eut quitté l'Adige, les généraux Geneux et Augereau ne perdirent pas un instant à le poursuivre, avec ce qu'ils purent réunir de troupes. La rapidité du mouvement du général Provera ne leur permit pas de l'atteindre; mais ils rencontrèrent son arrière-garde (1), qui, ayant affaire à des forces supérieures, sans être soutenue, fut battue et faite prisonnière. Il en résultait que ce général n'avait plus que 5,000 hommes lorsqu'il arriva devant Saint-Georges. Il trouva ce faubourg dans un état si respectable de défense, que quelqu'urgent qu'il fut

(1) Ce n'était point une arrière-garde, mais bien la garde du pont que le général Provera ne pouvait pas songer à couper, vu l'étendue considérable de la ligne d'opérations de l'Adige à Mantoue.

Note du Traducteur.

de forcer les lignes du blocus, il ne crut pas pouvoir hasarder d'en faire la tentative avec des troupes fatiguées et peu nombreuses. Il remit donc ce projet au lendemain, et trouva moyen, pendant la journée, de communiquer avec le maréchal Wurmser. Ils convinrent d'attaquer le lendemain 16 chacun de son côté, la Favorite et Montado, qu'ils espéraient pouvoir enlever plus aisément que Saint-Georges. Mais, pendant qu'ils se préparaient pour cette entreprise, les généraux Buonaparte et Massena hâtaient leur marche avec 6,000 hommes qu'ils amenaient avec eux. Ils arrivèrent à Mantoue dans la nuit du 15, et renforcèrent aussitôt les postes de Saint-Antoine, de la Favorite et de Saint-Georges. Au moyen de cette jonction, les Français se trouvèrent au point du jour, au nombre de 17,000 hommes, avec l'espoir de se voir encore renforcés sous peu par l'arrivée de la division Augereau qui était en marche. Cette supériorité de forces embarrassait singulièrement le général Provera. Se voyant ainsi investi par un si grand nombre d'ennemis, sans nouvelles du général d'Alvinzy, et ayant tout lieu de croire qu'il avait été battu, il ne lui restait plus qu'à se frayer un chemin au travers du blocus de Mantoue,

et de s'y enfermer avec le maréchal Wurmser. Celui-ci était sorti, comme il l'avait dit, de la citadelle, avant le point du jour, avec toutes les troupes sous ses ordres. Il attaqua et enleva les postes de Saint-Antoine, se porta ensuite sur la Favorite, et fit tous ses efforts pour forcer les retranchemens et les corps ennemis qui lui étaient opposés. Mais ce corps renforcé par ceux qui venaient d'arriver, renfermé dans ses lignes et protégé par ses ouvrages, mit obstacle au succès du maréchal Wurmser, malgré la vivacité de son attaque. De son côté, le général Provera attaquait en même temps la Favorite; mais, comme le maréchal Wurmser, il rencontra par tout une résistance sans égale, et fut repoussé aussitôt par le feu des retranchemens ennemis. Pendant qu'il faisait d'inutiles efforts pour emporter les lignes du blocus, plusieurs corps français parvinrent à le tourner, en même temps que le général Miolis, qui commandait à Saint-Georges, sortait de ses retranchemens et l'attaquait de front. Provera, aux prises sur tous les points, ne pouvant plus tenir avec des troupes exténuées de fatigue contre tant de forces réunies, offrit de capituler, après avoir bravement combattu pendant long-temps, ce qui fut ac-

cepté. Tout son corps fut fait prisonnier de guerre; les officiers seuls eurent la faculté de rejoindre sur parole l'armée autrichienne. Le maréchal Wurmser, voyant alors ses espérances encore une fois trompées, mit fin à un combat inutile, et rentra dans Mantoue.

Ainsi se termina cette expédition, qui, comme toutes celles que les Autrichiens entreprirent dans la même campagne, commença par des succès brillans, et se termina par les plus grands revers; elle manqua par les mêmes causes qui avaient amené les désastres des mois d'août et de novembre. Les Autrichiens persistèrent à diviser leurs forces, et à faire des attaques partielles. Buonapárte persista de même de son côté, mais avec plus de raison, à réunir ses troupes en masse sur un seul point. Il ne dut cependant pas ses succès exclusivement à sa tactique. Il avoua lui-même dans ses dépêches, et toutes les dispositions qu'il fit le prouvèrent, qu'il avait été exactement instruit des projets du général d'Alvinzy. Il serait sans doute inconvenant de faire connaître par quelle voie il reçut ces précieux renseignemens. Ce dont on peut être certain, c'est qu'il ne se les procura pas par l'intermédiaire d'un espion ordinaire, mais bien de quelqu'un qui,

par sa position, était dans le cas d'être parfaitement instruit des plans des Autrichiens (1). Il est présumable que si Buonaparte n'en avait pas été informé avec autant d'exactitude, au lieu d'avoir réussi aussi complètement, il eût été battu sur un point quelconque, et que les Autrichiens auraient fait lever le blocus de Mantoue. Ce général convint qu'il n'avait jamais couru plus de dangers, et que sa position ne tenait qu'à un fil. En effet, s'il était resté un jour de plus à Vérone, le corps du général Joubert aurait sans doute été ou battu ou coupé; de même qu'après la victoire de Rivoli, s'il était demeuré vingt-quatre heures de plus sur le Haut-Adige, il est vraisemblable aussi que le corps du général Provera aurait pénétré dans les lignes du blocus de Mantoue, et aurait fait sa jonction avec le maréchal Wurmser. Dans tous les cas, Mantoue eut été délivrée, et l'armée française se trouvant entre deux divisions formidables de l'armée autrichienne, eut été contrainte d'abandonner l'Adige et de passer le Mincio. Loin d'avoir perdu du temps,

(1) Cette assertion extrêmement grave ne paraît fondée en aucune manière, et se trouve en contradiction avec la relation même de l'auteur.

Note du Traducteur.

Buonaparte, comme s'il eût possédé le don de la prescience, se hâta de quitter Vérone pour se porter sur le Haut-Adige, et delà sur le blocus de Mantoue, au jour et à l'instant même qu'il devait s'y trouver pour déjouer les projets des Autrichiens (1).

Il arriva à Rivoli quelques heures avant que le général d'Alvinzy ne commençât l'attaque générale, qu'il avait préméditée. Buonaparte lui ayant alors opposé des forces majeures, et en ayant fait l'emploi le plus judicieux, déconcerta le général d'Alvinzy, et le battit là où celui-ci avait pu croire qu'il serait lui-même vainqueur. De Rivoli, Buonaparte partit aussi sans perdre un instant, et même sans laisser prendre haleine à ses troupes, les mena sous les murs de Mantoue, et y arriva pareillement avant que les généraux Wurmser et Provera n'eussent mis à exécution l'attaque combinée qu'ils avaient arrêtée. Il opposa à ces deux généraux des soldats qui s'étaient battus trente-six heures auparavant à Rivoli, et que la victoire suivit des bords de l'Adige

(1) Après la bataille de Rivoli, les troupes françaises firent 30 milles sans s'arrêter, pour se porter sur Mantoue.

Note du Traducteur.

sur ceux du Mincio. Ces efforts extraordinaires, qui furent la cause constante des succès de Buonaparte, auraient pu, dans cette circonstance, causer sa perte, s'il n'avait pas été instruit avec exactitude du nombre, de la position et des desseins des ennemis. Sans cet avantage, il n'aurait jamais osé faire mouvoir ses troupes avec une célérité presque magique, ni exposer à être forcés en son absence les points qu'il avait laissés sans les moyens de défense nécessaires. Quels que fussent d'ailleurs son courage, son habileté et son bonheur, il fut très-favorisé par l'espèce de troupes qu'il avait à combattre ; puisque l'armée autrichienne, à cette époque, n'était, en majeure partie, composée que de recrues. Les fautes des généraux à qui il avait à faire ne le servirent pas moins; ils en commirent plusieurs, aussi bien sur le Haut que sur le Bas-Adige: la plus grande fut sans doute d'avoir ordonné au général Provera d'ouvrir la campagne avant qu'il pût être rejoint par les troupes papales, assemblées à Faenza, ou avant qu'elles eussent eu le temps de se porter vers le Pô, pour y faire une diversion. Si l'un ou l'autre avait eu lieu, Buonaparte aurait sans doute laissé un plus grand nombre de troupes sur le Bas-

Adige; ce qui aurait mis le général d'Alvinzy plus à son aise, ou, s'il n'en avait pas agi ainsi, le général Provera et les troupes papales seraient sûrement parvenues à faire lever le blocus de Mantoue, et auraient formé une nombreuse armée par leur jonction avec le maréchal Wurmser. La marche précipitée du général Provera ne peut être excusée par le besoin pressant où l'on était de secourir Mantoue; un retard de quelques jours n'aurait pas fait tomber cette place dans les mains des Français, puisqu'elle tint encore seize jours après la défaite de ce général.

Le résultat de cette expédition qui eut beaucoup de rapport, quant à sa courte durée et à ses suites funestes, avec celles des mois d'août et de novembre, fut décisif pour les Français; il leur assurait, en leur livrant Mantoue, la possession de leurs conquêtes en Italie. Ces avantages sont incontestables; mais ce qui ne l'est pas autant, c'est le rapport fait par les généraux Buonaparte et Berthier, sur le nombre d'Autrichiens tués, blessés et faits prisonniers.

Ils portaient le nombre des tués et blessés à 6,000; ce qui n'est pas loin de la vérité: mais ils estimaient celui des prisonniers, dans une première lettre, à 23,000 hommes;

dans une seconde, à 25,000, et dans une troisième, à 20,000. Il en fut de même des canons qu'ils prirent : la première fois il y en avait 44, et la seconde 60. Cette différence fait douter de l'exactitude de ces rapports, parce que rien n'était aussi facile à constater que le nombre d'hommes et de canons pris. D'autres observations contribuent encore à prouver leur exagération. En admettant même que l'état des officiers prisonniers fût exact, tous ceux qui connaissent l'organisation des bataillons et escadrons autrichiens, peuvent se convaincre jusqu'à quel point les généraux français se sont trompés en l'établissant. En effet, si l'on récapitule, d'après leurs propres rapports, les officiers de chaque grade, on verra que le nombre de ceux pris ne serait pas suffisant pour 12,000 hommes, même en déduisant tous ceux qui se trouvaient absens comme attachés aux équipages et au commissariat. L'exactitude de cette méthode de calculer le nombre de prisonniers a été prouvée dans plusieurs autres occasions. On objectera peut-être que quelques officiers ont été tués; mais un nombre proportionné de soldats l'ayant sans doute été aussi, la même proportion doit continuer d'exister dans les escadrons et dans les batail-

lons. En ne suivant dès-lors ni les rapports français, ni ceux publiés à Vienne, la perte totale des Autrichiens, sous les ordres des généraux d'Alvinzy et Provera, peut, d'après les recherches les plus exactes que l'on ait pu faire, être évaluée à 17,000 hommes, tant tués, blessés, que faits prisoniers. Les Français ne parlèrent pas de leurs propres pertes. Pendant ces six jours, elles furent sans doute bien au-dessous de celles de leur ennemi, quoiqu'elles s'élevassent cependant à 7,000 hommes tués, blessés et faits prisonniers.

CHAPITRE VII.

Retraite des Autrichiens dans le Tyrol et dans le Frioul. — Combats de Carpedenolo et Avio. — Position défensive prise par les Autrichiens. — Reddition de Mantoue. — Marche des Français dans les Etats du Pape. — Proclamation de Buonaparte. — Affaire de Senio. — Conquête de la Romagne, du duché d'Urbin, et de la Marche d'Ancône. — Prise de Lorette. — Correspondance entre le Pape et Buonaparte. — Traité de Paix conclu entre Sa Sainteté et la République française.

Après les désastreuses journées des 14, 15 et 16 janvier, les Autrichiens se trouvant dans l'impossibilité de rien entreprendre, et même de conserver les places qu'ils possédaient encore, ne pensèrent plus qu'à sauver les débris de leur armée. Le général d'Alvinzy se mit hors d'atteinte dans les défilés du Tyrol; et toutes les autres troupes qui se trouvaient entre l'Adige et la Brenta, se replièrent sur cette dernière rivière, et se portèrent sur le Trévisan: les Français ne poursuivirent pas immédiatement les Autrichiens, parce qu'ils avaient à se remettre des pertes et des fatigues qu'ils avaient éprouvées; mais ils le firent deux

jours après et atteignirent leur arrière-garde le 26 janvier. Ils l'attaquèrent à Carpedenolo où après un engagement assez vif ils tuèrent, d'après leur propre rapport, 200 hommes et en prirent 900.

Le général Joubert remontant en même temps la vallée de l'Adige, suivit les Autrichiens qui se dirigeaient vers le Tyrol. Il attaqua leurs avant-postes à Avio, et fit 400 prisonniers; il continua de s'avancer, et prit successivement possession des villes de Torbole, Rovérédo et Trente, à mesure qu'elles étaient évacuées par les Autrichiens. Si l'on doit en croire ce général, ils laissèrent dans cette ville 2,000 malades ou blessés, et eurent 1,800 hommes faits prisonniers pendant leur retraite. Les généraux Massena et Augereau marchèrent, le premier sur Feltre, l'autre sur Trévise, et continuèrent, ainsi que Joubert, de s'avancer jusqu'à ce qu'ils fussent devant la nouvelle position défensive que les Autrichiens avaient prise derrière l'Adige, le Lavis et la Piave. Leur ligne s'étendait de Botzen ou Bolzano (là où les défilés du Tyrol deviennent impénétrables, ou ne peuvent du moins pas être tournés) jusqu'à l'embouchure de la Piave, qui se rend dans l'Adriatique. Ils avaient di-

visé leur armée en trois corps, dont l'un défendait le Tyrol, l'autre le Frioul où ils avaient concentré la majeure partie de leurs forces; et le troisième, posté entre les deux autres, couvrait l'espace compris entre le Lavis et la Piave. Ce fut dans cette position, défendue par trois rivières et une chaîne de montagnes inaccessibles, que les Autrichiens, forcés d'abandonner Mantoue et l'Italie aux Français, et sans autre but que de couvrir les Etats héréditaires, concentrèrent ce qui leur restait de forces, et en attendirent de nouvelles. Leur armée se trouvait encore sous les ordres du lieutenant-général d'Alvinzy, que S. A. I. l'archiduc Charles remplaça peu après.

Les revers et la retraite des Autrichiens leur avaient ôté l'espérance de conserver Mantoue. Cette place pour laquelle la maison d'Autriche avait fait de si grands efforts, et éprouvé tant de pertes, fut enfin obligée de capituler. Sa garnison très-affaiblie par les chances de la guerre, mais plus encore par les maladies, avait été pendant long-temps privée des objets de première nécessité, et réduite à manger du cheval, accablée de fatigues et de besoins; elle avait cependant tout supporté pour rester en possession d'une forteresse, qui était le pre-

mier boulevard de la puissance de l'Empereur en Italie. Elle se trouvait déjà réduite aux dernières extrémités, lorsque les généraux d'Alvinzy et Provera firent un dernier effort pour la secourir. Le résultat infructueux de cette tentative obligea le maréchal Wurmser à se rendre après s'être défendu pendant quatre mois avec une persévérance et une activité dignes des plus grands éloges. La conduite honorable de ce Nestor des officiers généraux autrichiens, lui valut l'admiration même des Français, et la capitulation qu'ils lui accordèrent fut un témoignage de la haute estime qu'ils lui portaient. Cette capitulation fut signée le 2 février. Les articles principaux portaient : que les 18,000 hommes environ, qui composaient la garnison, quoique prisonniers de guerre, seraient conduits dans les états de l'Empereur, pour y être échangés de préférence à toute autre troupe; que le maréchal Wurmser, tous les généraux, les officiers d'état-major, 200 hommes de cavalerie, et 500 autres personnes au choix du maréchal, retourneraient en Autriche avec six pièces de canon et le nombre d'artilleurs nécessaires pour les servir; que tous les généraux et officiers conserveraient leurs épées et leur bagage, les simples soldats

et cavaliers leurs sacs et leurs porte-manteaux. En outre, le maréchal Wurmser obtint des conditions avantageuses pour les habitans de Mantoue; le libre exercice de leur religion, la jouissance de leurs propriétés et de leurs priviléges leur furent assurés. Les égards que Buonaparte montra ainsi pour le grade, l'âge, et la conduite du maréchal Wurmser, lui firent d'autant plus d'honneur, qu'il n'avait pas jusqu'alors donné occasion de faire louer sa modération.

Le général français n'ayant plus d'adversaires en Italie, reprit l'exécution du plan de démembrement qu'il avait lui-même arrêté, ou qui lui avait été prescrit par les chefs du Gouvernement français. Après la défaite des généraux d'Alvinzy et Provera, il s'était hâté de renforcer les troupes qu'il avait placées dans les duchés de Bologne et de Ferrare, et il avait envoyé le général Victor, avec ordre de pénétrer dans la Romagne. Peu après, il s'y rendit lui-même pour prendre le commandement de ce corps, et pour accélérer davantage l'expédition qu'il avait projetée. Il se fit précéder de deux proclamations, dans la première desquelles, après avoir énuméré les torts du Pape envers le Gouvernement français, il déclarait que l'armistice conclu, au mois de juillet

précédent, entre Sa Sainteté et la République française, était expiré.

Le 1er février, Buonaparte se rendit maître d'Imola, et le jour suivant, il s'avança pour attaquer Faenza et les troupes papales qui étaient retranchées derrière le Senio. Ces troupes qui n'avaient jamais vu le feu, et qui désiraient prouver qu'on les avait mal jugées, se hasardèrent d'attendre les vainqueurs des Autrichiens. Dès que les Français parurent sur la rive gauche du Senio, ils furent canonnés par les batteries que les troupes du Pape avaient élevées sur la rive opposée. Buonaparte envoya contre eux une légion, composée d'Italiens, qu'il avait levée en Lombardie. Cette troupe qui n'était pas plus aguerrie que celle qu'elle attaquait, mais que les Français appuyaient, tomba avec eux sur cette petite armée, qui fut bientôt rompue et mise en fuite. Elle eut 400 hommes tués, 1,000 faits prisonniers, et prit 14 pièces de canon. Les Français ne perdirent que 40 hommes. C'est du moins ce qu'annonçait Buonaparte, qui assurait en même temps qu'on avait trouvé plusieurs prêtres tués sur le champ de bataille.

Les Français arrivèrent après cette facile victoire sous les murs de Faenza dont les

habitans, assemblés au son du tocsin, avaient couru aux armes. Buonaparte fit briser les portes à coups de canon; mais il n'eut pas la barbarie de mettre à exécution les menaces contenues dans sa proclamation, et ne la livra pas au pillage. Il se borna à réunir tous les prêtres et les moines qu'il harangua et qu'il ramena, comme il le disait, aux principes de l'évangile. Il comptait tellement sur le bon effet que son discours avait produit sur eux, qu'il dépêcha deux supérieurs d'ordres religieux, l'un à Ravenne et l'autre à Cesene, (la patrie du Pape actuel), pour préparer les habitans à le recevoir. Ce n'était pas une circonstance peu extraordinaire que de voir l'un des plus fermes soutiens de la faction opposée à l'église de Rome, choisir deux moines pour ses ambassadeurs.

Après la prise de Faenza, les Français s'avancèrent dans la Romagne, et s'emparèrent des villes de Forli et de Cesene. Ils poursuivirent leur marche les jours suivans, sans rencontrer d'opposition de la part des troupes papales, qui, se trouvant séparées en plusieurs petits corps, ne firent pas grande résistance. Presque tous ces corps se retirèrent à l'approche des Français, et furent ou pris ou

dispersés. Après avoir traversé la Romagne, Buonaparte entra dans le duché d'Urbin, où ne trouvant pas de plus grands obstacles, il pénétra dans la Marche d'Ancône, se rendit maître de la ville de ce nom, où il fit prisonniers 1,200 hommes de l'armée du Pape, et où il s'empara d'une grande quantité de canons et d'armes de toute espèce. Cette place était l'un des principaux arsenaux de l'état de l'Église. Le 11, Buonaparte envoya un détachement pour prendre possession de Lorette, espérant que le trésor tant vanté de la Vierge y serait encore; mais on avait eu soin, quelques jours avant, d'en enlever la plus grande partie. Les Français n'y trouvèrent que la statue en bois de la Madone, quelques reliques et quelques objets de prix, estimés valoir 100,000 francs, et que le général porta à un million.

Buonaparte fit paraître à cette époque une proclamation qu'on ne devait guères espérer de lui, et qui, avec la capitulation accordée au maréchal Wurmser, servit à prouver qu'il n'était pas inaccessible aux sentimens de modération, de justice et d'humanité. Satisfait, disait-il, de la conduite des ecclésiastiques français réfugiés en Italie, il défendait, sous les peines les plus sévères, à tous les habitans

de ces pays, et à tous les individus de son armée de les molester, sous quelque prétexte que ce fût; il ordonnait qu'ils fussent logés, entretenus et nourris aux frais des couvens, dans toute l'étendue de l'état de l'Église, et finissait cette proclamation en disant qu'il verrait avec plaisir tout ce que les évêques et autres ecclésiastiques charitables feraient pour améliorer le sort des prêtres proscrits.

Dès que les Français se furent emparés d'Ancône et de Lorette, ils continuèrent de s'avancer dans les États du Pape, en se dirigeant sur Macerata et Foliguo. Leurs progrès que rien n'arrêtait, puisqu'on ne pouvait guères présumer que les troupes du Pape leur disputeraient le passage des Apennins, jeta Rome dans les plus vives alarmes. Les habitans voyaient en Buonaparte Brennus et Attila; ils se le représentaient arrivant dans la capitale du monde chrétien et des arts, pour y détruire les monumens et bouleverser le trône pontifical. Tous les grands et les riches se disposaient à quitter cette ville, et Sa Sainteté se mettait en mesure d'en faire autant. On avait réuni toutes les richesses de Rome pour les envoyer à Terracina. En même-temps que le Pape faisait des préparatifs pour échapper à la tempête, il ne

négligeait rien pour la prévenir. Prévoyant les suites incalculables que pourrait avoir l'arrivée des Français à Rome, il jugea nécessaire de l'empêcher, en faisant tous les sacrifices qu'ils exigeaient de lui.

De son côté, Buonaparte n'était pas moins disposé à terminer son expédition par un traité. Il avait moins en vue de s'avancer sur Rome, que de porter le Pape à craindre qu'il ne le fît, et de le déterminer à accéder aux conditions qu'il avait plu au Directoire de lui dicter.

Buonaparte sentit qu'il eût été imprudent de pénétrer plus avant dans les États du Pape, quelqu'importantes que fussent d'ailleurs les victoires qu'il avait remportées sur les Autrichiens; et malgré l'état de faiblesse où ceux-ci se trouvaient, il était cependant possible qu'ils cherchassent à profiter de son absence et de l'éloignement d'une partie de son armée. Joint à cela, il eut été obligé, pour retenir sous l'obéissance une vaste contrée et une cité aussi populeuse que Rome, d'entretenir un corps considérable de troupes dans cette ville; ce qui eut affaibli son armée, et mis les Autrichiens à même de l'attaquer avec avantage. S'il n'avait laissé dans l'état de l'Église qu'un petit nombre d'hommes, il aurait pu appré-

hender que leur faiblesse étant connue, les troupes papales ne se fussent rassemblées, et qu'aidées du peuple qui était nombreux et mal disposé en faveur des Français, elles n'eussent réussi à couper ce détachement, enfoncé comme il l'aurait été dans un pays difficile, et où tout était contre eux. Ne pouvant consacrer plus d'un mois à cette expédition, Buonaparte, au lieu d'entreprendre une conquête incertaine et dangereuse, avait raison de préférer un traité de paix qui lui procurait, sans courir aucun risque, tous les avantages qu'il pouvait espérer de la guerre. En outre il avait reçu de Paris des instructions qui s'accordaient avec ses vues, les cours de Madrid et de Naples étant intervenues auprès du Directoire en faveur du Pape.

Ces motifs engagèrent Buonaparte à profiter des premières ouvertures pacifiques que lui fit le pape. Ayant reçu du cardinal Mathei une lettre aussi touchante qu'adroite, il y répondit le 13 février, et le prévint qu'il accordait cinq jours à Sa Sainteté pour lui envoyer un négociateur muni de pleins pouvoirs pour conclure un traité de paix. Deux jours après, Buonaparte reçut la lettre suivante :

PIE P.P. VI.

« CHER FILS,

» Salut et Bénédiction apostolique.

» Désirant terminer à l'amiable nos différends
» actuels avec la République française, par la
» retraite des troupes que vous commandez,
» nous envoyons et députons vers vous, comme
» nos plénipotentiaires, deux ecclésiastiques,
» M. le cardinal Mathei, parfaitement connu
» de vous, et monseigneur Galeppi, et deux
» séculiers, le duc don Louis Braschi, notre
» neveu, et le marquis Camille Massimo, les-
» quels sont revêtus de nos pleins pouvoirs
» pour concerter avec vous, promettre et sous-
» crire telles conditions que nous espérons
» justes et raisonnables, nous obligeant, sous
» notre foi et parole, de les approuver et rati-
» fier en forme spéciale, afin qu'elles soient
» valides et inviolables en tout temps. Assurés
» des sentimens de bienveillance que vous
» avez manifestés, nous nous sommes abstenus
» de tout déplacement de Rome; et par-là
» vous serez persuadé combien grande est
» notre confiance en vous. Nous finissons en

» vous assurant de notre plus grande estime,
» et en vous donnant la paternelle bénédiction
» apostolique.

» Donné à Saint-Pierre de Rome le 12 fé-
» vrier 1797, l'an 22e de notre pontificat.

» *Signé* PIE P.P. VI. »

Cette lettre et l'arrivée des négociateurs accélérèrent la conclusion du traité de paix. Buonaparte fit au Pape la réponse suivante:

« TRÈS-SAINT PÈRE,

» Je dois remercier Votre Sainteté des choses
» obligeantes contenues dans la lettre qu'elle
» s'est donné la peine de m'écrire.

» La paix entre la République française et
» Votre Sainteté vient d'être signée. Je me fé-
» licite d'avoir pu contribuer à son repos par-
» ticulier.

» J'engage Votre Sainteté à se méfier des
» personnes qui sont à Rome, vendues aux
» cours ennemies de la France, ou qui se lais-
» sent exclusivement guider par les passions
» haineuses, qui entraînent toujours la perte
» des États.

» Toute l'Europe connaît les inclinations

» pacifiques et les vertus conciliatrices de Votre
» Sainteté. La République française sera, j'es-
» père, une des amies les plus vraies de
» Rome.

» J'envoie mon aide-de-camp, chef de bri-
» gade, pour exprimer à Votre Sainteté l'es-
» time et la vénération parfaite que j'ai pour
» sa personne, et je la prie de croire au désir
» que j'ai de lui donner, dans toutes les occa-
» sions, les preuves de respect et de vénération
» avec lesquelles j'ai l'honneur d'être, etc.».

Les articles du traité de paix furent à peu-près les mêmes que ceux de l'armistice conclu au mois de juin précédent, et dont ce traité ne fut, pour ainsi dire, que la ratification. Les principales conditions étaient : que le Pape cédait pour toujours à la France Avignon, le Comtat Venaissin, les duchés de Bologne et de Ferrare, et la légation de la Romagne; qu'il payerait en deux mois quinze millions de francs en sus des vingt-un millions stipulés dans l'armistice du mois de juin, et dont cinq millions seulement avaient été acquittés; que les Français resteraient en possession de la citadelle d'Ancône jusqu'au moment de la paix continentale, et des provinces de Maurata, de

l'Ombrie ou Perugien, et de Camerins, jusqu'à ce que les trente-six millions dus par le Pape fussent entièrement acquittés. Les articles qui stipulaient le don de statues, de tableaux et de manuscrits précieux, y étaient aussi confirmés. Les Français firent, en outre, comme Buonaparte le mandait, une bonne récolte d'objets semblables dans la Romagne, le duché d'Urbin, et la marche d'Ancône.

Tel fut le prix auquel le Pape, qui n'avait jamais déclaré la guerre aux Français, et qui ne l'avait faite que pour se défendre, fut obligé d'acheter la conservation du trône de Saint-Pierre. Elle coûta presque le tiers de l'état de l'Église, et plus d'une année de son revenu pour satisfaire aux vues ambitieuses et à l'avidité du Gouvernement français.

Après avoir acquis, par ce traité, de nouvelles ressources pécuniaires pour subvenir aux dépenses de son armée, Buonaparte s'occupa de mettre aussi à contribution le grand duc de Toscane et la République de Venise. C'est ainsi que les Français remplirent le but qu'ils s'étaient proposé, de faire cette campagne aux dépens des puissances neutres, et que celles-ci, pour le seul motif de la neutralité qui fut sans cesse violée, firent plus de sa-

crifices qu'il ne leur en eût coûté pour défendre l'entrée de l'Italie aux Français, ou pour les en chasser, lorsqu'ils s'en furent rendus maîtres.

Il ne nous reste plus qu'à offrir quelques observations générales sur l'ensemble de la campagne, et sur ses résultats.

CHAPITRE VIII.

CONCLUSION.

Il serait inutile de s'étendre davantage sur l'étonnante rapidité des événemens qu'on vient de décrire. Les faits s'expliquent d'eux-mêmes, et sont trop frappans pour avoir besoin d'être détaillés. Le Piémont envahi, et le roi de Sardaigne forcé à une paix ignominieuse; la Lombardie conquise; les rives du Pô républicanisées; le roi de Naples détaché de la coalition; le Pape privé de près d'un tiers de ses états; tout le nord de l'Italie en proie aux malheurs que la guerre entraîne, et à des convulsions politiques; ce pays naguères heureux et si florissant, dépouillé alors de ses richesses et de sa splendeur: tel est le tableau que nous offre cette mémorable campagne qui sera pour la postérité un sujet d'admiration et de regret, et que les annales militaires placeront au même rang, sinon au-dessus de celle de 1706.

Personne n'a plus contribué au succès de la campagne de 1796, et à la paix qui en fut la suite, que le général en chef Buonaparte. De

tous les généraux français aucun n'a rendu à sa patrie des services à-la-fois plus importans et plus difficiles que lui. Il est le seul parmi eux qui n'ait pas dû tous ses succès à la supériorité de ses forces, ou à des causes politiques. Actif, entreprenant, habile et surtout heureux, il a commis peu de fautes militaires, n'en a pas laissé commettre impunément à ses adversaires, et n'a pas personnellement éprouvé un seul revers. Il fit de la guerre d'Italie qui, jusqu'en 1796, n'avait été (s'il est permis de s'exprimer ainsi) qu'un épisode de la guerre générale, l'unique objet de ses vues; et là où l'Empereur semblait avoir le moins à craindre, il lui fit éprouver les pertes les plus sensibles, et lui donna les plus vives alarmes.

Si Buonaparte nous a paru grand comme général, il a été loin de se montrer tel comme conquérant ou comme homme. La manière cruelle avec laquelle il se conduisit envers les villes de Milan, Pavie, Lugo et Arquata; l'incendie de Binasco et de plusieurs autres villages; le massacre d'un grand nombre de leurs habitans; les violences et le pillage qu'il autorisa par l'impunité et par son propre exemple, ont terni l'éclat de ses victoires, et bornent là ses titres à l'admiration de la postérité. Le despo-

tisme qu'il exerça dans les pays qu'il soumit par ses armes, les contributions énormes qu'il imposa et l'excessive rigueur avec laquelle il fit exécuter les ordres du Gouvernement français, affaiblirent heureusement l'effet que ses victoires avaient produit sur l'opinion publique en Italie. Malgré la formation des Républiques cispadane et transpadane, et les levées d'hommes qu'elles fournirent à l'armée de Buonaparte, on ne peut pas douter de l'aversion qu'avait la majeure partie des habitans contre les Français, et contre leurs principes politiques. Les violentes insurrections qui eurent lieu chaque fois qu'ils éprouvèrent des désastres, étaient une preuve incontestable des sentimens de haine et de vengeance qu'ils avaient inspirés aux Italiens, et qui étaient dûs aux maux sans nombre qu'ils avaient occasionnés (1).

Si Buonaparte se montra au-dessous de l'élévation où ses triomphes militaires l'avaient placé, il ne se soutint pas non plus dans cette élévation par ses qualités personnelles. L'osten-

(1) Il est naturel qu'on ne se plaise pas à être opprimé; mais en dernière analyse, que l'on parcoure l'Italie, et l'on se convaincra que, malgré les reproches faits aux Français, de tous les peuples que la guerre a amenés dans leurs foyers, c'est encore celui que les Italiens préfèrent.

Note du Traducteur.



tation, et le merveilleux contenus dans toutes ses lettres au Directoire; la constante exagération des pertes éprouvées par son ennemi; l'évaluation ridiculement peu élevée des siennes; le récit continuel de la défaite totale des armées autrichiennes lorsqu'elles n'avaient été que battues, la capture de Mantoue si souvent annoncée plusieurs mois avant sa prise, comme étant très-prochaine; la circonstance des 4,000 hommes qui à Lonato mirent bas les armes, à son seul commandement, donnèrent à ses rapports un air romanesque, et laissent encore aujourd'hui des doutes fondés, non pas sur la réalité de ses victoires, mais sur les résultats qu'elles eurent.

En effet, si l'on veut prendre la peine de récapituler le nombre d'Autrichiens que Buonaparte a portés comme ayant été tués, blessés ou faits prisonniers, depuis l'ouverture de la campagne jusqu'à la prise de Mantoue inclusivement, on trouvera que le nombre des hommes tués ou blessés monte à plus de 50,000, et celui des prisonniers à plus de 100,000. Afin de mettre le lecteur à même de juger du degré de croyance qu'on peut accorder à cette énumération, nous offrons ici l'état des troupes autrichiennes envoyées en

Italie depuis le mois de mars 1796, jusqu'au mois de janvier 1797; état que l'on a tout lieu de croire exact.

	hommes.
Armée du général Beaulieu à l'ouverture de la campagne............	30,000
Troupes venues du Haut-Rhin avec le général Wurmser...........	30,000
Renforts envoyés au général d'Alvinzy en septembre, octobre et novembre.........................	25,000
Troupes détachées du corps du général Frolich, et les Tyroliens armés............................	11,000
Nouveaux renforts envoyés au général d'Alvinzy en décembre et janvier............................	9,000
Total.....................	105,000

D'après ce calcul plutôt trop élevé que trop bas, nous trouvons que, conformément aux rapports de Buonaparte, il faut qu'il ait tué ou blessé 45,000 hommes de plus qu'il n'y en avait d'employés en Italie pendant cette campagne; sans faire mention des 10,000, au moins, morts dans les hôpitaux, ni des 30,000 hommes environ, qui, après la prise du général Provera, et la défaite du général d'Alvinzy,

à Rivoli, restaient encore à ce dernier général, soit dans le Tyrol ou sur la Brenta.

Peut-être comparera-t-on avec plaisir l'état qu'on vient de donner avec celui des forces que les Français envoyèrent aussi en Italie, et avec l'aperçu des pertes qu'ils éprouvèrent.

	hommes.
L'armée de Buonaparte (ou des Basses-Alpes) avant l'ouverture de la campagne......................	30,000
Troupes tirées des deux armées, qui avaient fait la guerre en Espagne, et qui furent envoyées en Italie dans les mois de mars, avril et mai.......	35,000
Armée de Kellermann (ou des Hautes-Alpes), qui, après la paix conclue avec le Roi de Sardaigne, fut successivement incorporée à celle de Buonaparte....................	25,000
Renforts venus de l'intérieur jusqu'au 15 janvier 1797.............	18,000
Troupes levées en Italie.........	12,000
Total.....................	120,000

Buonaparte se trouvait, à la fin de janvier, à la tête d'environ 60,000 hommes. Il avait donc, jusqu'à ce moment, perdu un nombre

égal en tués, prisonniers, mis hors d'état de servir, ou morts dans les hôpitaux; c'est-à-dire, 15,000 hommes de moins que les Autrichiens. Si l'on s'étonnait que la différence entre les pertes éprouvées par une armée toujours victorieuse et une armée vaincue, ne fût pas plus considérable, on en trouvera la raison dans l'indifférence que Buonaparte mit toujours à prodiguer le sang de ses soldats; indifférence à laquelle il a dû en partie tous ses succès, par les sacrifices en hommes qu'il fit à Lodi, à Fonteniva, à Arcole, et surtout par les maladies attribuées au climat et au blocus de Mantoue.

On a vu, dans le cours de cet ouvrage, à quelles causes et à quelles fautes les généraux Beaulieu, Wurmser et d'Alvinzy, durent d'être chassés du Milanais, du duché de Mantoue, et enfin de toute l'Italie. Après avoir éprouvé des pertes si multipliées pendant quatre ans, le cabinet de Vienne n'en forma pas moins six armées nombreuses en Italie; il fit même de plus grands efforts, et déploya de plus grandes ressources vers la fin de la campagne, que lors de son ouverture. Quoiqu'il eût sans doute mieux fait d'avoir commencé comme il avait fini, il n'en mérite pas moins des éloges pour la sagesse qu'il mit à conserver ses moyens dans

une guerre dont il était assez facile de prévoir la longue durée, et pour l'énergie avec laquelle il les employa dans cette dernière campagne. Celle-ci se serait sans doute terminée favorablement, si les ressources qui furent fournies avec ardeur eussent été habilement employées. Mais les généraux autrichiens persistaient en Italie dans leur ancienne tactique, tandis que l'archiduc Charles en suivait avec avantage une nouvelle en Allemagne; ils mirent constamment en pratique, dans cette première contrée, leur système d'*ubiquité* (1), malgré les succès qu'obtenait Buonaparte en suivant une méthode tout-à-fait opposée à la leur. Leur manière de faire la guerre était régulière et lente, tandis que la sienne était entreprenante et impétueuse; ils faisaient des combinaisons pendant qu'il ordonnait les apprêts d'une bataille; ils se montraient sur tous les points, tandis qu'il ne voulait paraître formidable que sur un seul; ils s'étendaient, et tâchaient de l'environner par leurs manœuvres, lorsqu'il se resserrait, et que s'avançant rapidement en masse contre le point qu'il lui importait de forcer, il perçait en un instant leur

(1) Être partout en même temps.

ligne, et rendait inutiles leurs mouvemens étudiés. C'est à ce système suivi avec persévérance que Buonaparte a dû les victoires de Millesimo, Montechiaro, Castiglione, Roveredo et Rivoli; ce fut aux mouvemens rapides et à l'impétuosité de ses troupes qu'il fut redevable des succès brillans qu'il obtint pendant les mois d'août, de novembre et de janvier. A chacune de ces époques, il déconcerta les plans de l'ennemi en moins de six jours, et dispersa des armées qu'on avait été deux mois à former.

Quelques causes secondaires contribuèrent aussi beaucoup aux succès de cette campagne. Le conseil de guerre aulique à Vienne se chargea, comme il avait déjà fait dans les campagnes précédentes, non-seulement de faire le plan général de campagne, mais même d'en diriger l'exécution et l'application locale. Les généraux autrichiens, retenus par des instructions formelles, n'osaient rien entreprendre qui y fût contraire; et se trouvant moins responsables des événemens que de leur exacte obéissance aux ordres qu'ils recevaient, ils furent souvent obligés de sacrifier à ces ordres des succès probables; ils négligeaient même l'occasion d'en chercher, et pensaient moins à

mériter des éloges qu'à éviter la censure. Les premières dispositions des Autrichiens ayant toujours été faites avec beaucoup de soin, d'exactitude, et souvent avec habileté, et les généraux les ayant exécutées avec une scrupuleuse fidélité, elles furent presque toujours suivies du succès. Mais lorsque les manœuvres de l'ennemi ou les vicissitudes des armes amenaient quelques événemens imprévus qui mettaient les Autrichiens dans l'impossibilité d'exécuter le plan qui leur avait été prescrit, obligés alors de s'en rapporter à leur propre expérience, n'ayant pas l'habitude de la prendre pour guide, et craignant de se compromettre, ils étaient aussi incapables d'agir par eux-mêmes, qu'ils osaient peu le faire : c'est ce qui fit qu'ils ne se hasardèrent jamais à porter ces coups décisifs, qui seuls peuvent, dans certaines circonstances, assurer la victoire.

Buonaparte était plus avantageusement placé. L'obligation où se trouvait le Directoire exécutif de solder, d'entretenir et de faire subsister les armées de la République aux dépens des pays qu'elles occupaient, ne lui permettait pas de limiter les pouvoirs de ses généraux; et comme ceux-ci se trouvaient chargés de remplir toutes ces obligations, il convenait

aussi qu'ils eussent la plus grande latitude pour agir d'après eux-mêmes dans toutes les circonstances.

A ces considérations se joignait la confiance qu'avaient inspirée les premières victoires de Buonaparte ; elles apprirent au Directoire qu'il pouvait s'en rapporter aux talens et au bonheur de ce jeune général : aussi lui laissa-t-il la faculté de diriger comme il le trouverait convenable, les forces qui lui étaient confiées. Exempt de toute espèce de responsabilité, et comptant autant sur lui-même que sur sa fortune, Buonaparte pouvait profiter de toutes les circonstances favorables, et chercher même la victoire au milieu des hasards. Il accordait aux généraux sous ses ordres une confiance égale à celle dont le Directoire l'avait investi lui-même. Il leur laissait la faculté de régler leur conduite d'après les circonstances et leur propre jugement, et il eut rarement occasion de s'en repentir. Arrivait-il qu'ils en fissent mauvais usage, il cessait alors de les employer ; il changeait de généraux sans changer son système ; il lui devait tous ses succès, de même que ceux que l'archiduc Charles avait obtenus en Allemagne, provenaient des pleins pouvoirs qu'il avait reçus, et de l'indé-

pendance où il se trouvait du conseil aulique de la guerre.

Buonaparte paraît aussi avoir habilement fait usage d'un autre moyen de réussir très-important, celui de la trahison et des intelligences secrètes. Imitant en cela le prince Eugène, il n'épargna ni peines ni dépenses pour se procurer des espions dévoués, et gagner des personnes qui se trouvaient à même, par leur position, d'être très-bien informées. Prenant d'une main l'argent qu'il avait amassé dans les pays soumis à ses armes, il le répandait avec profusion de l'autre, pour acheter ou découvrir les secrets de son ennemi (1). Les généraux autrichiens n'ayant que peu d'argent dont ils pussent disposer pour le même objet, et ne pouvant se le procurer de la même manière que Buonaparte, se trouvaient ainsi dans l'impossibilité de le prodiguer comme lui. En cela, ils avaient un grand désavantage, et ce ne fut pas là une des causes les moins réelles de leurs revers. Ceux qu'ils éprouvèrent dans les derniers mois de cette campagne,

---

(1) Des personnes qui ont approché Buonaparte de très-près, et qui l'ont suivi dans toutes ses campagnes, assurent le contraire.

Note du Traducteur.

furent aussi, en majeure partie, causés par l'espèce inférieure des troupes qu'ils commandaient. Les armées, qui furent organisées dans les mois de novembre et de janvier, comptaient un grand nombre de recrues. L'élite de l'armée d'Italie avait été détruite ou prise dans la désastreuse expédition du mois d'août, et ce qui échappa fut ensuite enfermé dans Mantoue avec le maréchal Wurmser. La sixième armée, formée depuis le mois de janvier, et dont l'archiduc Charles a pris le commandement, est aussi presqu'en entier composée de jeunes soldats. Celle des Français, au contraire, est, si l'on en excepte quelques mille hommes levés en Italie, formée des meilleures troupes de la République. A mesure que le Directoire se voyait, par la paix, débarrassé d'une partie de ses ennemis, il diminuait le nombre de ses armées, et envoyait à celles qu'il tenait sur pied, l'élite des troupes qu'il supprimait. C'est ainsi que les corps qui avaient été employés contre l'Espagne, la Vendée et le Roi de Sardaigne, furent envoyés pour réparer les pertes éprouvées par les armées d'Allemagne et d'Italie. Celle-ci ne consiste plus maintenant qu'en anciens soldats éprouvés, tandis que l'Empereur n'a pu rem-

placer que par des recrues le vide survenu dans ses armées. La République française a, dans ce moment, sur l'Empereur, quant à la composition des troupes, le même avantage que ce prince avait sur elle au commencement de la guerre.

FIN DE LA CAMPAGNE DE 1796, EN ITALIE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

CAMPAGNE DE 1796, EN ALLEMAGNE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CAMPAGNE DE 1796, EN ITALIE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

FIN DU TOME PREMIER.







